

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

P E N S É E S

DE L'EMPEREUR

MARC-AURELE-ANTONIN;

O U

LEÇONS DE VERTU

*Que ce Prince philosophe se
faisoit à lui-même.*

Nouvelle traduction du grec, distri-
buée en chapitres, suivant les
matieres, avec des notes & des
variantes.

Par M. DE JOLY.

SECONDE ÉDITION

A laquelle on ajoutera, dans le même ordre;
le texte grec, & la version latine de
Gataker corrigée.



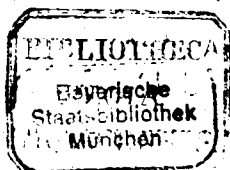
A P A R I S,

DE L'IMPRIMERIE DE L. CELLOT;

RUE DAUPHINE.

M. DCC. LXXIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



177.



P R É C I S.

DE CETTE SECONDE ÉDITION.

VERS la fin de l'année 1769 , MONSEIGNEUR LE DAUPHIN (aujourd'hui LOUIS XVI) permit au nouveau Traducteur François de Marc-Aurele de lui dédier les Pensées de cet Empereur Romain qui avoit écrit en Grec.

L'année suivante 1770 , MONSEIGNEUR LE DAUPHIN recommanda au Cardinal de Bernis (1) le travail de ce traducteur , pour le metret en état de se perfectionner par d'anciens manuscrits de la Bibliotheque du Vatican ; & avant la fin de cette année , par le prompt effet d'une si grande protection , le Traducteur reçut de Rome des éclaircissements qui l'ont conduit aux plus grandes découvertes en ce genre. Il vient de les publier par une seconde édition , en y joignant l'original grec du précieux manuscrit sur papier de coton numéroté 1950.

En l'année 1675 , qui suivit la guerre du Palatinat du Rhin , ce précieux manuscrit

(1) Tome II , pag. 258.

avoit été acquis par Etienne Gradi, alors Bibliothécaire du Vatican. Cette acquisition est attestée par le Cardinal Barberin, à la fin de sa Traduction Italienne imprimée à Rome dans cette année 1675.

Par la comparaison qu'on en a faite en dernier lieu à Rome, il se trouve que c'est le même manuscrit mot pour mot, qui avoit été publié par Guillaume Xilander en 1558, à Zurich, & dix ans après à Basle. La seule différence qu'il y ait entre ces deux premières éditions & le manuscrit du Vatican, est que celui-ci ne présente aucun titre ni aucune division en livres, au lieu que les deux premières éditions ont un ou deux titres, & sont divisées en douze livres sans compter les articles.

Mais la source de ces différences est que, de l'aveu du premier Editeur, il ne travailla que sur une copie de l'original, à laquelle on avoit sans doute ajouté des divisions en livres, suivant Philostrate cité par les dernières éditions du compilateur Suidas dans la vie d'Hérode le Sophiste.

Mais le nouveau Traducteur François a trouvé dans les plus anciens manuscrits de la Bibliothèque du Roi à Paris, que la ci-

tation empruntée de Philostrate étoit fautive. Ainsi le manuscrit original doit être cru préférablement aux premières éditions imprimées, en ce que cet original ne présente aucune division en livres.

A l'égard des titres qui ont été aussi ajoutés par le Copiste que Xilanderer avoit suivi, on trouve que ces deux titres ont été empruntés primitivement de Diogene Laërce, dans la vie de Solon.

Le catalogue des manuscrits de la Grande-Bretagne a fait mention, aussi mal à propos, d'un original des douze livres de Marc-Aurele, donné au Collège de la Trinité de Cambridge par le Docteur Gale; mais après bien des recherches on a trouvé que ce manuscrit n'a jamais été donné ni existé. Le nouveau Traducteur en rapporte un témoignage certain de l'année 1773 (1).

D'un autre côté, le Traducteur a reçu de la Bibliothèque du Vatican la notice de quatre manuscrits semblables, pour le désordre, à trois manuscrits de la Bibliothèque de Florence, à celui de la Bibliothèque du Roi à Paris (que le Traducteur a lu & relu), & à celui d'Heschelius rapporté par

1) Tome 1, page xlv; tome 2, page iv.

Méric Casaubon. Le désordre consiste en ce que le commencement de Marc-Aurele qui traite uniquement de sa reconnoissance envers ses parens, ses maîtres & les Dieux, ne se trouve point dans ces neuf manuscrits, & que tous les autres articles relatifs au manuscrit entier du Vatican ou de Xilander, se trouvent placés à rebours, sans qu'on puisse y reconnoître aucun motif de choix.

Ces raisons & plusieurs autres ont fait imaginer au nouveau Traducteur François, qu'originellement Marc-Aurele avoit écrit sur des tablettes de poche, dont une seule avoit été conservée, & toutes les autres dispersées par feuillets, ou même par morceaux détachés, afin de contenter un plus grand nombre de personnes passionnées pour la mémoire & les vertus de Marc-Aurele; c'est pourquoi l'unique parti à prendre dans une traduction, étoit d'imiter Marc-Aurele, qui, au commencement de son Recueil n'avoit traité que d'une seule matière; cependant le Traducteur a jugé du moins à propos de diviser l'ouvrage en 35 chapitres, & il a rassemblé ses notes en huit parties, qui représentent les principaux fondemens de la philosophie Stoïcienne, dont Marc-Aurele faisoit profession.



A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN.

MONSEIGNEUR,

JE dépose à vos pieds le fruit de mon travail sur les pensées de Marc-Aurele. On y trouve les élémens de l'art de régner sur soi & sur un vaste empire. Cet ouvrage, MONSEIGNEUR, est digne de votre haute destinée, & il est conforme

a ij

*à vos principes. La France attentive le
a déjà pénétrés. Ils lui ont décelé une
grande ame qui s'est cultivée profondé-
ment elle-même , pendant le cours d'une
excellente éducation.*

Je suis avec le plus profond respect ,

MONSEIGNEUR,

**Votre très-humbe & très-obéissant
Serviteur DE JOLY.**

*Au château de Vincennes,
le 28 de septembre 1769.*



ABRÉGÉ HISTORIQUE DE LA VIE

De l'empereur *MARC-AURELE-ANTONIN*,
& de son ouvrage.

IL paroît à propos de faire précéder le recueil des pensées de *Marc-Aurele* par un récit abrégé de ses actions.

MARC-AURELE-ANTONIN naquit en l'année 121 de notre ère ; il y a seize siècles & demi.

Descendu par son pere du roi *Numa Pompilius*, & par sa mere, d'un roi de Salente (1), élevé dans le palais de l'empereur *Adrien*, il se proposa, dès l'âge de douze ans, de se remplir l'esprit de connoissances en tout genre, de se fortifier le corps, & de se rendre adroit à toute sorte d'exercices.

Pendant que sous l'habit de philosophe, couchant à terre sur une peau, à la manière

(1) *Capitolin* assure que cette descendance étoit prouvée. Il renvoie, sur ce sujet, à un ouvrage connu de son tems. *Eutrope* l'avoit dit avant *Capitolin*.

vj ABRÉGÉ DE LA VIE

des anciens, il étudioit *Zenon* & *Aristote*, le droit public & le civil, l'art oratoire, le grec, la déclamation, la musique & la géométrie, il s'exerçoit journellement à la chasse, à la paume, à la course, tant à pied qu'à cheval & en charriot, à la lutte, & même au *pugilat*, qui étoit l'exercice le plus violent, où, avec la main couverte d'un gantelet garni de plomb, on se battoit à coups de poing contre des athletes.

Il devint en effet robuste : mais dans la suite un excès d'application lui affoiblit beaucoup l'estomac. Il usoit de thériaque.

Devenu *César* à l'âge de dix-huit ans, avec participation à toutes les affaires, il en avoit quarante lorsqu'il parvint à l'empire. Il s'associa *Lucius Verus*, par respect pour les premières volontés de *Tite-Antoin* son prédécesseur & son pere d'adoption.

Les *Parthes*, espérant profiter de ce changement de regne, surprirent l'armée romaine qui étoit en Arménie, la taillèrent en pieces, & entrèrent dans la Syrie, dont ils chasserent le gouverneur. Les *Cattes* porterent dans la Germanie & dans la Rhétie le fer & le feu, & les *Bretons* commencerent à se révolter.

Marc-Aurele ne jugeant pas à propos de quitter Rome dans ces circonstances , laissa aller *Verus* contre les *Parthes* , envoya *Calpurnius Agricola* contre les *Bretons* , & *Aufidius Victorinus* contre les *Cattes*. Ces guerres durèrent plusieurs années , & furent terminées avec succès ; pendant que *Marc-Aurele* , attentif à toutes les parties du gouvernement , en réformoit les abus (1).

En l'année 166 de notre ere , les deux empereurs triompherent , suivant la coutume ; mais le retour des Romains dans l'empire y porta une peste générale , qui fut accompagnée de famine , de tremblemens de terre , d'inondations ; & pour comble de maux , les *Germaines* , les *Sar-*

(1) Xyphilin dit : « Lorsque l'empereur » n'étoit point occupé à la guerre , il s'em- » ployoit à rendre la justice. . . . Il passoit » quelquefois onze ou douze jours sur la » même affaire , pour l'examiner exactement. » Il aimoit le travail , s'appliquoit au moins » de ses devoirs , ne disant , ne faisant » & n'écrivant jamais rien avec négligence , » ni par maniere d'acquit. Il donnoit des » jours entiers à des affaires assez légères , » dans la créance qu'un empereur ne doit » rien faire avec précipitation ». (*Traduction de M. Cousin , p. 384.*)

mates, les *Quades* & les *Marcomans* pénétrèrent jusqu'en Italie.

Marc-Aurele marcha contre eux & les repoussa.

L'année suivante, les mêmes nations recommencerent leurs hostilités. *Marc-Aurele*, accompagné de son collègue, alla contre ces opiniâtres ennemis ; il entra même dans leur pays, & ce fut dans son camp, au pays des *Quades*, auprès de la rivière de *Gran* en Hongrie, qu'il commença d'écrire ses réflexions, comme il le dit lui-même à la fin de son premier écrit. Les deux empereurs donnerent plusieurs batailles, & firent de si grands efforts, qu'ils obligèrent enfin les nations liguées à demander la paix.

Verus, prince plus porté à ses plaisirs qu'aux fatigues de la guerre, étoit d'avis de leur accorder leur demande. *Marc-Aurele* s'y opposa, connoissant mieux que son frere le génie des barbares. Il les poursuivit malgré la rigueur de l'hiver, les battit en plusieurs rencontres, & les dissipa entièrement.

Verus mourut en revenant à Rome, & laissa *Marc-Aurele* seul maître de l'empire en l'année 169.

Avant que l'année du deuil de *Verus* fût finie, *Marc-Aurele* retourna contre les *Marcomans*, les *Quades*, & autres peuples ligués qui revenoient en plus grand nombre & plus formidables qu'auparavant. L'empereur eut du désavantage dans les premiers combats, mais il défit enfin ces barbares de telle maniere qu'ils furent obligés d'abandonner la Pannonie.

Pendant qu'il étoit occupé à cette guerre, les *Maures* ravageoient l'Espagne ; & les bergers d'Egypte (espece de bandits attroupés) avoient battu plusieurs fois les Romains. L'empereur y donna ordre sans quitter le nord, où il affoiblit si considérablement ses ennemis par une continuelle suite de victoires, qu'il les réduisit à recevoir toutes les conditions qu'il voulut leur imposer.

Ensuite il revint à Rome où il continua de faire plusieurs loix très-sages, pour les bonnes mœurs, l'ordre public, la sûreté & le bonheur des peuples.

Cependant les *Marcomans*, qui ne s'étoient soumis que pour écarter le vainqueur, attirerent à leur parti tous les peuples qui habitoient depuis l'Illyrie jus-

qu'au fond des Gaules. Ils reprirent les armes. L'armée romaine étoit affoiblie par tant de campagnes ; la peste continuoit à dépeupler l'empire, & le trésor étoit épuisé. Dans cette extrémité, l'empereur fut obligé de faire enrôler les gladiateurs, les bandits de Dalmatie & de Dardanie, & les esclaves ; ce qui n'avoit point été pratiqué depuis la seconde guerre punique. Il vendit les meubles & les pierreries de l'empire, qui lui produisirent un fond considérable (1). Il se rendit à Carnunte, & passa le Danube à la tête de ses troupes sur un pont de bateaux. C'est à *Carnunte* qu'il écrivit encore un recueil de ses pensées.

Cette expédition de l'année 170 & des suivantes fut plus longue & plus difficile que les autres. L'empereur cherchant lui-même un gué le long d'une rivière, les frondeurs des ennemis lui lancerent une si grande quantité de pierres, que sa vie fut en très-grand danger. Il passa cependant la rivière, fondit sur les ennemis, & en fit un grand carnage.

Ces barbares étoient des gens de cœur

(1) Voir chap. I. §. 5. note 3.

qui se battoient de pied ferme, & ne fuyoient que pour faire tomber les Romains dans quelqu'embuscade. Une de ces suites apparentes mit un jour l'armée romaine, trop ardente à les suivre, dans un très-grand péril. Toutes les victoires étoient disputées & sanglantes. *Marc-Aurele* en remporta plusieurs, en avançant toujours dans le pays. Il passa plusieurs rivières, défit les *Sarmates* & les *Jaxygiens*, & cependant ce ne fut point encore assez pour finir une si cruelle guerre.

Malgré la rigueur de la saison, *Marc-Aurele* s'avança jusqu'à un canton où les barbares avoient assemblé leurs plus grandes forces, & retiré tous leurs efforts. La bataille se donna auprès du Danube, & en partie sur ce fleuve même qui étoit gelé. *Marc-Aurele*, après des efforts incroyables, demeura vainqueur; il mit ses troupes en quartier d'hiver, & se retira à *Sirmium*.

Le printemps ne fut pas plutôt revenu que l'empereur se remit en campagne, repassa le Danube, battit plusieurs fois les ennemis, & les obligea enfin à se remettre à sa discrétion. Il retira des mains des *Sarmates* un très-grand nombre de prisonniers.

qu'ils avoient faits sur les Romains. Il reçut leurs ôtages, & leur imposa des conditions proportionnées à la supériorité qu'il avoit acquise sur eux. Mais un événement imprévu, & plus terrible que toutes ces guerres, l'obligea d'adoucir les conditions de la paix.

En l'année 175, *Cassius* qui commandoit en orient, ayant profité du faux bruit de la mort de *Marc-Aurele*, ou l'ayant fait courir, s'étoit fait proclamer empereur. Il avoit soumis toute la Syrie, & travailloit à débaucher la Grece. Mais son armée ayant appris que *Marc-Aurele* étoit vivant, *Cassius* fut tué après trois mois de révolte. On porta sa tête à l'empereur dans le tems qu'il étoit en Italie, prêt à s'embarquer pour passer dans la Grece.

Il ne laissa pas de partir, jugeant sa présence nécessaire pour achever d'appaîser la révolte. Il commença par l'Egypte; il vint en Syrie, où il fit brûler toutes les lettres & les papiers de *Cassius*, sans vouloir les lire. Ensuite il vint en Grece.

Après avoir rétabli le calme dans toutes ces grandes provinces, & ordonné qu'à l'avenir nul n'auroit le commandement du

pays ou il seroit né, il revint enfin à Rome dont il étoit absent depuis près de huit ans. Il distribua à tout le peuple six ou huit piéces d'or par tête, & leur fit remise de tout ce qu'ils devoient au trésor public ; il donna de magnifiques spectacles, & fit élever des statues aux vaillans hommes qui l'avoient le mieux servi dans la dernière guerre : mais la paix ne dura que deux ans.

Les Scythes ayant repris les armes avec d'autres peuples du nord, *Marc-Aurele* marcha contre eux avec son fils *Commode*. *Xyphilin* dit à cette occasion : « *Marc-Aurele* » demanda au sénat, avant que de partir, » l'argent qui étoit dans le trésor public. Ce » n'est pas qu'ayant l'autorité absolue entre » les mains, il ne lui eût été aisé de le prendre au lieu de le demander ; mais c'est qu'il » avoit accoutumé de dire, que tout le bien » appartenoit au sénat & au peuple. Haranguant un jour dans cette compagnie, il » dit : je n'ai rien à moi, & le palais où je » demeure est à vous (1) ».

Le premier combat fut si opiniâtre, qu'il dura depuis le matin jusqu'au soir. Les

(1) Traduction du président Cousin, p. 396.

autres combats furent encore sanglans. Les victoires des Romains ne furent dues qu'à la prudence de leur empereur, & à l'exemple qu'il donnoit à ses troupes, en marchant toujours à leur tête dans les lieux les plus exposés.

Pendant l'hiver, il fit construire des forteresses pour tenir le pays en bride. Mais dans le tems qu'il se disposoit à ouvrir la campagne, il fut attaqué à Vienne en Autriche d'une fièvre maligne qui l'emporta en peu de jours à l'âge de près de 59 ans.

Tout nous prouve que ce fut un *prince grand homme*. Nous en sommes plus assurés que d'aucun autre prince qui ait jamais régné, parce que l'on découvre le fond de son ame dans ce qu'il avoit écrit pour lui seul sur ses tablettes (1).

(1) Ceux qui voudront plus de détail sur les actions de Marc-Aurele, feront bien de lire sa vie donnée depuis peu par M. Gautier de Sibert, de l'académie des Belles-Lettres. Ils y trouveront, p. 330 & suivantes, une bonne justification de Marc-Aurele par rapport aux chrétiens; à quoi on peut joindre l'important témoignage de M. l'abbé de Tillemont, au tome III de ses mémoires pour l'histoire ecclésiastique, pp. 4 & 23.

Cet ouvrage est écrit en grec , langue très-commune à Rome parmi tous ceux qui avoient eu de l'éducation. D'ailleurs , la doctrine stoïcienne , dont Marc-Aurele avoit été imbu dès l'enfance , contient un fort grand nombre d'expressions particulieres à la langue grecque , & qu'on ne pouvoit rendre qu'imparfaitement en latin , comme Ciceron l'a reconnu. Ce fut sans doute par ces raisons que Marc-Aurele , quoique né à Rome , préféra d'écrire en grec.

On ne peut douter que l'ouvrage qui porte son nom ne soit véritablement de lui. Il s'y nomme deux fois lui-même : *Comme Antonin j'ai pour patrie, Rome, & comme homme, le monde.* (IV. 5. XIX. 8.) Il y nomme son aïeul , son pere d'adoption , ses instituteurs , les lieux de campement où il écrivoit , & où il est constant qu'il avoit fait la guerre. *Ceci , dit-il , chez les Quades , auprès du Gran ; ceci à Carnunte.*

On y découvre le secret de ses plus intimes pensées , ses principes de gouvernement , ses regles de conduite , jusqu'à ses défauts & aux reproches qu'il s'en faisoit. *Il ne dépend plus de toi , se disoit-il , d'avoir*

XVJ ABRÉGÉ DE LA VIE

pratique dès ta premiere jeunesse les maximes de la philosophie ; car plusieurs personnes savent , & tu fais bien toi-même que tu en as été fort éloigné ; ainsi te voilà confondu. . . . (chap. XXVIII , §. 9.) On peut voir aussi le chap. XXIII.

Ces passages réunis présentent des réflexions personnelles & secretes , écrites par un guerrier philosophe.

Il avoit mis à part la suite de ses tablettes. *Tu n'auras pas le tems* (se dit-il , chap. XXVII , §. 2.) *de relire tes mémoires... ni les recueils que tu avois mis à part pour ta vieillesse.* Hérodien , qui avoit vécu sous ce prince , parle de ces écrits (1).

(1) En cet endroit de ma premiere édition j'avois rendu compte de ma recherche des manuscrits de Marc-Aurele ; mais j'en ai parlé amplement dans ma préface latine sur le texte grec de Marc-Aurele. J'y renvoie. Cependant je ne peux me résoudre à retrancher ici les noms de ceux qui m'avoient procuré le secours de leurs amis dans ces premieres recherches.

Madame la comtesse de Warwik. Le zele de cette dame est une suite de son goût pour la vertu éclairée.

M. l'abbé Butler , vicaire général de Saint-Omer & président du college anglois de la même ville.

DE MARC-AURELE. xvij

Guillaume Xylander, de la ville d'Augsbourg, fit imprimer l'ouvrage avec sa traduction latine à Zurich en 1558 (1), & dix ans après à Basle.

La première traduction en langue vulgaire que je connoisse, fut faite en France bien anciennement ; car, dans un écrit original que j'ai vu de Gilles Ménage, envoyé à Claude Saumaïse (mort en 1653) M. Ménage dit : *le traducteur françois a intitulé l'ouvrage de Marc-Aurele, INSTITUTION DE LA VIE HUMAINE*, & il ajoute un peu plus bas, *que ce traducteur françois, ayant suivi la leçon de Suidas, avoit traduit un certain mot par FRAPPE CAILLE*, façon de parler qui semble remonter aux tems de Ronfard, mort en 1585 (1).

M. Mercier, abbé de S. Léger de Soissons, bibliothécaire de sainte Genevieve à Paris. M. l'abbé Copette, docteur de Sorbonne, &c.

(1) A la fin de l'année 1770 j'ai heureusement recouvré cette première édition qui est très-rare.

(2) J'ai copié de ma main, en vingt pages de grand papier, cet écrit de M. Ménage, dont l'original fut rendu à feu M. de Fontette, conseiller au parlement de Dijon, qui l'avoit prêté au bibliothécaire de sainte Genevieve, M. Mercier, abbé

Meric Casaubon , François habitué à Londres , y fit imprimer en 1634 une traduction angloise de Marc-Aurele , dont M. Ménage a parlé dans son manuscrit , & que j'ai vue. En 1643 , Meric fit réimprimer à Londres celle de Xylander corrigée , & il y ajouta des notes.

En 1654 , un jeune Suédois élevé à Paris , & qui se désigne par les lettres B. J. K. (1) y fit imprimer sa traduction françoise de Marc-Aurele qu'il dédia à la reine Christine sa souveraine. *J'ai choisi cet auteur de Saint-Léger.* Cet écrit contient des observations sur tout le texte grec de Marc-Aurele. J'ai découvert qu'il étoit de M. Menage , parce que l'écriture en est la même que celle des notes de ce savant sur deux exemplaires de Marc-Aurele que j'ai & qui avoient fait partie des livres de M. Ménage , comme il est marqué en tête de ces exemplaires. Ensuite j'ai reconnu que c'étoit un écrit envoyé à M. Saumaïse , parce que M. Ménage y dit : *Vous avez fait une telle correction au texte de Marc-Aurele dans vos notes sur Capitolin.* J'avois lu ces notes de Saumaïse ; je me les suis rappelées , & j'ai encore vérifié la chose.

(1) Benoit Jesper Krus qui traduisit de l'italien en latin *le Prince de Malvezzi* , & qui fit le panégyrique en latin de Gustave Adolphe , roi de Suede.

teur, dit-il, pource qu'ayant remarqué, lorsque je partis de la cour, que Votre Majesté en faisoit ses délices, & se séparoit souvent de sa suite dans les promenades, pour s'entretenir seule avec cet empereur, je fis dessein d'apprendre à bien obéir par la conversation de celui-là même qui instruisoit Votre Majesté à commander si parfaitement. Il ajoute plus bas que cette reine voyoit tous les jours Marc-Aurele en son original grec.

En 1652 parut à Cambridge une nouvelle traduction latine de Marc-Aurele, par Gataker, avec un très-ample commentaire où il rassembla tout ce que sa vaste mémoire avoit pu lui rappeler durant quarante ans qu'il y travailla. Dans sa préface il a fait une description assez plaisante de son état au moment où il la finissoit, âgé de soixante-dix-huit ans : *l'esprit, dit-il, & la raison fermes, la vue presque éteinte, la main tremblante, sans secrétaire, j'accumulois sur mon auteur ces foibles ornemens, d'une écriture à peine lisible* (1).

(1) L'ouvrage de Gataker fut réimprimé depuis à Utrecht en grand volume, où l'on mit au bas des pages les notes, qui, dans la première édition, étoient à la fin. Un Anglois, désigné par les lettres R. J. fit réim-

xx ABRÉGÉ DE LA VIE

En 1675 parut à Rome la traduction italienne de Marc-Aurele par le cardinal François Barberin l'ancien , neveu du pape Urbain VIII , avec des variantes qu'il avoit tirées d'un manuscrit sur papier de coton. Ce vieux cardinal, âgé aussi de soixante-dix-huit ans , dédie sa traduction à son ame , *pour la rendre , dit-il , plus rouge que sa pourpre , en lui présentant les vertus de ce gentil* (1).

L'éloge de M. Dacier , prononcé en

primer en 1704 , à Oxfort , la traduction de Gataker , avec un très-court extrait de ses notes au bas des pages. Il y en joignit d'autres. Cette édition de 1704 a été réimprimée à Léipsick en 1729 , avec une introduction de M. Buddeus. Il en a été encore fait une édition à Glasgou en beaux caractères ; mais le texte , la traduction & les notes y forment des cahiers séparés.

(1) Ce livre est rare. Je l'avois inutilement fait chercher en Italie. M. Floncel , qui est très-riche en livres italiens , dont il a rassemblé plus de dix mille volumes , a eu la bonté de m'en faire présent.

Cette traduction italienne est sans nom d'auteur , mais on sait qu'elle est du cardinal Barberin. *David Clément* l'assure positivement dans sa bibliothèque curieuse (imprimée en 1750 à Gottingen , tom. 1 , p. 388.) sur le témoignage de Nic. Haym : *notizia de libri rari* , p. 93.

1723 à l'académie des Belles-Lettres, nous apprend, sur la traduction françoise de Marc-Aurele, des circonstances qui excusent les imperfections de son travail. Jus-
 qu'ici, dit-on dans cet éloge, nous avons vu monsieur & madame Dacier suivre leur goût particulier dans le choix des matieres qu'ils traitoient. Il manquoit à la singularité de leur union de travailler en commun à quelque ouvrage dont ils pussent partager la gloire. M. le premier président de Harlay qui les aimoit tendrement, les y exhorta, & leur en fournit le premier sujet dans une traduction françoise des réflexions morales de l'empereur Marc-Antonin. Ils furent sensibles à cette attention, & voulant y répondre d'une maniere aussi flatteuse, ils choisirent sa maison du Menil-Montant pour le lieu de leur travail. Ils y traduisirent les douze livres, qui dans le grec, font le partage de ces réflexions. Ils y ajouterent des remarques, &c. Le tout fut imprimé à Paris au commencement de 1691. Monsieur & madame Dacier, dans leur vie de Marc-Aurele adressée à M. de Harlay, disent aussi : la traduction & la vie d'Antonin ont non-seulement été entreprises parce que vous l'avez désiré. Elles ont été commencées & finies dans cette agréable maison

xxij ABRÉGÉ DE LA VIE

où vous avez la bonté de nous souffrir quelque-fois (1).

Il me reste à parler de moi. Je serai sobre.

En 1742 je fis réimprimer la traduction de monsieur & madame Dacier, non dans l'ordre des douzelivres du texte, mais par chapitres, suivant l'ordre des matieres, avec l'abrégé qu'on vient de voir de la vie de Marc-Anrele, & un petit discours où j'avois dit (sans me nommer) : « La lecture que l'on fait de ces especes d'entretiens de Marc-Aurele avec lui-même n'est qu'un passage continuel d'une matiere à une autre, ce qui fatigue l'esprit & confond les idées, loin de former une agréable variété. On a donc pensé qu'il seroit mieux d'y mettre quelque ordre. . . . L'ordre original des articles est indifférent, dès que dans le dessein de leur auteur ils n'ont eu d'autre arrangement que celui du hasard & des tems de leur composition. . . . L'assemblage & la répétition même des

(1) En 1701 on a vu à Londres la traduction angloise de M. Collier, & en dernier lieu celle de M. Thompson.

Enfin il y a une traduction en langue allemande faite par Hoffmann. J'en ai la cinquieme édition, ce qui prouve le cas qu'on en fait en Allemagne.

» vues & des sentimens de Marc-Aurele
 » sur une seule matiere , la rendent plus lu-
 » mineuse & plus touchante : on y décou-
 » vre beaucoup mieux le fond de l'ame &
 » des idées de ce prince philosophe. D'ail-
 » leurs chacun aura, par ce moyen , la com-
 » modité de pouvoir lire uniquement &
 » de suite, le genre de réflexions qui se trou-
 » vera être plus convenable à sa situation
 » présente, à ses besoins, ou à son goût, &c.

Mon arrangement plut. L'édition se dé-
 bita. Elle fut même réimprimée en 1755 à
 Dresde, sans qu'on y eût changé un seul
 mot. Le libraire de Paris voulant aussi en
 donner une seconde, vint me proposer de
 la revoir. Dès-lors la foiblesse de ma santé
 m'avoit obligé à diminuer beaucoup des
 pénibles fonctions qui l'avoient altérée jus-
 qu'au dépérissement. Ainsi, ayant plus de
 loisir, je me mis à étudier le texte grec dont
 la lecture m'avoit rebuté d'abord ; car ,
 comme dit fort bien l'éditeur de Lyon, *le*
style de Marc-Aurele, quoique ferme, éner-
gique & sentant son empereur, est raboteux &
hérissé. Il sous-entend bien des mots qu'il faut
suppléer ; il use d'expressions tout à fait à lui &
qui ne se rencontrent guere dans les autres livres,
 La difficulté, jointe à l'excellence du

fond, m'excita. J'ai donc expliqué Marc-Aurele par lui-même, en rapprochant les passages analogues; & mes amis savent que je n'ai épargné ni tems, ni peines, ni recherches, ni précautions de toute espèce, pour donner à mon travail toute la perfection dont j'étois capable. La difficulté cependant est si extrême & l'objet si intéressant, que je compte m'en occuper encore le reste de ma vie.

J'ai rassemblé les pensées fondamentales de Marc-Aurele dans huit notes principales, qui forment un tableau général de sa façon de penser sur *l'être suprême, les dieux créés, la providence, la raison, la loi naturelle, le suicide, la douleur, la philosophie, l'immortalité de l'ame.*

J'ai cité les plus beaux passages d'Epictète, dont Marc-Aurele avoit supposé la connoissance. Epictète étoit mort depuis peu.

Je ne dis rien des autres notes de simple littérature; & le public jugera des efforts que j'ai faits pour approcher de la brièveté inimitable de Marc-Aurele.

Je ne saurois mieux peindre l'esprit dans lequel j'ai travaillé, qu'en finissant par ce trait naïf de mon enthousiasme: *si je suis parvenu*

parvenu à rendre tout à fait sensible aux âmes pures & sincères le principe divin & obligatoire de la loi naturelle , j'aurai laissé quelque trace utile de mon passage sur la terre ; j'y aurai fait , suivant l'expression de Marc-Aurele , une fonction d'homme , & je mourrai content (1).

(1) Il peut se trouver quelques personnes excessivement zélées pour notre religion , qui verront de mauvais œil l'exposition que j'ai faite de la belle morale des stoïciens. Je les invite à penser au contraire comme *S. Augustin* , *S. Justin le Martyr* , *S. Clément d'Alexandrie* (dont j'ai cité les passages aux notes du chap. VII.) ; comme *S. Jérôme* , cité par Gataker , qui reconnoissoit avec plaisir la conformité du stoïcisme avec la plupart de nos dogmes ; comme *S. Nil* , chef de solitaires auxquels il donna pour toute règle spirituelle le manuel d'Epictète , en y supprimant quelques mots ; comme *S. Charles Borromée* , qui , suivant Juste-Lipse , faisoit ses délices de la lecture d'Epictète ; comme le cardinal *François Barberin* , &c. &c. &c.

Nos motifs de bien vivre sont infiniment plus forts que ne l'étoient ceux des stoïciens ; mais les pensées & l'exemple de Marc-Aurele ne doivent nous inspirer que de l'émulation.



TRADUCTION

*D'UNE Préface écrite en Latin
pour les Etrangers , sur l'édi-
tion du texte grec de MARC
AURELE.*

TABLETTES de l'Empereur
Marc-Aurele Antonin, écrites
en grec, & rangées, à son imi-
tation, par matieres.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

PROTÉGÉ de Monseigneur le Dau-
phin LOUIS-AUGUSTE à qui j'avois
consacré mes travaux, j'ai obtenu,
sur la fin de l'année 1770, à la biblio-
theque du Vatican, les variantes d'un
manuscrit entier de Marc Aurele. Ce
manuscrit paroît être unique dans
toute l'Europe. J'ai fait chercher en
vain de tous les côtés le manuscrit Pa-
latin qui servit à la premiere édition;

& quant à un autre manuscrit entier qu'on voyoit, il n'y a pas long-tems, au College de la Sainte Trinité à Cambridge, on m'a répondu plusieurs fois que ce manuscrit avoit absolument disparu.

Sous les mêmes auspices, j'ai reçu de Rome les variantes de cinq manuscrits particuliers tirés du même ouvrage.

Il y a dans la bibliothèque de *Laurent de Medicis* à Florence trois manuscrits à peu près semblables. Le bibliothécaire m'en a donné une notice exacte.

J'avois lu & relu le manuscrit du Roi, de pareille étendue.

Enfin l'édition de Marc-Aurele donnée à Londres par Meric Casaubon, m'indiquoit un certain manuscrit d'Heschelius, par les premiers & les derniers mots de chaque pensée.

J'avois donc sous les yeux un ma-

nuscrit entier , & dix manuscrits particuliers.

Ayant rassemblé ces précieux écrits, & les ayant comparés très-attentivement , j'y ai tout à coup découvert les fondemens très-manifestes d'un ordre nouveau que je n'avois fait qu'entrevoir auparavant. J'y vois que le titre de l'ouvrage n'a pas été de son auteur ; qu'il ne l'avoit pas divisé en livres , & qu'il falloit le disposer par matieres.

C'est le manuscrit entier du Vatican , avec les dix autres , qui m'ont inspiré ces pensées. Il me reste à les développer avec exactitude , & à les appuyer solidement.

(I.)

Point de titre , point de division.

M. *Winckelmann* , garde des antiquités Romaines , & professeur en langue grecque , m'avoit écrit en 1765 dans ces termes : « Le manus-

» crit 1950 du Vatican n'a point de
 » titre ni d'inscription, soit au com-
 » mencement, soit à la fin. On
 » y voit des sections, mais qui ne
 » répondent pas aux livres & chapi-
 » tres des éditions imprimées. Ces
 » sections ne sont pas numérotées,
 » mais une ligne de blanc les separe ,
 » & chacune commence par une let-
 » tre rouge ».

M. *Assemani*, archevêque d'Apa-
 mée, aujourd'hui très-digne Garde de
 la même bibliothèque, s'explique en-
 core ainsi dans sa lettre à M. le cardi-
 nal de *Bernis*, du 3 Novembre 1770.
 « Sans aucun titre, *dit-il*, & sans di-
 » vision en livres, excepté qu'au feuil-
 » let 389 où commence le douzième livre,
 » on voit en titre écrit de la même main,
 » avec une petite étoile, ces mots,
 » de l'Empereur Marc ».

Au contraire, le manuscrit Palatin,
 publié en 1558 par Xylander, est

intitulé : *Leçons de vertu pour lui-même* ; & *Suidas* rapporte cet autre titre : *Institution de sa propre vie*.

Mais *Xylander* n'est-il pas suspect ? Il dit à la préface de sa seconde édition en 1568 , page 4 : *Gesner m'a assuré que l'écrit dont je me suis servi , avoit été copié sur un volume de la bibliothèque de l'électeur OTHON HENRI....* Or personne n'a certifié que cette copie eût été collationnée sur l'original. D'ailleurs nous savons d'où ce titre a été tiré ; c'est de *Diogene Laërce*, vie de *Solon* ; & cet autre titre que *Suidas* a cité , ne se trouve point page 556 de *Philostate* , vie d'*Herode le Sophiste* , d'où ce compilateur peu fidele avoit tiré ce qu'il dit de *Marc-Aurele*. De plus , ces deux titres se détruisent l'un l'autre par leur diversité seule , & ils indiquent évidemment un auteur différent de *Marc-Aurele* , qui s'adresse toujours la parole

à lui-même. Pour reconnoître son ouvrage , il n'avoit besoin que d'en voir ces premiers mots : *de mon aïeul Verus. . . .*

Il faut donc s'en tenir au manuscrit authentique du Vatican où il n'y a pas de titre. Tous ces titres-là sont étrangers à l'auteur.

Il en est de même de la division en douze livres. *Suidas & Xylander* , les seuls auteurs qui en aient parlé, ne méritent que peu ou point de foi en comparaison du manuscrit du Vatican.

D'un autre côté, il n'y a que la forme d'un manuscrit sans division, comme l'est celui du Vatican , qu'on puisse accorder avec le texte de Marc-Aurele , & avec toutes les circonstances de la chose.

Suivant la première édition du manuscrit Palatin (qui , en cette partie , n'est nullement suspecte) le texte contient ces deux notes de l'auteur même

me : on lit au commencement de la pag. xj : *ceci chez les Quades sur le Gran, ALPHA ;* comme si Marc-Aurele eût dit : *j'ai écrit ce qui précède , dans mon camp , au pays des Quades , près de la riviere nommée Gran en Hongrie ; & c'est le premier recueil de mes pensées.* L'autre note est au commencement de la page xx , & ne contient que ces deux mots : *ceci à Carnunte ;* comme s'il eût dit : *ce qui est écrit depuis ma premiere note jusqu'ici , l'a été dans mon camp de Carnunte , près le Danube.* Ces deux notes font à une égale distance d'environ dix pages. Elles n'indiquent pas une partition de deux livres , mais un simple changement des lieux où l'auteur écrivoit.

L'écrit que l'auteur a nommé *premier*, ne traite que de sa reconnoissance envers ses parens, ses maîtres, & les Dieux , pour les bienfaits qu'il avoit reçus d'eux tous. C'est un seul & mê-

me sujet ; au lieu que l'autre note où il n'y a pas de nombre marqué , se trouve à la fin d'une suite de pensées découfues , fans liaison , & tout-à-fait difparates.

Que peut-on penfer de cette pofition des notes ?

Marc-Aurele étoit un guerrier , général de fon armée : il n'étoit pas dans fon cabinet , mais en divers camps fous des tentes ; par conféquent il n'ufigoit pas de papier ordinaire. Suivant toutes les apparences, il n'avoit que des tablettes de poche , livre mince , composé de quelques feuillets enduits de cire , fur lefquels , avec un poinçon , il traçoit fes pensées. Ces fortes de tablettes étoient fort en ufage chez les Romains , fur-tout parmi les gens de guerre , parmi les voyageurs , les perfonnes chargées d'affaires , & les penfeurs d'habitude. Ces corps de tablettes avoient à peu près

le même nombre de feuillets , comme on le voit ici par les dix pages qui précédent également chaque note. Ainsi ce que *Suidas* a nommé les douze livres de Marc Aurele , n'étoit sans doute qu'un pareil nombre de corps de tablettes , qu'on a transcrits de suite sans division, comme dans l'exemplaire du Vatican. Tenons-nous-en donc à ce manuscrit , image très-naturelle d'un original qui a dû être sans titre & sans autre division que la reliûre de chaque corps de tablettes.

Mais que sont devenus ces corps de tablettes , à la mort de Marc Aurele qui arriva précipitamment après une maladie de quelques jours , pendant la guerre de Germanie ? Les mêmes manuscrits nous l'apprennent.

(I I .)

Transposition & dispersion des corps de tablettes , & même des feuillets.

(1) Le premier corps de tablettes

terminé par la lettre numérale A, où il n'est traité que d'un seul & même sujet, conserva sa primauté. Mais l'autre corps de tablettes qu'on a inséré dans le second livre, est évidemment transposé. Car si on compare (par exemple dans l'édition de Gataker) l'article 2 du second livre, avec l'article 3 du livre 9, on verra, que vers le commencement de l'ouvrage, Marc-Aurele se dit vieux & près de mourir; & qu'au contraire dans le livre 9, il attend un accouchement de sa femme, qui, suivant l'histoire, mourut plusieurs années avant lui.

(2) Les dix manuscrits dont j'ai parlé, prouvent un déplacement plus considérable, & la dispersion non-seulement des corps de tablettes, mais même des feuillots. Dans ces dix manuscrits on ne trouve pas la moindre phrase qui ait été tirée du commencement de l'ouvrage, c'est-à-

dire , de la partie qui répond aux trois premiers livres des éditions publiques. On y retrouve plusieurs passages tirés des neuf autres livres ; mais rien , absolument rien des trois premiers livres , quoique dans le second & le troisieme il y ait des pensées qui sont les principes fondamentaux de toute la philosophie stoïcienne. Ainsi aucun de ces copistes n'avoit vu le premier quart de l'ouvrage. Ce quart étoit sans doute demeuré caché séparément du reste.

(3) Voici un désordre bien plus étonnant , & qui paroîtroit incroyable , si on ne le justifioit par un grand nombre de manuscrits. L'ordre des livres a été renversé , & les pensées d'un même livre ont été jetées çà & là tout à rebours de la suite qu'elles ont dans les manuscrits entiers. Ce ne sont pas seulement les manuscrits particuliers des bibliothèques publi-

ques de Paris, de Rome, de Florence, qui font foi de ce désordre; mais aussi le manuscrit d'Heschelius dont la notice est à la fin de l'édition de Marc-Aurele, par Meric Casaubon, avec les premiers & les derniers mots de chaque article. Les livres de cette édition y sont cités dans ce désordre : VII, VI, IV. (Je passe le reste). Qui est-ce qui a jamais lu un ouvrage, en rétrogradant de la fin au commencement ?

Cependant il me reste à dire quelque chose qui surprendra davantage. Par exemple : les articles de cette édition, tirés du livre VII, y sont à contre-sens, & transposés comme il suit : 16, 15, 14, 5. (Je passe encore le reste).

On ne peut pas dire que ce désordre, dont on ne vit jamais d'exemple, vienne du choix des pensées qui avoient du rapport entre elles. De

XXXVIIJ P R É F A C E

quoi est-il traité dans ces articles 16 ,
15 , 14 , 5 ?

§. 16. *La nature de l'univers se sert de toute la matiere comme d'une cire molle. Elle en fait maintenant le corps d'un cheval , puis un arbre ce n'est point un mal pour ces êtres de changer de forme.*

§. 15. *C'est le propre de l'homme d'aimer ceux même qui l'offensent. Ils agissent par ignorance.*

§. 14. (Sur la mort.) *Y a t-il rien de plus familier , rien de plus ordinaire ? La nature de l'univers en montre la nécessité.*

§. 5. *Ne rougis point de te faire aider par un autre.*

On ne voit certainement rien, dans cette suite, qui sente le moins du monde l'esprit de choix. Point de liaison. Tout y est détaché , mêlé , comme

un de nos jeux de cartes , ou comme l'étoient , fuivant la fable , les feuilles d'arbre fur lesquelles une Sybille écrivoit ses réponses.

Il est donc vifible que les copiftes n'avoient pas fous les yeux des manufcrits entiers. S'ils en avoient eu , on trouveroit dans leurs copies quelques mots tirés du premier quart de l'ouvrage ; & on n'y trouveroit pas les livres & les penfées dans un ordre renverfé. Il est impoffible d'imaginer aucune raifon , tant soit peu probable , qui ait pu faire transcrire l'article 16 avant l'article 15 , ni l'article 5 immédiatement après l'article 14.

On ne peut deviner que par l'hiftoire l'accident qui occafionna cette étrange confufion.

Capitolin dit : « Il fut tendrement
 * aimé de tous les fujets qui , en par-

» lant de lui , le nommoient *notre*
» *frere* , *notre pere* , *notre fils* , suivant
» l'âge de chacun. C'est ainsi qu'on
» l'aimoit , & ces sentimens éclate-
» rent sur-tout le jour de ses funé-
» railles ; cependant personne ne ju-
» gea qu'il fallût le pleurer , tout le
» monde étant persuadé que ce prince
» étoit retourné avec les dieux qui
» n'avoient fait que le prêter au mon-
» de. On assure qu'avant la fin de sa
» pompe funebre , le sénat & tout le
» peuple le nommerent , par acclama-
» tion , tous à la fois, DIEU PROPICE ,
» ce qui ne s'étoit jamais fait , & n'est
» point arrivé depuis. Ce fut peu de
» chose de voir les personnes de tout
» âge , de tout sexe , de tout état &
» de tout rang , lui rendre les hon-
» neurs divins ; on regarda de plus ,
» comme des impies détestables ceux
» qui pouvant & devant avoir chez
» eux son image , ne l'avoient point, »

» Bien des gens publièrent qu'il leur
 » étoit apparu en songe , & leur avoit
 » fait des prédictions qui s'étoient ac-
 » complies ; ce qui fit qu'on lui éleva
 » un temple , & qu'on lui assigna un
 » college de prêtres nommés *Antoni-*
 » *niens* , avec des pontifes , & tout
 » l'appareil anciennement établi pour
 » les cultes publics ». (Ce sont les
 propres termes de Capitolin).

Au milieu de tous ces transports de
 vénération & d'amour, lorsque Marc-
 Aurele mourut , les personnes qui lui
 étoient attachées de plus près , ayant
 trouvé ses tablettes de poche , se les
 partagerent ; & ensuite , pour satis-
 faire , autant qu'il étoit possible , aux
 ardentes prières de tout le monde ,
 on rompit l'attache des feuillets pour
 les distribuer à un grand nombre d'a-
 mis. Le premier corps de tablettes
 resta au plus grand seigneur , peut-
 être avec deux autres corps qui pas-

ferent à ses héritiers. Les feuillets des tablettes étoient regardés comme des reliques ; ils furent pareillement dispersés. On les transcrivit ; les copies s'en répandirent de tous côtés sous différens titres , relatifs au commencement de l'ouvrage ; & cela subsista pendant plusieurs siècles , jusqu'à ce qu'un amateur curieux ayant recouvré le premier corps de tablettes avec les deux autres , y joignit au hasard , pêle-mêle , tout le reste.

Ces conjectures sont à mes yeux si vraisemblables , que je les crois tout-à-fait fondées. Le manuscrit entier du Vatican est une image naïve de la première copie , sans titre ni divisions , comme elle devoit l'être ; après quoi dans le manuscrit Palatin , & peut-être dans d'autres manuscrits entiers , on ajouta des titres imaginés à plaisir avec une division en douze livres ou tablettes sans toucher au premier désordre.

Toute cette discussion prouve , ce me semble , que j'ai pu fort innocemment , & que j'ai même dû , à l'imitation de Marc-Aurele (qui , dans son premier corps de tablettes , ne traita que d'un sujet), rassembler en chapitres , suivant les matieres , tout ce qui étoit épars & mêlé confusément. Marc-Aurele en eût peut-être fait autant , s'il eût assez vécu. L'ordre est évidemment ce qu'il y a de mieux ; il n'ôte rien à la beauté de chaque pensée.

Ecrit par M. DE JOLY , au château de Vincennes près Paris , au mois de Septembre 1772 , en latin , pour envoyer aux principales bibliothèques de l'Europe , pendant qu'on imprime le texte grec , avec des notes grammaticales & des variantes.

NOTA. Dans le premier chapitre de ma traduction françoise , je m'étois permis , pour un mieux , deux ou trois déplacemens , dont le lecteur est averti par les renvois ; mais le texte grec & la traduction latine qui sui-

xliv P R É F A C E, &c.

vent, représenteront fidèlement l'ordre original de l'auteur dans ce premier recueil de ses pensées.

C'est par les conseils d'un militaire, homme de goût, que j'ai ajouté au texte grec, pour les Etrangers, la version latine de Gataker corrigée. Il a gagné enfin sur moi de dévorer l'ennui d'un pareil travail. Que ne puis-je nommer ici, en toutes lettres, ce militaire connoisseur (1) !

J'y ai fait mettre le grec à part avec des notes de grammaire, pour en faciliter l'usage dans les éducations. Quel avantage immense pour la société, si l'on jettoit dans l'ame des jeunes gens les précieux germes de Marc-Aurele !

Dom d'Olive, savant bénédictin, de la Congrégation de S. Maur à S. Germain-des-Prés, mon cher compatriote, des Académies des Belles-Lettres de Toulouse & de Nîmes, actuellement occupé à donner une nouvelle édition grecque & latine de S. Théodore Studite, veut bien interrompre souvent ses travaux littéraires pour veiller à la correction du grec de Marc-Aurele ! L'affoiblissement de ma vue ne me le permet plus.

(1) M. le chevalier de M. . . .

Addition , page xvij.

Ce Traducteur François , nommé *Pardoux Duprat* , fit imprimer à Lyon chez la veuve *Cotier* en 1570 , son *institution de la vie humaine* , & il tira le mot *Frappe-Caille* d'une note de *Xylander* , à la fin de sa traduction latine de 1558 , après le mot *d' Diogneto* , premier livre de *Marc-Aurele* , où il cite *Suidas* pour une variante qui a autorisé le mot *Frappe-Caille* ; ce qui prouve que *Duprat* a suivi la traduction latine de *Xylander* & sa note.

Nota. Voir la Bibliothèque Française de *Lacroix du Maine* , tom. II , pag. 217 , édition de 1772 ; & *Duverdier - Vauprivas* , Bibliothèque Française , tom. III , édition in-4. de 1773.

Addition , pag. xxij , ligne 2.

La meilleure traduction Angloise de *Marc-Aurele* a été faite & imprimée plusieurs fois à *Glasgow* dans l'ordre de *Gataker* , in-8. sans nom d'Auteur. Je viens d'en voir la quatrième édition chez *Foulis* à *Glas-*

gow 1764. Madame la Comtesse de Warwick, née Hamilton-Douglas, s'est donnée la peine de copier deux fois ma traduction Françoisise, en la rapportant à l'ordre de l'Anglois : cet exemple mérite bien d'être connu.

Autre addition, page xxvij, ligne 7.

Copie de la Lettre écrite par M. Beadon, Orateur public de l'Université de Cambridge, à Madame la Comtesse de Warwick, née Hamilton-Douglas, le 5 Mars 1773.

M A D A M E,

Après mon retour à Cambridge, j'ai saisi la première occasion favorable de faire la commission dont vous m'aviez honoré, relativement au manuscrit de Marc-Aurele que M. de Joly croyoit être dans la Bibliothèque du Collège de la Trinité. Mes premières recherches ont été très-peu satisfaisantes, parce que le seul homme qui fût bien au fait de la Bibliothèque de ce Collège, pour la partie des manuscrits, s'étant

trouvé absent, il a fallu attendre son retour qui ne date que de ces jours-ci. C'est de lui que j'ai appris enfin que le manuscrit en question étoit censé avoir fait partie de ceux que le Docteur Gale avoit légués par son testament au Collège de la Trinité; mais que ce prétendu manuscrit n'avoit réellement jamais existé; parce que le catalogue imprimé des manuscrits de l'Angleterre, donne pour Manuscrit, dans l'endroit cité par M. de Joly, ce qui n'étoit au fond qu'un exemplaire imprimé des Pensées de Marc-Aurele, à la marge duquel le Docteur Gale avoit mis les variantes que la lecture de plusieurs manuscrits lui avoit fournies.

Il m'a été dit en même tems que ce Docteur avoit laissé en mourant une collection nombreuse & d'un grand prix des anciens classiques tous collationnés de la même manière. Ce recueil étoit vraisemblablement destiné pour le Collège; mais les Exécuteurs testamentaires, profitant de la clause du testament qui ne parloit que des seuls manuscrits, refuserent de délivrer cette partie du legs au Collège de la Trinité. La

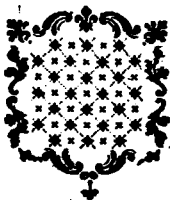
xlviii P R É F A C E , &c.

personne qui m'a donné ces renseignements ayant déjà eu la même recherche à faire, écrivit à quelques Membres de la famille du Docteur, pour savoir ce qu'étoient devenus tous ces Livres ; mais il n'a pu rien en apprendre.

Je crois, Madame, que l'on peut compter sur la vérité de ces faits, & je suis fâché que le résultat n'en soit pas plus satisfaisant pour M. de Joly. Cela m'a procuré au moins l'avantage de reconnoître les obligations que je vous ai, & de vous assurer du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, votre, &c.

B E A D O N.

A Londres, le 5 Mars 1773.



T A B L E

DES CHAPITRES.

C HAPITRE PREMIER. <i>Exemples ou leçons de vertu de mes parens & de mes maîtres.</i>	page 1
CHAP. II. <i>Bienfaits que j'ai reçus des dieux.</i>	7
CHAP. III. <i>De l'être suprême & des dieux créés.</i>	21
CHAP. IV. <i>Providence.</i>	46
CHAP. V. <i>Résignation.</i>	61
CHAP. VI. <i>Sur les prières.</i>	70
CHAP. VII. <i>Raison divine & humaine.</i>	78
CHAP. VIII. <i>Loi naturelle.</i>	93
CHAP. IX. <i>Du recueillement.</i>	120
CHAP. X. <i>Sur les spectacles.</i>	127
CHAP. XI. <i>Sur les pensées & les mouvemens de l'ame.</i>	129
CHAP. XII. <i>Sur les troubles intérieurs.</i>	138
CHAP. XIII. <i>Etre content de tout ce qui arrive.</i>	153.

CHAP. XIV. <i>Forces de l'ame contre la douleur.</i>	158
CHAP. XV. <i>Regles de discernement.</i>	179
CHAP. XVI. <i>Objets dignes de notre estime.</i>	189
CHAP. XVII. <i>Véritables biens.</i>	183
CHAP. XVIII. <i>Philosophie.</i>	201
CHAP. XIX. <i>Regles de conduite.</i>	215
CHAP. XX. <i>Défauts à éviter.</i>	226
CHAP. XXI. <i>Sur la volupté & la colere.</i>	230
CHAP. XXII. <i>Contre la vaine gloire.</i>	233
CHAP. XXIII. <i>Humbles sentimens.</i>	240
CHAP. XXIV. <i>Contre la paresse.</i>	246
CHAP. XXV. <i>Contre le respect humain.</i>	248
CHAP. XXVI. <i>Des obstacles à faire le bien.</i>	250
CHAP. XXVII. <i>Encouragemens à la vertu.</i>	256
CHAP. XXVIII. <i>Supporter les hommes.</i>	277
CHAP. XXIX. <i>Sur les offenses qu'on reçoit.</i>	284
CHAP. XXX. <i>Pardonner à ses ennemis & les aimer.</i>	290

DES CHAPITRES.	xlviij
CHAP. XXXI. <i>Bonheur de la vie.</i>	291
CHAP. XXXII. <i>L'homme vertueux.</i>	303
CHAP. XXXIII. <i>Se détacher & s'attacher.</i>	311
CHAP. XXXIV. <i>Sur la mort.</i>	325
CHAP. XXXV & dernier. <i>Récapitulation de quelques maximes.</i>	362

TABLE des notes dispersées , dont la réunion forme une exposition complète des principes fondamentaux de Marc-Aurele.

I. <i>Sur l'être suprême & les dieux créés.</i>	p. 36
II. <i>Sur la providence.</i>	53
§. 1. <i>Sur les maux & les désordres appa- rens.</i>	55
§. 2. <i>Si la matiere a résisté au grand ou- vrier.</i>	57
§. 3. <i>Sur le destin & la fortune.</i>	58
§. 4. <i>Sur la liberté ou le libre arbitre.</i>	59
III. <i>Sur la raison.</i>	85
IV. <i>Preuves de la loi naturelle.</i>	108
V. <i>Sur le suicide.</i>	159

Ixvüj T A B L E , &c.

VI. <i>Sur la douleur.</i>	168
VII. <i>Sur la philosophie.</i>	209
VIII. <i>Sur l'immortalité de l'ame.</i>	352

Nota. A la fin de chaque article de la traduction il y a des renvois au texte (dont je rapporte le premier & le dernier mot par un chiffre romain pour le livre & un chiffre arabe pour l'article) suivant les éditions de Gataker , faites à Cambridge , à Oxford , à Utrecht , à Léipsick & à Glasgow ; & à la fin de cette traduction j'ai mis une table de renvoi des livres & articles du texte , aux chapitres & articles de ma traduction.



P E N S É E S

D E L' E M P E R E U R

MARC-AURELE-ANTONIN;

O U

LEÇONS DE VERTU.

Que ce Prince philosophe se faisoit
à lui-même.

CHAPITRE PREMIER.

*Exemples ou leçons de vertu de mes parens
& de mes maîtres.*

I. **D**E mon aïeul Verus :

Mœurs honnêtes (1) ; jamais de colere.

(1) Le grec porte Καλιηδης, mot composé qu'on ne trouve point ailleurs. Demosthene avoit dit, τὰ Καλλιστα τῶν ἠθῶν, *honestissimi mores* : expression fort approchante. Marc-Aurele oppose (Π. 1.) Καλον honnête, à αἰσχρο

II. De mon pere, tant par sa réputation, que par l'idée qui *me* reste de lui : Modestie & vigueur mâle.

III. De ma mere : Piété, bienfaisance. Non-seulement ne jamais faire le mal, mais n'en avoir pas même la pensée. Me nourrir d'une façon simple. Fuir en tout le luxe des riches.

IV. De *Tite-Antonin* mon pere d'adoption : Être doux, & cependant inflexible sur les jugemens arrêtés après un mûr examen.

Être insensible au vain éclat de tout ce qu'on appelle honneurs.

Aimer le travail & y être assidu.

Être toujours prêt à écouter ceux qui viennent donner des avis utiles à la société.

Rendre invariablement au mérite personnel tout ce qui lui est dû.

Savoir en quels cas il faut se roidir ou se relâcher.

Renoncer aux folles passions des jeunes gens. Ne penser qu'à procurer le bien général.

Il n'exigeoit pas que ses amis se gênaient

χρὸν honteux. Ces raisons m'ont fait expliquer καλῶς, différemment des autres traducteurs.

pour venir souper avec lui, ni pour le suivre dans ses voyages. Ceux qui n'avoient pu venir le retrouvoient toujours le même.

Dans ses conseils, il recherchoit, avec une attention profonde & soutenue, ce qu'il y avoit de mieux à faire. Il délibéroit long-tems, & ne s'arrêtoit point aux premières idées.

Il ne perdoit point d'amis : jamais de dégoût, ni d'attachement outré.

Dans tous les accidens de la vie, il se suffisoit à lui-même : l'esprit toujours serein.

Il prévoyoit de loin ce qui pouvoit arriver, & mettoit ordre aux plus légères semences de trouble, sans faire d'éclat.

Il réprimoit les acclamations & toute basse flatterie.

Il veilloit sans cesse à la conservation de ce qui est nécessaire à l'État. Il se ménageoit sur la dépense des fêtes publiques, & ne trouvoit nullement mauvais que l'on murmurât de cette rigoureuse économie.

Il se conduisoit à l'égard des dieux sans superstition ; & quant aux hommes, point de manières caressantes, ni de flatterie, ni d'affectation de saluer tout le monde. Il étoit modéré en tout. Contenance ferme ;

4 LEÇONS DE VERTU.

rien d'indécent, ni de singulier.

Il uſoit ſans faſte & ſans façon des commodités qu'une grande fortune offre toujours abondamment, & d'un air à faire connoître qu'il ſ'en ſervoit uniquement parce qu'elles ſe préſentoient, & qu'il ne regrettoit pas celles qui pouvoient lui manquer.

Il ne fit jamais dire de ſoi qu'il ſ'amuſât à faire le bel eſprit, à bouffonner, à mener une vie oifive. On diſoit au contraire qu'il étoit homme mûr, conſommé, inaccessible à la flatterie, maître de ſoi, fait pour commander aux autres.

Il honoroit les vrais philoſophes, ſans rien reprocher à ceux qui ne l'étoient qu'en apparence. On ne lui en impoſoit pas facilement (1).

Sa converſation étoit aiſée, agréable; on ne ſ'en laſſoit point.

Il prenoit ſoin de ſa perſonne avec meſure, & non en homme attaché à la vie, ou qui cherchât à plaire; &, ſans ſe négliger, il bornoit ſon attention à l'objet de la ſanté, pour n'avoir recours à la médecine ou à la

(1) *On ne lui en impoſoit pas facilement.* Je trouve cette addition dans le manuscrit 1950 du Vatican, fol. 343, l. 6.

chirurgie que le moins qu'il fût possible (1).

Il reconnoissoit fans jalousie la supériorité des talens des autres, soit en éloquence ou science des loix, soit en philosophie morale, ou en tout autre genre. Il contribuoit même à les faire renommer comme excellens, chacun dans sa partie (2).

Il imitoit en tout la vie de nos peres, mais sans l'affecter.

Il n'aimoit point à changer continuellement de place & d'objet : il n'étoit jamais las de s'arrêter en un même lieu & sur une même affaire. Après ses violens accès de mal de tête, il revenoit frais & dispos à son travail ordinaire.

Il avoit très-peu de secrets, & seulement pour le bien de la société.

Dans les spectacles à donner, dans les ouvrages publics, dans ses largesses au peuple, & autres cas semblables, il étoit sage & mesuré, comme ayant en vue de faire tout ce qui convenoit, & non de s'attirer des applaudissemens.

(1) Il y a ici quelques variantes dans *Suidas*, au mot *προσῶχον*.

(2) Allusion à l'empereur Adrien, fort envieux des gens de lettres (*voir son histoire*).

6 LEÇONS DE VERTU.

Il ne se baignoit jamais à des heures extraordinaires. Point de passion pour les bâtimens. Rien de recherché dans les mets de sa table, dans la qualité & la couleur de ses habits, dans le choix des beaux esclaves. A *Lorium* (1) une robe achetée au village voisin, & ordinairement de l'étoffe qu'on fait à *Lanuvium*. Jamais de manteau, sinon pour aller à *Tusculum*, & même il en faisoit des excuses.

En général, point de manieres (2) dures, indécentes, ni d'une fougue à se faire appliquer ce mot, *il en suer*. Il faisoit au contraire toutes choses l'une après l'autre, comme à loisir, sans se troubler, avec ordre, avec vigueur, & en mettant un juste accord dans la suite de ses actions.

Il mérita qu'on lui appliquât ce qu'on a dit de Socrate : qu'il avoit la force de

(1) J'ai lu *Lorium*, suivant le manuscrit 1950 du Vatican, conforme à la première édition de l'année 1558; & j'ai adopté les corrections de Saumaïse, Casaubon & autres, excepté celle qui, sans une vraie nécessité, substitue au texte le mot *χιτών*, *tunique*.

(2) Au lieu de *τρόπος*, le manuscrit du Vatican porte *τόπος*, *lieu*, ce qui pourroit se lier avec les mots précédens.

se passer & de jouir indifféremment des choses dont la plupart des hommes ne peuvent ni manquer sans tristesse, ni jouir sans excès. Savoir être fort & modéré dans ces deux cas, c'est le propre d'un homme parfait & supérieur; & tel fut le caractère qu'il nous fit voir pendant & après la maladie de *Maximus*. (I. 16.) *παρὰ τῷ πατρὶσι* = *Μαξιμου*.

V. De mon cousin (1) *Severus* : Aimer

(1) Le texte porte ἀδελφῷ, mot qui signifie ordinairement *frère* : & comme il est certain par l'histoire, que Marc-Aurele n'eut aucun véritable frère, mais seulement un frère d'adoption, nommé *Lucius Verus*, plusieurs interpretes ont osé substituer *Verus* à *Severus*. Je me suis tenu à la lettre. Le mot ἀδελφός signifie aussi cousin. Marc-Aurele l'a évidemment employé dans ce sens (V. 31.); & ce qu'il dit ici du sage *Severus*, ne peut appartenir à *Verus*, dont les mœurs étoient très-corrompues. Mais le bisaïeul maternel de Marc-Aurele se nommoit *Catilius Severus*, qui fut préfet de Rome & deux fois consul. Il y a toute apparence que le *Severus* dont il parle ici, comme d'un parent chéri qui lui avoit servi de maître & de modèle, étoit un cousin-germain de sa mère, petit-fils de *Catilius Severus*.

mes proches (1), la vérité, la justice.

Il me fit connoître quels hommes avoient été *Thraseas* (2), *Helvidius*, *Caton*, *Dion*, *Brutus*.

Il me fit prendre l'idée de gouverner par des loix générales, ayant égard à l'égalité naturelle, laissant à tous mes sujets la liberté de me parler, & sur-tout en respectant la libre disposition que chacun doit avoir de soi & de ses biens (3).

(1) Marc-Aurele (V. 31?) dit *bonis* pour proches, & *domesticis* pour domestiques.

(2) *Thraseas Petus* étoit la vertu même, suivant Tacite, XVI. 21.

Epiète dans Arrien, rapporte ce dialogue entre Vespasien & Helvidius Priscus :
 « Vespasien, dit-il, ayant défendu à *Helvidius* d'aller au sénat, Helvidius répondit :
 » Il est en votre pouvoir de m'ôter ma place de
 » sénateur. Hé bien soit, allez-y, mais n'y
 » dites mot. Ne me demandez pas mon avis, &
 » je me tairai. Mais il faut que je vous le dé-
 » mande. Et moi il faut que je dise ce qui me
 » paroîtra juste & raisonnable. Si vous le dites,
 » je vous ferai mourir. Quand vous ai-je dit
 » que j'étois immortel ? Vous ferez ce qui est en
 » vous, & je ferai ce qui est en moi, &c. (AR-
 » RIEN, I. 2.) ».

(3) J'avoue que dans cette explication j'ai

Il m'exhortoit à ne m'inquiéter de rien , à rester constamment attaché au culte de la philosophie , à faire le bien , être libéral , ne jamais perdre l'espérance , ne point douter de l'affection de mes amis. S'il étoit mécontent de quelqu'un des siens , il ne le cachoit point ; il ne leur donnoit pas la peine de deviner ce qui lui étoit agréable ou désagréable ; son ame ne leur étoit jamais voilée. (I. 14.) *παρὰ τῶ ἀδελφῶ ἐστίναι.*

VI. De mon gouverneur (1):

eu autant d'égard à l'histoire qu'à la force des mots. Marc-Aurele abrogea beaucoup de loix nouvelles , pour faire sur-tout régner l'ordre naturel. Il permit les plaintes contre lui-même , laissa ses sujets libres de leurs personnes , & respecta leurs propriétés , au point que pour faire pendant cinq années , contre les Marcomans , une guerre juste , au lieu d'exiger de nouveaux impôts , il fit vendre pendant deux mois à l'encan ses plus riches meubles , vases précieux , statues , tableaux , jusqu'aux parures de sa femme. Il économisa si bien cette somme , qu'il lui en resta de quoi racheter son nécessaire , & même de quoi faire des largesses. *Capitol. Aur. Victor. Eutrop.* Voir plus bas , le chap. XXVII. 26 , où Marc-Aurele se regarde comme le concitoyen de ses sujets.

(1) Capitolin dit que Marc-Aurele déjà

Ne jamais prendre parti, dans les courses du cirque, pour les uniformes verts ou pour les bleus, ni, dans les combats de gladiateurs, pour les grands ou les petits boucliers (1).

Être patient dans les travaux ; me contenter de peu ; savoir me servir moi-même.

Ne point me charger de trop d'affaires.

Me défier des délateurs. (I. 5.) *πάρα τῶν προφίλων.*

VII. De Diognetus :

Point de vaine curiosité ; ne rien croire de ce que les charlatans & les imposteurs racontent sur les enchantemens, les conjurations des mauvais génies, & autres prestiges. Ne point nourrir de cailles *augurales* (2) ; ne point m'entêter de ces folies.

César, pleura beaucoup à la mort de son gouverneur, & que les courtisans en ayant raillé en présence de Tite-Antonin, cet empereur leur dit : *Hé ! souffrez qu'il soit homme ; car la philosophie ni l'empire n'ôtent pas les sentimens naturels. (Permitte illi ut homo sit, neque enim vel philosophia vel imperium tollit affectus.)*

(1) L'empereur *Vitellius* étoit si passionné pour la troupe bleue, qu'il fit mourir plusieurs personnes qui en avoient parlé avec mépris. *Caligula* tenoit pour la troupe verte.

(2) Pour tirer des augures de leurs com-

Souffrir qu'on parle de moi en toute liberté.

Rester intimément uni à la philosophie.

Ce fut lui qui me donna pour maîtres, premièrement *Bacchius*, ensuite *Tandas* & *Marcien*. Il m'apprit, dans mon enfance, à composer des dialogues. Il me mit dans le goût d'avoir un petit lit couvert d'une simple peau (1), & me fit suivre tous les autres usages de l'éducation grecque. (L. 6.) *παρὰ Διογνήτου ἰχόμενα.*

VIII. De Rusticus :

Me bien mettre dans l'esprit que j'ai besoin de redresser mes mœurs, & de les cultiver.

Ne pas quitter le droit chemin pour vouloir imiter les sophistes.

Ne point écrire sur les sciences abstraites.

Ne point m'amuser à déclamer des harangues faites à plaisir.

N'avoir pas la vanité de faire des exercices publics, ou des largesses extraordinaires.

Laisser là l'étude de la rhétorique, de la poétique, du beau style.

(1) Suetone dit qu'Auguste avoit un petit lit d'étude : *Lectulum in quo lucubrare solebat.*

N'être jamais chez moi en robe de cérémonie. Eviter tout autre faste.

Ecrire mes lettres en style simple, comme celle qu'il écrivit, de Sinuessè, à ma mère.

Pardonner les injures & les fautes au premier signe de repentir (1).

Lire avec attention, sans me contenter d'entendre à peu près.

Ne pas croire légèrement les grands parleurs.

Ce fut lui qui le premier me procura les discours mémorables d'Épictète, qu'il fit venir de sa maison (2). (I. 7.) *παρὰ Ρουσίου* = *μετίδωκε*.

IX. D'Apollonius :

Être libre & ferme, sans irrésolution (3), sans regarder un seul moment autre chose

(1) Suidas, au mot *εὐανακλείας*, au lieu d'*εὐδιαλεκίας*, a lu, *εὐαναδιδάκλειας*. Xyl. & Gatak. lisent *εὐδιαλλάκλειας*, & j'ai lu de même.

(2) Ce recueil d'Épictète est celui d'Arrien, qui, dans sa préface, le désigne par le même mot dont Marc-Aurèle se sert ici : *ὑπομνήματα*. Suidas dit que la vie d'Épictète se prolongea jusqu'à Marc-Antonin : *διαλείνας μέχρι Μάρκου Ἀντωνίου*.

(3) Au lieu de *ἀναμφοβόλος*, le manuscrit du Vatican porte *ἀναμφιλόγος*.

que la droite raison. Être toujours le même dans les douleurs aiguës, la perte des enfans, les longues maladies.

Il fut pour moi un exemple vivant que le même homme peut être très-vif, & cependant être modéré au point de n'avoir jamais eu d'humeur en donnant ses leçons, & d'avoir regardé toute sa science, & le talent qu'il avoit de la communiquer, comme le plus mince ornement de son être.

J'appris de lui comment il faut recevoir les services que nos amis paroissent nous rendre : n'en être ni accablé, ni ingrat. (I. 8.) *παρὰ Απολλονίου* = *παραπέμποντα*.

X. De Xestus :

Humanité ; exemple de gouvernement paternel dans son domestique.

Attention à vivre conformément à la nature d'un homme.

Gravité sans affectation.

Recherche continuelle de tout ce qui pouvoit plaire à ses amis.

Patience à supporter les sots & les discours vagues.

Se plier à tous les caractères, au point de rendre sa conversation plus agréable que celle des flatteurs mêmes, & en même tems

24 LEÇONS DE VERTU.

s'attirer la plus grande vénération.

Habileté à trouver & à disposer avec méthode les préceptes nécessaires pour bien vivre.

Jamais la moindre apparence de colere ni d'autre passion.

Ame imperturbable, & cependant remplie des plus doux sentimens pour les autres.

Louant sans battre des mains ; savant sans ostentation. (I. 9.) *παρὰ ἑαυτοῦ* = *ἀνεπιφάντως*.

XI. D'Alexandre le Grammairien :

Ne reprendre personne avec rudesse, & ne pas faire de reproches à ceux à qui il échappe un mot hors d'usage, ou irrégulier, ou un mauvais accent ; mais sous prétexte de répondre ou de confirmer ce qui vient d'être dit, ou simplement d'adopter la même idée, placer adroitement le mot convenable, comme si on n'avoit pensé qu'au sujet, & non à l'expression, ou bien prendre un autre détour également fin & couvert, pour faire sentir la faute. (I. 10.) *παρὰ Ἀλεξάνδρου* = *παρυπομνήσεως*.

XII. De Fronton :

Considérer combien il régneroit d'envie, de duplicité, d'hypocrisie, dans la cour d'un prince tyran ; & qu'en général, ceux que

nous appellons patriciens, sont plus éloignés que les autres hommes, de rien aimer.

(I. 11.) *παρὰ Φροντῶντος* = *εἰσι*.

XIII. D'Alexandre le Platonicien :

Ne pas dire ou écrire souvent, ni sans nécessité, à qui que ce soit : je n'ai pas le tems. Ce seroit se refuser, sous prétexte d'affaires, aux devoirs assidus qui naissent de nos rapports avec la société. (I. 12.)

παρὰ Αλεξάνδρου = *πράγματα*.

XIV. De Catulus :

Ne point mépriser les plaintes d'un ami, fussent-elles injustes ; les examiner & lui remettre l'esprit dans son assiette.

Suivre l'exemple de Domitius & d'Athenodotus, qui faisoient les plus grands éloges de leurs précepteurs.

Aimer ses enfans d'une vraie & solide affection. (I. 13.) *παρὰ Κατέλου* = *ἀγαπητικόν*.

XV. Exhortation de Maximus :

Se rendre maître de soi ; ne se laisser agiter par rien.

S'armer de courage dans les maladies ; dans tous les autres accidens.

Avoir des mœurs réglées, douces & graves.

Expédier toutes les affaires sans se plaindre d'en trop avoir.

Il faut qu'un prince donne lieu de croire que tout ce qu'il dit il le pense, & que tout ce qu'il fait est à bonne intention; qu'il ne soit surpris ni étonné de rien, ni précipité, ni lent, ni irrésolu; qu'on ne voie sur son visage ni abattement ni affectation de sérénité, ni air de colere ou de défiance. Que toujours porté à faire du bien & à pardonner, & toujours vrai, ces vertus paroissent être nées avec lui, & non le fruit d'une étude qui ait redressé la nature. Que jamais personne ne se croie méprisée de lui, ni ne puisse se croire plus homme de bien. Que cependant il sache répandre à propos un sel agréable dans sa conversation.

(I. 15.) παράκλησις = εὐχαριεντίζεσθαι.

XVI. *J'ai l'obligation* à mon bisaïeul maternel de n'être point allé aux écoles publiques, d'avoir eu dans la maison ces excellens maîtres, & d'avoir appris que, pour de tels objets, il ne faut rien épargner. (I. 4.)

παρὰ προπάππου = ἀναλίσκειν.



C H A P I T R E I I.

Bienfaits que j'ai reçus des dieux.

JE leur rends grace] d'avoir eu de bons aïeux, un bon pere, une bonne mere, une bonne sœur, de bons précepteurs, de bons domestiques, de bons parens, de bons amis, presque tout ce qu'on peut desirer de bon ; & de n'avoir manqué à aucun d'eux, quoique je me sois trouvé dans des dispositions à m'échapper, si l'occasion s'en fût présentée : mais la bonté des dieux a éloigné de moi les circonstances qui m'auroient fait tomber dans cette faute.

De n'avoir pas été élevé plus long-tems auprès de la concubine de mon aïeul ; d'avoir conservé mon innocence dans la fleur de l'âge ; de n'avoir point usé de mon sexe prématurément, & d'avoir même différé.

D'avoir été sous la puissance d'un prince tel que mon pere, qui a eu soin de me détacher de tout faste, en me faisant sentir qu'on peut vivre dans un palais, & cependant se passer de gardes, de riches habits, de torches, de statues & de tout luxe semblable ; que même on peut se réduire à une

28 BIENFAITS DES DIEUX.

vie fort approchante de celle d'un particulier, sans pour cela montrer ni bassesse, ni lâcheté dans les occasions qui exigent de la majesté en la personne d'un empereur.

Qu'on m'ait donné *par adoption* un frere dont les mœurs sont pour moi un motif de veiller plus particulièrement sur les miennes, mais qui en même tems ne laisse pas de m'être agréable par sa déférence & son attachement ; & d'avoir des enfans qui ne sont pas tout-à-fait dépourvus de talens naturels (1), ni contrefaits.

De n'avoir pas fait de plus grands progrès dans la rhétorique, la poésie, ou d'autres arts, dont l'attrait eût pu me captiver, si je me fusse apperçu que j'y devenois habile.

D'avoir donné de bonne heure à ceux

(1) Remarquez ce mince éloge que fait Marc-Aurele de son fils Commode. Xiphilin, abrégiateur de Dion, dit : *Commode n'avoit point du tout de finesse ni de malice..... Il n'avoit que 19 ans lorsque son pere mourut, & qu'en mourant il lui laissa des curateurs choisis parmi les plus considérables du sénat, &c.*

Ce trait d'histoire justifie Marc-Aurele des reproches qu'on lui fait d'avoir laissé l'empire à Commode. Ce fils y avoit droit par sa naissance.

qui avoient eu soin de mon éducation , les places qu'ils paroissent desirer , & de n'avoir pas différé , en me flattant que , comme ils étoient jeunes , je pourrois toujours les leur donner.

De m'avoir fait connoître Apollonius , Rusticus , Maximus.

De m'avoir fait concevoir très-clairement & plusieurs fois , quelle est la vie conforme à la nature. Il ne tient donc pas aux dieux , à leurs faveurs , à leur assistance , à leurs inspirations , que dès à présent je ne vive conformément à ma nature ; ou si je differe , c'est ma faute ; c'est que je néglige les avertissemens , ou plutôt les préceptes des dieux.

Que mon corps résiste si long-tems à la sorte de vie que je mène.

Que je n'aie pas touché à Bénédicte ni à Théodote , & que même dans la suite , ayant donné dans les passions de l'amour , je m'en sois guéri.

Qu'ayant souvent été fâché contre Rusticus , je ne me sois pas permis d'autres choses dont je me ferois repentir.

Que ma mere devant mourir jeune , j'aie du moins passé auprès d'elle les dernières années de sa vie.

Que lorsque j'ai voulu assister une personne pauvre, ou qui avoit besoin de quelque secours, on ne m'ait jamais répondu que je n'avois pas de fonds pour le faire, & qu'à mon tour, je ne sois pas tombé dans le cas d'avoir besoin du secours d'autrui.

D'avoir une femme si complaisante, si affectionnée à ses enfans, si amie de la simplicité (1).

D'avoir trouvé tant de bons sujets pour donner la première éducation à mes enfans.

De m'avoir indiqué en songe différens remèdes, sur-tout pour mes crachemens de sang & mes étourdissemens, comme il m'est arrivé à Gaëte & à Chrese.

Qu'étant né avec une grande passion pour la philosophie, je ne sois pas tombé entre les mains de quelque sophiste, & que je n'aie pas perdu mon tems à lire toutes sortes d'auteurs, ni à étudier la logique ou la physique.

Tous ces heureux événemens ne peuvent

(1) Le sage Marc-Aurele remercioit le ciel d'avoir donné au moins trois bonnes qualités à sa femme. *Cùm tamen impuditiæ famâ graviter laborasset, quæ Antoninus vel nescivit vel dissimulavit.* CAPITOL.

être arrivés que par la faveur spéciale des dieux, & par la fortune, *c'est-à-dire, par une suite des dispositions de la Providence* (1).

Ceci a été écrit dans le pays des Quades, sur la rivière de Gran (*en Hongrie*).

Et c'est le premier recueil de mes pensées.
(I. 17.) *παρὰ τῶν θεῶν* = *Γενέσ.* α. (2).

C H A P I T R E I I I .

Sur l'Être suprême, & les dieux créés.

I. C'EST de son propre mouvement que la nature de l'univers s'est portée à faire le monde. Par conséquent, tout ce qui s'y passe maintenant, est une suite nécessaire de ses premières volontés ; sans quoi il faudroit dire que l'Être suprême y auroit mis, sans réflexion & au hasard, les créatures même du premier ordre, quoiqu'il montre pour elles une inclination particulière. Cette pensée te rendra plus tranquille que tu ne

(1) Voir II. 3. du texte.

(2) Cette lettre numérale *alpha*, qui se trouve dans le texte grec publié par Xylander, indique une première partie des pensées de Marc-Aurèle, ou ses premières tablettes de poche.

l'es sur bien des choses, si tu te la rappelles.

(VII. 75.) ἡ τῷ ὅλου = μνημονεύμενον.

Toutes choses sont liées entre elles par un enchaînement sacré, & il n'y en a peut-être aucune qui soit étrangère à l'autre : car tous les êtres ont été combinés pour former un ensemble d'où dépend la beauté de l'univers. Il n'y a qu'un seul monde qui comprend tout ; un seul Dieu qui est par-tout ; une seule matière élémentaire, une seule loi qui est la raison commune à tous les êtres intelligens, & une seule vérité ; comme aussi un seul état de perfection pour les choses de même genre, & pour les êtres qui participent à la même raison. (VII. 9.) πάντα = ζῶον.

Ne te borne pas à respirer en commun l'air qui nous environne, mais commence aussi à ne plus avoir d'autres pensées que celles que nous inspire l'intelligence qui nous porte dans son sein. Car cette souveraine intelligence répandue par-tout (1), & qui se communique à tout homme qui fait l'attirer, est pour lui ce que l'air ne cesse

(1) Au lieu de πέχυται, le manuscrit du roi, fol. 178 v. porte πίφουσι. J'ai suivi la leçon ordinaire.

d'être pour tout ce qui a la faculté de respirer. (VIII. 54.) *μηκέτι* = *δυναμίνω*.

Celui qui vient de déposer dans le sein d'une mere le germe d'un embryon, s'en va ; mais une autre cause lui succédant, travaille, & acheve le corps de l'enfant. Quelle merveilleuse production d'une si vile matiere ! Cette même cause fournit encore à l'enfant & lui porte dans les viscères un aliment convenable : puis une autre cause reprenant ce qui reste à faire, produit en lui le sentiment & l'instinct, en un mot, la vie, la force & toutes les autres facultés. Qu'elles sont admirables ces facultés & en grand nombre ! Quoique toutes ces choses soient fort cachées, il faut les contempler & y reconnoître la main d'une puissance qui agit en secret, comme nous reconnoissons une force qui attire en bas les corps pesans, ou qui porte en haut les corps légers. Ces sortes d'opérations ne se voient point avec les yeux du corps ; mais elles n'en sont pas moins évidentes. (X. 26.)

στέμμα = *ἰσχυρῶς*.

Si l'intelligence nous est commune à tous, la raison qui nous constitue des êtres raisonnables, nous est également commune ;

& s'il en est ainsi, une même raison nous prescrit ce qu'il faut faire ou éviter. C'est donc une loi commune qui nous gouverne ; nous sommes donc des citoyens qui vivons ensemble sous la même police, & il suit de-là que le monde entier ressemble à une grande cité. Hé ! en effet, de quelle autre police pourroit-on dire que l'espece humaine dépend, sinon de celle de la cité entière ? Mais est-ce de-là, est-ce de notre commune cité, que nous sont venues l'intelligence, la raison, la loi ? car enfin ce que j'ai de terrestre m'est venu d'une certaine terre ; ce que j'ai d'humide m'est venu d'un autre élément ; & il en est de même des parties d'air & de feu qui sont en moi : elles me sont venues de sources qui leur sont particulières, puisque rien ne se fait de rien, ni ne retourne à rien ; il faut donc aussi que mon intelligence me soit venue de quelqu'autre principe (*qui ne soit ni terre, ni eau, ni air, ni feu*). (IV. 4.) $\epsilon\iota\ \tau\acute{o} = \pi\alpha\theta\epsilon\iota$.

Pourquoi des âmes grossières & ignorantes communiquent-elles leur trouble à une âme cultivée & instruite ? C'est celle qui a une fois connu l'origine des êtres, & leur fin ; & cette raison divine, qui péné-

trant

ti ant tout ce qui existe, fait passer l'univers, dans le cours des siècles, par les différentes révolutions dont elle avoit réglé l'ordre & la suite. (V. 32.) *διὰ τὴν τὸ πᾶν.*

II. Il n'y a rien qui n'ait été fait à quelque dessein ; par exemple, le cheval, la vigne. Qu'y a-t-il là de surprenant ? LE SOLEIL lui-même te dit : j'ai été créé (1) pour faire un tel ouvrage, & TOUS LES AUTRES DIEUX t'en disent autant. Mais toi, pourquoi as-tu été fait ? Est-ce pour te divertir ? Vois toi-même s'il y a du bon sens à le dire. (VIII. 19.) *ἐκαστος ἐποίησεν.*

A ceux qui te demandent où tu vois des dieux, & ce qui te prouve qu'il y en a, pour les honorer autant que tu le fais, réponds premièrement qu'ils sont visibles. Dis leur ensuite : je n'ai jamais vu mon ame, & cependant je la respecte. Il en est de même de ces génies divins : comme j'éprouve continuellement leur pouvoir, je ne doute pas qu'il n'y ait des dieux, & je les révere. (XII. 28.) *πρὸς τοὺς αἰδῶμαι.*

up

(1) Créé, dans le sens de Platon, de Timée de Locres, de Cicéron, &c.

NOTES.

[Quoique Marc-Aurele, en traitant bien des sortes de matieres , remonte souvent à la divinité, je n'ai pu tirer de son ouvrage qu'un petit nombre d'articles dont l'existence de l'Être suprême fasse l'objet principal. C'est pourquoi le chapitre qu'on vient de lire se trouve fort court. Mais il touche à un sujet sublime, plein d'obscurité, célèbre par toutes les sectes qu'il a fait naître, & qui se représente à presque toutes les pages de Marc-Aurele.

J'ai dû en éclaircir une fois les difficultés, autant du moins qu'il est en mon pouvoir de le faire. Je sens qu'une foule d'idées s'offre devant moi. Mais je ne vais dire que ce qui me paroît être de la dernière clarté en raisonnement, ou bien des faits. Je laisse tout le reste à l'écart. On me saura peut-être gré de ce choix, & sur-tout de ma brièveté en un sujet si vaste.

Marc-Aurele raisonne assez souvent dans le système des atomes, du hasard, de l'athéisme (1). C'est que dans toutes les sup-

(1) II. 11. IV. 3. VI. 10. 24. VIII. 17. IX. 28. 39. X. 6. XI. 18. XII. 14. 24.

positions, il veut que l'on soit homme de bien, puisqu'en aucun cas, dit-il, on ne peut nier que nous n'ayions pour guide & pour loi notre esprit & notre raison, & qu'un homme ne peut vivre tranquille & content, s'il ne regle sa vie conformément à sa nature, c'est-à-dire, conformément à sa structure propre, dont la piece principale est ce même esprit & cette même raison, qu'il ne peut contrarier sans remords (1).

Mais Marc-Aurele croyoit, ainsi que la plupart des philosophes, un seul Dieu suprême. S. Augustin a rendu cette justice à Socrate & à ses disciples (2).

Platon & Marc-Aurele (3) n'avoient vu dans le monde sensible, que de la matiere & du mouvement. Ils avoient reconnu que la matiere n'a par elle-même aucune activité pour se transporter en masse d'un lieu à un autre, puisqu'au contraire elle résiste, de sa nature, au mouvement, à proportion de sa masse. Si le mouvement étoit essentiel à la matiere, plus il y auroit de masse

(1) V. 16. VI. 16. 40. VII. 55. VIII. 12.

(2) De la cité de Dieu, VIII. 3. 4. 6.

(3) *Plato in Phæd. de legibus, lib. 10. Seneca, epist. 65.*

dans un corps, plus il y auroit de forces vives réunies. Ils conclurent de là qu'il y avoit dans le monde un principe des mouvemens qu'on y voit ; principe unique , universel (puisque tous les mouvemens sont de même nature , l'un ne différant de l'autre que par la direction & la force), & principe tout autre que la matiere qu'il met en action.

De plus , ils s'apperçurent que tous ces mouvemens n'étoient pas confus ; que , par exemple , dans le corps humain & dans les corps célestes , il y avoit , parmi les mouvemens qui animent ces machines , différentes directions arrêtées , divers degrés de force , un ordre constant & des combinaisons assorties aux beaux effets qui en résultent ; ce qui leur fit connoître , avec une parfaite évidence , que ce principe , quel qu'il fût , sans lequel le monde n'existeroit pas tel qu'on le voit , n'étoit nullement un principe aveugle ; qu'il étoit doué d'intelligence , de raison , de volonté , libre & puissant au plus haut degré , &c.

Mais quelle est , en elle-même , la substance du principe universel & invisible , auquel ces attributs appartiennent ?

Hélas ! en donnant à l'homme une ex-

trême curiosité de tout savoir , l'auteur de la nature ne lui accorda que la faculté de connoître en partie les propriétés des causes , & leurs différences : ce qui nous réduit à dire plutôt ce que chacune d'elles n'est pas, que ce qu'elle est.

En quoi consiste la matiere ? Quelle est l'essence de notre ame ? Quelles sont les loix de son union avec le corps ? Qu'est-ce que c'est que l'ame des bêtes , &c. &c. &c. ? Nous l'ignorons entièrement, quoique nous connoissions avec certitude, par la différence des effets que nous voyons , l'existence & la diversité des causes qui les produisent.

Il est bien étrange que de tant de législateurs qu'il y a eu jusqu'à présent dans le monde , pas un seul n'ait fait , pour le repos & le bonheur des sociétés humaines, la plus utile de toutes les loix ! C'eût été d'ordonner aux hommes , sous les peines les plus sévères , qu'ils eussent à contenir dans de justes bornes leur curiosité naturelle , & leur défendre absolument de parler & d'écrire sur des choses qui passent la portée de l'esprit humain.

Que de livres supprimés par-là, ou réduits à bien peu de pages ! Que de dissensions

prévennes ! Que de sang humain épargné !

Marc-Aurele fut bien plus retenu que ne l'avoient été avant lui tous les philosophes , à parler de la nature de l'Être suprême.

La plupart des stoïciens avoient dit que la cause première étoit, ou un feu , ou une sorte de feu universel (1), dont le siège principal étoit au plus haut des airs. Jamais Marc-Aurele n'adopta cette supposition. Il dit même le contraire. IV. 4.

Il pensoit comme les platoniciens.

Il a seulement employé une grande diversité d'expressions & d'analogies pour désigner ce te première cause, dont il n'a fait qu'indiquer la nature par ses propriétés & ses effets, sans avoir eula témérité de vouloir la définir.

D'abord il l'appelle simplement *cause* (*αἰτία*), c'est-à-dire, cause par excellence. Il l'appelle encore *cause divine* ou *cause première*, ou *être suprême* (*hegemonicon*) (2).

Et pour écarter toute idée de matérialisme, il désigne très-souvent cette cause première par les mots de *raison*, d'*esprit*,

(1) Voir S. Augustin, *de la cité de Dieu*, liv. 8, chap. 5.

(2) IX. 6. VIII. 27. IX. 1. VII. 75. VI. 36. IX. 22. 26.

d'intelligence (logos, noos, dianoia). La raison, dit-il, qui gouverne la substance de l'univers. . . . La raison qui pénètre & administre toutes choses. . . . L'esprit qui a tout disposé dans le monde (1). . . . L'esprit & la raison font tout ce qu'ils veulent. . . . L'intelligence de l'univers, &c. (2).

(1) Il semble que la plupart des anciens concevoient l'esprit en général comme un principe de mouvement, & que par cette raison ils avoient supposé, avec Timée & Platon, un esprit créé moteur de toute la machine du monde, & un autre dans chaque astre. D'autres même concevoient Dieu comme l'ame du monde (ainsi que Marc-Aurele s'exprime, IV. 40.); & Cudworth avoue que cette expression est susceptible d'un bon sens : *Eos qui mundum dicunt esse animatum, si latiori sensu hæc vox accipiat, hoc unum significare non omnia quæ nos cingunt vitæ esse inania, sed naturam esse quandam æternam, viventem, sentientem & sapientem, à quâ hæc rerum universitas & condita primùm sit & perpetuò gubernetur. Quòd si velint unicè qui mundi an^{ti} inculcare nobis non desinunt, quotquot^{que} Deo ac religioni consultum cupiunt, in eorum sententiam concedere debent.* (SYST. INTEL. cap. V. sect. 3, §. 65; p. 1126).

(2) VI. 1. 5. V. 32. IV. 46. V. 30. X. 33. IX. 28.

Par le mot de *nature* Marc-Aurele entendoit la providence de l'Être suprême qui a fait la nature & qui la gouverne (1), ou bien par ce même mot & par celui de *monde* il vouloit exprimer la fécondité des productions naturelles, leurs changemens, leurs vicissitudes, leur ordre, suivant les dispositions primitives de leur auteur.

Tous les savans sont d'accord que le nom de *Jupiter* est une épithète qui signifie *pere secourable*, ou *pere bienfaisant*; épithète que les poètes donnerent à ce fils de Saturne, dont Varron avoit dit que l'on montrait encore le tombeau dans l'isle de Crete; mais les philosophes n'entendoient, par cette épithète, que le Dieu suprême: c'est dans ce sens que Marc-Aurele l'a employé, quoique rarement (2).

Il a bien plus souvent employé le seul mot *Dieu*, ou cette périphrase: *celui qui gouverne le monde* (3).

Enfin Marc-Aurele se représentoit le

(1) II. 11. VII. 75. XI. 10. IX. 35. VII. 25. IV. 23. XII. 1. VI. 36. IX. 22.

(2) IV. 23. V. 8. XI. 8.

(3) XII. 23. VIII. 34. 56. XII. 2. 11. V. 34. VI. 10. 42. X. 25.

grand tout composé de Dieu & de ses ouvrages , sous les images familières du corps humain dans lequel l'ame commande , ou d'une grande cité gouvernée par un souverain. Ce sont des comparaisons nécessairement défectueuses , mais qui forment un tableau en grand & fort sensible (1).

En un mot , Marc-Aurele s'énonce si souvent & si positivement sur la spiritualité du premier principe , qu'il y auroit une extrême injustice à le soupçonner d'une autre façon de penser , comme l'ont fait certains savans qui ne l'avoient pas lu ou médité tout entier.

Il croyoit du fond du cœur la providence d'un Dieu suprême & de ses ministres , dont on parlera bientôt. Il tenoit même à cette croyance autant qu'à sa propre vie. *Qu'ai-je affaire , disoit-il , de vivre dans un monde sans providence & sans dieux (2) ?*

Tels sont les éclaircissémens qui m'ont paru nécessaires pour l'intelligence de toutes les pensées de Marc-Aurele qui ont du rapport à l'Être suprême.

Quant au texte particulier de ce chapitre , l'article premier , où il est dit que *la*

(1) IV. 40. X. 1. II. 11. III. 11. IV. 4. 23.

(2) II. 11.

nature de l'univers a fait le monde, ne peut être entendu que de l'auteur de la nature, & d'un seul Dieu, dont l'esprit éclaire notre raison, comme le portent les deux articles suivans & le dernier.

On lit dans un autre article, que *rien ne peut avoir été fait de rien*. La simple philosophie ne pouvoit pas aller plus loin. Il n'appartenoit qu'à la révélation de nous enseigner que les ames ont été tirées du néant, ainsi que la matiere. Mais les raisonnemens de Marc-Aurele n'en subsistent pas moins. Notre raison est certainement venue d'une cause intelligente, soit par émanation, soit par voie d'existence nouvelle. Cette preuve de la divinité est très-lumineuse. Marc-Aurele la tenoit de Socrate dans Xenophon, livre I. (1).

De toutes les autres preuves que fournit en abondance le spectacle de la nature, Marc-Aurele n'a cité que la merveilleuse formation du fœtus humain. On pourra être bien-aïse de voir encore deux autres raison-

(1) Les partisans du *système de la nature* demeurent sans réponse à cet argument si simple : *une cause aveugle & sans intelligence ne peut avoir produit un être intelligent.*

nemens de même goût, par lesquels on va terminer cette premiere note.

« Nous sommes dans l'usage (disoit Epic-
 » tete) de juger, par la structure des beaux
 » ouvrages, qu'ils sont de la main d'un ou-
 » vrier, & qu'ils ont été faits avec réflexion.
 » Quoi donc! chaque ouvrage de l'art nous
 » prouve l'existence d'un ouvrier, & tous
 » les objets qui sont dans la nature, la struc-
 » ture même des yeux qui les voient, & la
 » lumiere qui nous les rend visibles, ne dé-
 » montreroient pas l'existence de leur au-
 » teur! Qu'on nous explique qui a
 » fait tout cela, & comment il est possible
 » que des choses si admirables, où il éclate
 » un si grand art, se soient faites sans dessein
 » & d'elles-mêmes ». (Liv. I, chap. VI,
 vers la fin du texte grec d'Arrien.)

Socrate avoit dit aussi, au rapport de
 Xenophon :

« Ce souverain Dieu qui a bâti l'univers
 » & qui soutient ce grand ouvrage, dont
 » toutes les parties sont accomplies en bonté
 » & en beauté, lui qui fait qu'elles ne vieil-
 » lissent point avec le tems & qu'elles se
 » conservent toujours dans une immortelle
 » vigueur, qui fait encore qu'elles lui obéis-
 » sent inviolablement & avec une prompti-
 » tude qui surpasse notre imagination, celui-
 » là, dis-je, est visible par tant de merveilles
 » dont il est l'auteur; mais que nos yeux
 » pénètrent jusqu'à son trône pour le con-

» templer dans ses grandes occupations , c'est
 » de cette façon qu'il est toujours invisible ».
 (Xenophon, trad. par Charpentier, liv. IV.)

Sur les dieux créés.

Ces dieux, suivant Marc-Aurele, étoient le soleil, la lune, les autres astres, ou plutôt les génies qui y présidoient, & que l'auteur de la nature avoit chargés de remplir diverses fonctions.

Tous les philosophes, avant & après Marc-Aurele, ont parlé avec mépris des dieux des poètes : dieux moins puissans que vicioux, adoptés par l'imbécille vulgaire. Personne n'ignore ce que Cicéron en a dit dans ses deux premiers livres de la nature des dieux, & ce que tous les autres savans païens en avoient pensé.

On peut faire sur ce sujet trois questions : Sur quoi étoit fondée l'opinion de ces génies appelés *dieux*, qui, selon les anciens, conduisoient les astres & veilloient sur les hommes ?

Pourquoi Marc-Aurele, après les autres philosophes, donnoit-il à ces créatures le nom de *dieux* ?

Pourquoi enfin Marc-Aurele leur offroit-il des sacrifices avec tout son peuple, au lieu de l'en détourner ?

Voici mes idées sur la première question.

L'homme est l'animal le plus intelligent & le plus industrieux qu'il y ait sur la terre. Son intelligence se distingue sur-tout en ce qu'il a lui seul la faculté de communiquer par la parole ses propres pensées, ce que l'espèce brute n'a pas, dans les classes même des brutes qui ont les organes propres à parler, à qui on l'apprend, & qui passent avec nous toute leur vie.

L'industrie de l'homme est supérieure aussi, en ce qu'il invente, & que dans son espèce une génération ajoute souvent à l'industrie de celle qui a précédé ; au lieu que l'industrie des abeilles (par exemple) est toujours restée dans son état primitif.

Mais si, en considérant cette échelle de tous les êtres animés qui peuplent la terre, la mer & les airs, nous remontons de bas en haut depuis l'huître jusqu'à l'homme, que de degrés d'intelligence ! Comparons l'industrie, je ne dis pas de l'huître, mais des singes même & des castors, à ce que l'homme fait, à l'aide de sa seule raison & de ses deux mains : quelle supériorité dans l'homme !

Cependant depuis l'homme jusqu'au plus

haut degré d'intelligence dont une créature est susceptible, il reste un très-grand vuide à remplir; car l'intelligence humaine, malgré sa supériorité sur celles des brutes, est bornée à nos besoins, à un très-petit nombre de connoissances. Elle ne connoît parfaitement aucune essence des choses. C'est ce que l'on a suffisamment expliqué dans la précédente note.

Quoi donc! le principe de toute intelligence, ce principe infiniment puissant, n'auroit-il rien fait de mieux que l'intelligence très-bornée de l'homme? Quoi! la terre que nous habitons n'est qu'un point dans l'univers; & parmi tous les êtres qui composent son vaste assemblage, l'homme seroit, après le créateur, la première & la seule espèce raisonnable? & le seroit au plus haut degré qu'une créature puisse l'être?

C'est ce que les premiers sages de l'antiquité, ces sages qui, à mesure qu'ils étoient plus éclairés, se sentoient plus resserrés dans un cercle étroit de connoissances, ne purent concevoir, ni admettre comme possible. Ils conclurent de là qu'il existoit entre l'homme & le créateur un très-grand nombre d'intelligences plus parfaites les unes que les autres,

& toutes supérieures à celle de l'homme (1).

Une nation privilégiée , que Dieu éclaira d'une révélation expresse , donna le nom d'*anges* de divers ordres , à ces intelligences intermédiaires entre Dieu & l'homme. Ce sont les envoyés & les ministres du très-haut. Elle leur donna le nom de dieux (*Elhoim*). Tous les savans en conviennent.

Les sages des autres nations placèrent les intelligences supérieures à l'homme , d'abord dans le soleil , cet astre qui , par les ordres du créateur , distribue au monde la lumière , la chaleur , la fécondité ; ensuite dans la lune & les étoiles , qui nous éclairent en l'absence de l'astre principal : ils regarderent ces intelligences comme étant les principes créés & particuliers du mouvement des astres , par analogie sans doute à la cause intelligente & particuliere qui dans l'homme tient le premier lieu , & lui fait exécuter des mouvemens volontaires. Ils les regarderent aussi comme des ministres de l'Être suprême , qui , suivant

(1) Je trouve des idées fort approchantes de celles-ci dans la bibliothèque choisie de M. Le Clerc , tom. 2 , p. 403 , article de M. Grew.

ses ordres, gouvernoient toutes les parties de l'univers & veilloient en particulier sur l'espece humaine, la plus excellente de celles de la terre.

Timée de Locres, Platon, Chrysippe, Plutarque (dont le petit-fils nommé Sextus fut un des instituteurs de Marc-Aurele) lui avoient transmis cette opinion devenue générale (1).

Mais pourquoi l'antiquité donna-t-elle à ces intelligences le nom de *dieux*, nom qui, suivant nos idées, ne convient qu'au seul être nécessaire & seul intelligent par essence? C'est la seconde question.

Les mots sont de convention. Le sens de celui-ci a varié. Dans nos saintes écritures, le mot *dieu* n'est pas borné à désigner le divin créateur de tout ce qui n'est pas lui. Il est aussi employé à désigner toute autorité supérieure.

Dans l'exode (VIII. 1.) le Dieu suprême dit à Moïse : *je vous ai établi le Dieu de Pharaon*; c'est-à-dire, je vous ai donné sur Pharaon une grande autorité.

Dans le psaume 81, ce mot est appliqué

(1) Cicero, *in somnio Scipionis*, &c.

aux juges en même tems qu'au Dieu suprême. *Dieu (est-il dit) s'est trouvé dans l'assemblée des dieux, & il juge les dieux étant au milieu d'eux; jusqu'à quand jugerez-vous injustement? . . . J'ai dit: vous êtes des dieux & vous êtes tous enfans du très-haut, mais vous mourrez, &c.*

Parmi les païens, Symplicius me parût être celui qui a le mieux éclairci la difficulté, dans son commentaire du manuel d'Epictète. Voici comment il s'explique (pag. 367 de la traduction de M. Dacier):

« Le premier principe étant la cause de
 » tous les autres, les reçoit & les renferme
 » tous en lui-même par une seule union. Il
 » est avant tout, il est la cause des causes, le
 » principe des principes, le dieu des dieux....
 » Si quelqu'un (ajoute-t-il) a de la peine à
 » appeller du même nom ces principes par-
 » ticuliers & le principe général & univer-
 » sel, il a raison; il n'est pas juste que des
 » principes créés aient le même nom que
 » celui qui les a produits. Qu'il appelle donc
 » simplement *principes*, ces principes parti-
 » culiers, & qu'il appelle le général, *prin-
 cipe des principes*. . . . La cause des êtres
 » étant au-dessus de toutes choses, n'a point
 » de nom propre qui puisse l'exprimer & la
 » faire connoître. . . . Mais de tous les
 » noms qui ont été donnés aux êtres qui

» font après elle , nous choisissons les plus
 » précieux & les plus honorables , pour les
 » lui donner ; & le nom même de *Dieu* ,
 » comme je l'ai déjà dit , est emprunté des
 » corps célestes , &c ».

Ce sont donc ces corps célestes , ou , pour mieux dire , les intelligences qui , selon ce système , les gouvernoient & qui avoient un soin particulier de l'homme , que Marc-Aurele nomme les dieux visibles , en ajoutant que , quand même ils seroient invisibles comme l'esprit humain l'est , ils n'en mériteroient pas moins d'être honorés.

Nous honorons dans notre religion les divers chœurs des anges , & particulièrement nos anges gardiens , comme étant les saints ministres du Dieu éternel.

Et de leur côté , les philosophes anciens révéroient , sous le nom de dieux , les mêmes , ou à-peu-près les mêmes intelligences : c'est un fait. Epictète (1) disoit , au rapport d'Arrien (l. 14.) :

« Dieu a placé près de chacun , pour le
 » garder , un génie qui ne dort jamais & qui
 » ne peut être surpris. Pouvoit-il nous donner un gardien plus excellent & plus so-

(1) De même Zenon. (Diogene Laërce , liv. VII , §. 151).

» gneux ? Ainsi, quand vous avez fermé vos
 » portes & fait de l'obscurité dans votre
 » chambre, songez à ne pas dire que vous
 » êtes seul ; car vous ne l'êtes pas , puisque
 » Dieu y est & votre génie aussi : ont-ils
 » besoin de lumière pour voir ce que vous
 » faites » ? (ἐντρυφον = ποιεῖτε).

Marc-Aurele rapportoit tout à l'Être suprême. *M'arrive-t-il quelque chose*, disoit-il (VIII. 25.) ; *je la reçois en la rapportant aux dieux*, & à cette source commune de toutes choses, d'où procède tout ce qui se fait. On trouve dans ce discours deux causes exprimées, les dieux & la source de tout ; les ministres de la providence & le Dieu suprême. C'est ce qu'on verra plus amplement au chapitre de la providence.

Au reste, il regardoit les dieux créés comme des modeles de toutes les vertus :

Les dieux, dit-il (XII. 5.), *sont très-bons & très-justes*, & (X. 8.) *les dieux ne se soucient pas d'être simplement loués par des êtres raisonnables, mais de trouver parmi ces êtres des âmes en tout pareilles aux leurs . . . qui fassent tout ce qui convient à la raison qui leur est propre.*

Marc-Aurele étoit donc bien éloigné d'avoir, au sujet des dieux qu'il adoroit

avec le peuple, les idées que les poètes en avoient données : idées prosrites par tous les philosophes, comme étant des fables également fausses & dangereuses pour les mœurs. C'est ce que Platon avoit fortement établi dans ses livres de la république, & que Cicéron a répété si élégamment.

Mais, dira-t-on, le sage Marc-Aurèle, au lieu de détromper le peuple de ses erreurs sur les faux dieux, y entretenoit ce peuple, en sacrifiant avec lui au pied de leurs statues. C'est la troisième question.

Je n'ai garde de vouloir donner Marc-Aurèle pour un homme aussi parfait qu'un bon chrétien ; mais un motif de justice ne me permet pas de taire quelques faits, dont le premier est une belle pensée de Marc-Aurèle, relative à la matière que nous traitons. Je vais la rapporter, laissant au lecteur le plaisir d'en faire l'application.

« Que je fais peu de cas, *dit-il* (ix. 29.),
 » de ces petits politiques qui prétendent
 » qu'on peut faire mener à tout un peuple
 » une vie de philosophes ! Ce ne sont que
 » des enfans. O homme, quelle est ton en-
 » treprise ? Fais de ta part ce que la raison
 » demande. Tâche même, dans les occa-
 » sions, d'y ramener les autres ; mais ne

» compte pas pouvoir jamais établir la ré-
 » publique de Platon ; sois content si tu par-
 » viens à les rendre un peu meilleurs ; ce
 » ne fera pas peu de chose. Quelqu'un pour-
 » roit-il changer ainsi les opinions de tout
 » un peuple ? Mais sans ce changement, que
 » feras-tu ? Des esclaves qui gémiront de la
 » contrainte où tu les tiendras, des hypo-
 » crites qui feront semblant d'être per-
 » suadés, &c ».

On peut voir, dans l'histoire ecclésiastique de l'abbé de Tillemont, sous l'empire de Marc-Aurèle, l'attachement furieux des païens pour un culte ancien, seul autorisé par l'état, & qui étoit encore embelli par de magnifiques spectacles,

Socrate avoit dit :

« Vous savez la réponse ordinaire de
 » l'oracle de Delphes à ceux qui deman-
 » dent ce qu'il faut observer pour faire un
 » sacrifice agréable aux dieux » : *suivez la*
coutume de votre pays, leur dit-il. (*Xeno-*
phon, liv. IV. Des choses mémorables de So-
crate, traduction de Charpentier.)

Ces oracles, vrais ou faux, avoient passé dans l'esprit des philosophes pour une excellente règle de conduite extérieure.



C H A P I T R E I V.

Providence.

I. **O**U le monde a été bien ordonné, ou ce n'est qu'un mélange confus de matieres entassées (1), qui cependant forment le monde. Mais quoi! se peut-il que dans ton corps il y ait de l'arrangement, & que dans ce grand tout il n'y ait que désordre? & cela pendant que toutes ses parties sont distinctes & répandues comme elles le sont, & que tout marche d'accord? (IV. 27.) ἡτοι
 = συμπαθῶν.

II. Représente-toi sans cesse le monde comme un seul animal, composé d'une seule matiere & d'une seule ame. Vois comment tout ce qui se passe y est rapporté à un seul principe de sentiment; comment une seule impulsion y fait tout mouvoir; comment toutes ses productions y sont l'effet d'un concours de causes. Admire leur liaison &

(1) M. Menage dit que Loyerius avoit lu διατεταγμένος & συμπεφυμένος. (Note manuscrite que j'ai.) Le dernier conviendrait.

leur enchainement. (IV. 40.) αἰεὶν = *συμμερυσίς* (1).

III. Toutes choses s'accomplissent suivant l'ordre de la nature universelle, & non suivant les impressions de quelqu'autre cause qui l'environne extérieurement, ou qui soit renfermée dans son sein, ou distante d'elle en dehors. (VI. 9.) κατὰ = ἀπηρτημένην.

IV. Toutes les œuvres de la divinité sont pleines de sa providence. L'empire de la fortune n'est nullement indépendant de la nature, ou de la liaison & de l'enchainement des causes que la providence régit. Ainsi la providence est la source de tout. De plus, tout ce qui arrive étoit nécessaire & contribue au bel ordre de cet univers dont tu fais partie. Tout ce qui entre dans le plan de la nature & qui tend à la conserver en bon état, est bon pour chacune de ses parties. Or le bon état du monde ne dépend pas plus des divers changemens des élémens, que du changement des êtres qui en sont composés. Que cela te suffise. Que toujours ces véri-

(1) Marc-Aurele compare le monde à un seul corps animé. Voir ma note sur le chapitre précédent, & sur-tout, le passage de Cudworth.

tés te servent de regle ; & laisse là ces *autres* livres dont tu es si affamé, de crainte que tu ne murmures un jour de ta mort , au lieu de la recevoir dans une vraie paix d'esprit , en bénissant, du fond du cœur , les dieux. (II. 3.) τὰ τῶν θεῶν = τοῖς θεοῖς.

V. Si les dieux ont délibéré sur moi & sur les choses qui doivent m'arriver , leur délibération ne peut avoir été que bonne , car on ne peut pas imaginer un Dieu sans sagesse. Mais quel motif auroient eu les dieux de se porter à me faire du mal , & que leur en reviendrait-il , ou à cet univers dont ils ont tant de soin ?

En supposant qu'ils n'ont pas délibéré particulièrement sur moi , ils ont du moins arrêté un plan général ; & puisque les choses qui m'arrivent sont une suite nécessaire de ce plan , je dois les embrasser avec amour.

Si enfin on suppose que les dieux n'ont délibéré ni sur moi ni sur l'univers (ce qu'il seroit impie de croire), alors il ne faut plus faire ni sacrifices , ni prieres , ni sermens , ni rien de tout ce que nous faisons , comme vivant avec des dieux toujours présens : mais dans cette supposition , que les dieux ne pensent à rien qui puisse nous regarder , il m'est
libre.

libre de délibérer sur moi , & ma délibération ne peut avoir pour objet que mon intérêt. Or tout ce qui peut être utile à chaque individu , se réduit au bien-être convenable à sa structure propre , à sa nature particulière. Je suis , par ma nature , un être raisonnable & sociable. J'ai un pays & une patrie : comme Antonin , j'ai Rome ; & comme homme , j'ai le monde. Ainsi mon bonheur ne peut se trouver que dans ce qui est avantageux aux sociétés dont je suis. (VI. 44.) *εἰ μὴν* = *ἀγαθόν*.

VI. Les choses de ce monde sont toujours les mêmes ; elles se meuvent en cercle , les unes en haut , les autres en bas , d'un siècle à l'autre. Mais de deux choses l'une : ou l'intelligence de l'univers agit sur chaque partie , auquel cas il faut bien se soumettre à ses impulsions ; ou bien elle a donné une fois le mouvement , & tout le reste va de suite , chaque effet tenant à sa cause (1) , comme une chaîne d'atomes ou d'éléments indivisibles.

(1) La fin de cet article est difficile à expliquer. J'ai rendu *Καὶ τί ἐν τίνι* , par ces mots : *chaque effet tenant à sa cause, comme*

- Quoi qu'il en-soit, s'il y a des dieux, tout va bien : mais, en supposant le hafard, ton intelligence en dépend-elle ? (IX. 28 en partie). $\tau' \alpha \upsilon \tau \alpha \equiv \epsilon \iota \chi \eta$.

- VII. La maniere de tous les êtres est obéissante & souple entre les mains de la raison *suprême* qui en dispose. Mais cette raison *divine* n'a dans son essence aucun principe qui la porte à leur faire du mal ; car elle n'a en soi aucune malice. Aussi ne fait-elle aucun mal ; mais, en produisant toutes choses, elle les conduit à leur fin. (VI. 1.) $\eta \tau \omega \nu \omicron \lambda \omega \nu \equiv \pi \epsilon \rho \alpha \iota \nu \epsilon \tau \alpha \iota$.

- VIII. Ce concombre est-il amer ? laisse-le. Y a-t-il des ronces dans le chemin ? détourne-toi ; c'est assez : & ne dis pas : pourquoi ces choses là se trouvent-elles dans le monde ? car tu servirois de risée à un physicien, comme tu en servirois à un menuisier, à un cordonnier, en les blâmant de laisser voir dans leurs boutiques les copeaux & les rognures de leur travail. Cependant ils ont des endroits à mettre ce rebut ; au lieu que la nature de l'univers n'a rien qui soit hors

une chaîne, &c. me fondant sur d'autres articles du texte VI. 38. IX. 1. Il a bien fallu prendre un parti.

d'elle. Mais c'est cela même qui doit te donner plus d'admiration pour l'art de la nature, qui, ne s'étant donné d'autres bornes qu'elle, change & convertit en soi, pour en faire de nouvelles productions, tout ce qui paroît corrompu, vieilli & inutile. Elle n'a pas besoin de matiere du dehors, ni de lieu pour y jeter ce qui se gâte. Elle se suffit & trouve en elle-même tout ce qu'il faut, le lieu, la matiere & l'art. (VIII. 50.) σίχυος = ἰδίᾳ.

IX. L'Asie, l'Europe ne sont que de petits coins de l'univers. Toute la mer n'est qu'une goutte d'eau; le mont Athos, un grain de sable; le siecle présent, un point de l'éternité. Toutes choses sont petites, changeantes, périssables; elles viennent toutes d'en-haut; elles viennent de la raison universelle, ou immédiatement, ou par suite d'une premiere volonté. La gueule même des lions, les poisons, & tout ce qu'il y a de malfaisant, sont, ainsi que les épines & la boue, des suites ou des accompagnemens de choses grandes & belles. Ne t'imaginer donc pas que rien soit étranger à celui que tu adores. Pense mieux à l'origine de tout. (VI. 36.) Ἀσια = ἐπιλογίζου.

X. Autres observations à faire : les accidens même des corps naturels ont une sorte de grace & d'attrait ; par exemple , ces parties du pain que la chaleur du feu a fait entr'ouvrir : car quoique ces crevasses se soient faites , en quelque maniere , contre le dessein du boulanger , elles ne laissent pas de donner de l'agrément au pain , & d'exciter à le manger.

Les figues mûres se fendent : les olives parfaitement mûres semblent approcher de la pourriture , & tout cela cependant ajoute un mérite au fruit.

Les épis courbés , les sourcils épais du lion , l'écume qui sort de la bouche des sangliers , & beaucoup d'autres objets semblables , sont fort éloignés de la beauté , si on les considère chacun en particulier ; cependant , parce que ces accidens leur sont naturels , ils contribuent à les orner , & l'on aime à les y voir.

C'est ainsi qu'un homme qui aura l'ame sensible , & qui sera capable d'une profonde réflexion , ne verra , dans tout ce qui existe en ce monde , rien qui ne soit agréable à ses yeux , comme tenant , par quelque côté , à l'ensemble des choses.

Dans ce point de vue, il ne regardera pas avec moins de plaisir la gueule béante des bêtes féroces, que les images qu'en font les peintres ou les sculpteurs. Sa sagesse trouvera dans les personnes âgées une sorte de vigueur & de beauté aussi touchantes pour lui, que les graces de l'enfance. Il envisagera du même œil beaucoup d'autres choses qui ne sont pas sensibles à tout le monde, mais seulement à ceux qui se sont rendu bien familier le spectacle de la nature & de ses différens ouvrages. (III. 2.)

χρη = προπεσιπαι.

N O T E S.

[Comment accorder avec une providence les maux & les désordres apparens de ce monde ? Grande question que toutes les générations de l'espece humaine s'étoient faite, & que Marc-Aurele a renouvelée à son tour.

Autre question née de celle-là : n'y a-t-il rien qui ait résisté ni qui résiste encore au premier principe de l'ordre du monde ?

De plus, Marc-Aurele parle souvent de destin, de fortune, de nécessité, de liaison & d'enchaînement de causes & d'effets. Ces

expressions ne contredisent-elles pas ce qu'il dit ailleurs de la providence ?

Question relative aux précédentes : comment concilier la liberté des êtres raisonnables avec l'arrangement général des corps ?

Pour entendre Marc-Aurele dans la partie principale de son ouvrage , il faut savoir ce qu'il a pensé sur ces quatre points. Plusieurs savans s'y sont trompés , faute d'avoir assez combiné & médité ses pensées. Une des causes de leur méprise a été, sans doute, que Marc-Aurele, comme on l'a observé sur le chapitre précédent , a souvent raisonné dans la supposition des atomes & du hasard ; mais c'étoit pour se mieux exciter à suivre la raison que tous les systèmes laissent à l'homme : il ne croyoit point à ces systèmes.

En général, il m'a paru que Marc-Aurele, qui n'écrivoit que pour lui seul, tenoit uniquement pour certaines les choses dont il s'étoit formé une idée très-claire & très-distincte , & que cependant il ne se refusoit point au vraisemblable qui approche plus ou moins du certain, mais sans confondre l'un avec l'autre.

Après ces observations préliminaires, suivons les questions.

I. *Sur les maux & les désordres apparens.*

Marc-Aurele donne, à ce sujet, quelques explications très-plausibles; mais il ne les donne que pour vraisemblables, & il fait sentir que leur probabilité remonte à deux principes certains qui en font la clef.

Premier principe. L'être suprême est bon,

Marc-Aurele dit à l'article 5 de ce chapitre: *On ne peut pas imaginer un Dieu sans sagesse..... Quel motif auroient eu les dieux de se porter à me faire du mal? Et à l'article 7: La raison divine n'a dans son essence aucun principe qui la porte à faire du mal aux êtres qu'elle a produits, car elle n'a en soi aucune malice; aussi ne fait-elle aucun mal, &c.* Et à l'article premier du chapitre précédent: *C'est de son propre mouvement que la nature de l'univers s'est portée à faire le monde, &c.*

En effet, il n'est pas concevable qu'un ouvrier libre & très-puissant ait produit des êtres raisonnables tout exprès pour les rendre malheureux.

Un tyran cruel ne se plaît à faire des malheureux qu'autant que par-là il fait montre de la grandeur douteuse de son pouvoir, & qu'il l'affure par la terreur.

L'objet du mal, comme mal, ne peut, de sa nature, être un bien.

Second principe. Ce grand ouvrier n'a rien mis dans le monde que pour quelque usage, pour quelque fin utile au grand tout; & l'espece humaine en fait partie. C'est ici le grand & beau principe de Marc-Aurele; on le retrouve presque par-tout dans son ouvrage, & ce principe est évident. Jamais ouvrier ne mit exprès dans sa machine une piece de mouvement sans objet de service. L'auteur du monde est le seul qui connoisse à fond, & son art & le jeu des pieces dont il a composé le monde. Il lui a été impossible de produire un être aussi parfait que lui. C'est donc une extrême témérité à un petit individu, tel que l'homme, de murmurer contre l'ouvrage, & de le critiquer.

Une tête sage doit se tenir au raisonnement de Marc-Aurele, & ne chercher, comme lui, aux difficultés qui se présentent, que des explications favorables, parce que toute autre explication ne peut être que fausse.



II. QUESTION: *Si quelque chose a pu résister au grand ouvrier.*

SENEQUE se demande *pourquoi Dieu a été assez injuste, dans le partage du destin, pour assigner à des gens de bien la pauvreté, des plaies, une mort cruelle: & il se répond que l'ouvrier ne sauroit changer sa matiere, & qu'elle a comporté ces défauts.*

Marc-Aurele dit au contraire (VI. 1. VII. 75.) que la matiere est obéissante & souple entre les mains de Dieu, & il la compare à de la cire.

En effet, la géométrie démontre que la matiere est divisible à l'infini; & l'expérience nous fait voir que la matiere, loin d'avoir de soi aucun mouvement, résiste à nos impulsions. Comment donc la matiere pourroit-elle résister à celui qui peut seul & la mouvoir & la diviser à l'infini?

D'autres philosophes cherchant à expliquer les difficultés de la providence, avoient supposé deux principes actifs, l'un auteur du bien & de l'ordre, l'autre auteur du mal & du désordre. Marc-Aurele a rejeté cette chimere, par la raison du spectacle toujours uniforme de la nature; spectacle dont il parle très-souvent.

En effet, deux principes égaux & contraires feroient nécessairement en guerre, & l'égalité de leurs forces eût produit le repos, eût empêché le monde, ou d'exister, ou de se mettre en mouvement.

Ces raisons sont persuasives, au lieu que les argumens métaphysiques de l'école ne touchent point; ils ne font qu'embarrasser.

III. *Destin, fortune, &c.*

L'article 4 de ce chapitre leve toute difficulté sur ces expressions.

Le destin, ou la fortune, selon Marc-Aurele, ne sont que *la liaison & l'enchaînement des causes que la providence régit.*

CICERON avoit dit, après de plus anciens philosophes, que le destin (*fatum*) n'est autre chose que la volonté efficace & la parole de l'Être suprême (1).

On a vu, dans la note sur le précédent chapitre, que les dieux créés ne sont que les ministres de l'Être suprême. Quoique ces ministres aient un grand pouvoir, il est borné par les destins; c'est-à-dire, par l'ordre général établi de Dieu: ordre qu'ils ne sau-

(1) *Fatum, jussum & dictum Dei. De divinitat. 1. S. Augustin, de la cité de Dieu. V. 9.*

roient déranger. On ne peut l'entendre autrement ; & dès-là toutes les belles imaginations d'Homere en ce genre , deviennent très-raisonnables.

IV. *Sur la liberté ou le libre arbitre.*

Les hommes ont souvent détourné des fleuves, aplani des montagnes, creusé de grands lacs, joint des mers séparées ; & quoique la pesanteur des eaux les précipite vers les lieux les plus bas, si je resserre dans des tuyaux un petit ruisseau qui tombe de la colline prochaine, je le fais jaillir en l'air, j'en arrose mes fleurs & mes légumes. Je suspens, j'arrête sa course vers la mer ; mais la pesanteur générale des eaux subsiste, quoi que je fasse. Je ne saurois la détruire, & la machine du monde n'en va pas moins.

Que conclure de-là ? L'ordre primitif & ma liberté sont deux points de fait également constans, que je suis obligé d'avouer, quoique j'en ignore le nœud précis. L'auteur de la nature s'en est réservé la connoissance ; il m'est seulement permis d'imaginer que les pieces de la machine du monde ont entre elles du jeu & de la flexibilité jusqu'à un certain point ; que ce n'est point un

engrénage dur, encore moins une chaîne de fer incapable de prêter.

Tous les stoïciens ont reconnu notre liberté. Ils l'ont même poussée trop loin : mais ils l'ont bornée aux mouvemens volontaires du corps, & à notre choix entre le bien & le mal moral. Cependant l'influence, quoique médiocre, de notre pouvoir physique & libre sur la nature, démontre clairement qu'il y a autre chose dans le monde qu'une chaîne matérielle de causes & d'effets.

Presque tout l'ouvrage de Marc-Aurele suppose ou atteste positivement le fait de la liberté humaine, ainsi que l'existence d'un premier principe intelligent. Un savant, qui l'a traité de matérialiste, n'avoit pas fait ces observations. Je n'aime point à critiquer, encore moins un auteur vivant ; mais s'il veut bien lire saint AUGUSTIN, *de la cité de Dieu*, il y trouvera (liv. V, chap. 8, 9 & 10.) que *dans la philosophie des stoïciens, l'enchaînement des causes, ni même la nécessité, n'excluent nullement la providence ni la présience de Dieu, ni notre liberté.*

Avec ces quatre éclaircissemens, on ne fera point arrêté dans la lecture des pen-

fées de Marc-Aurele , qui ont rapport à la Providence.]

C H A P I T R E V.

Résignation.

I. **N**ous travaillons tous à l'accomplissement d'un même ouvrage ; quelques-uns avec connoissance & intelligence , les autres sans réflexion , comme Héraclite a dit , si je ne me trompe , que ceux même qui dorment sont des ouvriers qui contribuent de quelque chose à ce qui se fait dans le monde. L'un y contribue d'une façon , l'autre d'une autre : mais celui qui murmure contre les accidens de la vie , qui se roidit contre le cours général des choses pour l'arrêter , s'il étoit possible , y contribue encore plus , car le monde avoit besoin d'un tel ouvrier. Vois donc avec quels ouvriers tu veux te ranger. Quelque parti que tu prennes , celui qui gouverne l'univers saura bien se servir de toi. Il te mettra toujours parmi les coopérateurs & au nombre des êtres qui servent utilement à l'ouvrage. Mais prends bien garde de ne pas tenir parmi ces ouvriers le même rang que tiens

dans une comédie ce vers plat & ridicule que Chrysispe a cité. (VL. 42.) πάντες μέμνηται.

II. La raison, qui gouverne l'univers, connoît parfaitement sa propre nature; elle fait bien tout ce qu'elle fait, & sur quels sujets elle agit. (VL. 5.) ὁ διορχῶν = ὅλης.

III. Tout ce qui arrive dans le monde y arrive justement, comme tu le reconnoîtras si tu es bon observateur; & cela non-seulement par rapport à l'ordre arrêté des événemens, mais je dis selon les regles de la justice, & comme étant envoyé par quelqu'un qui distribue les choses selon le mérite. Continue donc d'y prendre garde, & tout ce que tu feras, fais-le dans cette pensée, pour te rendre homme de bien; je dis homme de bien dans le vrai sens de ce mot. Que ce soit la regle de toutes les actions de ta vie. (IV. 10.) ὅτι πάντες = τῷ ζῆτι.

IV. Ne fais & ne pense rien que comme si tu étois sur le point de sortir de la vie. Ce n'est pas que sortir de la vie soit une chose fâcheuse s'il y a des dieux, car ils ne te feront aucun mal; & s'il n'y en a point, ou s'ils ne prennent aucun soin des choses d'ici bas, qu'ai-je affaire de vivre dans un monde

sans providence & sans dieux ? Mais il y a des dieux, & ils ont soin des choses humaines, & ils ont mis dans l'homme tout ce qu'il falloit pour qu'il ne tombât pas dans de véritables maux ; car si dans tout le reste il y avoit un vrai mal, les dieux y auroient pourvu, & nous auroient donné les moyens de nous en garantir. Mais ce qui ne peut rendre l'homme pire qu'il n'est, comment pourroit-il rendre la vie de l'homme plus malheureuse ? En effet, si la nature qui gouverne le monde avoit souffert ce désordre, ce seroit donc, ou parce qu'elle auroit ignoré que ce fût un désordre, ou parce que l'ayant su, elle n'auroit pu le prévenir ni le rectifier. Or, on ne peut pas penser qu'elle ait fait par ignorance ou par foiblesse une si étrange bévue que de laisser tomber indifféremment, & sans distinction, les biens & les maux sur les bons & sur les méchants. Et puisque la mort & la vie, l'honneur & l'opprobre, la douleur & le plaisir, les richesses & la pauvreté, que toutes ces choses, dis-je, qui de leur nature ne sont ni honnêtes, ni honteuses, arrivent également aux méchants & aux bons, il s'enfuit que ce ne sont ni de véritables maux, ni de véritables biens. (II. 11.) *ὡς ἡδὴ = ἰσὶ.*

V. O univers ! tout ce qui te convient m'accommode. Tout ce qui est de saison pour toi , ne peut être pour moi , ni prématuré , ni tardif. O nature ! ce que tes saisons m'apportent , est pour moi un fruit toujours mûr. Tu es la source de tout , l'assemblage de tout , le dernier terme de tout. Quelqu'un a dit : ô chere ville de Cecrops ! Pourquoi ne dirois-tu pas *du monde* : ô chere ville du grand Jupiter ! (1) (IV. 23.) *πᾶν μὲν*
 = *Διός.*

VI. Comment se peut-il que les dieux , qui ont arrangé toutes choses dans un si bel ordre & avec tant d'amour pour l'espece humaine , aient négligé un seul point ? C'est que des hommes très-vertueux , après avoir vécu dans une espece de commerce continuél avec la divinité , & s'en être fait aimer par quantité de bonnes actions & de sacrifices , ne soient plus rappelés à la vie lorsqu'une fois ils sont morts , & qu'ils soient éteints pour toujours ?

S'il en est ainsi , tu dois être persuadé que c'est bien , & que les dieux en eussent ordonné autrement s'il l'eût fallu ; car la

(1) Je rejette la variante du manuscrit du Vatican. C'est évidemment une faute.

chose étoit possible, s'il eût été juste qu'elle fût. Et si un tel événement eût été dans l'ordre de la nature, on l'auroit vu arriver par des causes naturelles. Mais de cela même qu'il n'arrive point (s'il est vrai qu'il n'arrive pas), tu dois conclure qu'il ne l'a pas fallu. Tu vois même que dans cette curieuse recherche tu disputes des droits de l'homme vis-à-vis de Dieu. Or nous n'en userions pas ainsi avec des dieux, s'ils n'étoient souverainement bons & souverainement justes ; & cela étant, ils n'ont rien oublié de ce qu'il étoit juste & raisonnable de faire dans l'arrangement du monde. (XII. 5.) *πῶς* = *διακοσμήσει*.

VII. Si c'est être étranger dans le monde que d'ignorer ce qu'il y a, ce n'est pas l'être moins que d'ignorer ce qui s'y fait. Nomme déserteur, celui qui se dérobe à l'empire des loix ; aveugle, celui qui a les yeux de l'intelligence fermés ; pauvre, celui qui a besoin de quelque chose, & qui n'a pas de son fonds ce qui fait vivre heureux ; abcès dans le corps de l'univers, celui qui se retire & se sépare de la raison de la commune nature, en recevant avec chagrin les accidens, car c'est elle qui te les apporte & qui

t'a porté aussi ; coupable de schisme dans la ville , celui qui dans le cœur se détache de la société des êtres raisonnables , car il n'y a dans le monde qu'une seule & même raison. (IV. 29.) *εἰ ζῖναι* = *οὕτως*.

VIII. Jette-toi volontairement dans les bras de la Parque. Laisse-la te filer telle sorte de jours qu'il lui plaira. (IV. 34.) *ἐκὼν* = *βούλει*.

IX. Ils mangent , ils boivent , ils ont recours à la magie pour se détourner du courant qui les mène à la mort. Mais Dieu leur envoie-t-il vent-arrière ? il faut céder. Leur peine ne mérite pas nos larmes. (VII. 51.) *καὶ σίτοισι* = *ἀνοδυσέτοις*.

X. Ce que la nature de l'univers apporte à chacun lui est utile , & l'est au moment qu'elle l'apporte (X. 20.) *συμφέρει* = *φέρει*.

XI. Les dieux me négligent-ils moi & mes enfans ? cela même doit avoir sa raison. (VII. 41.) *ἰδὲ* = *τέλο*. [*D'un poëte inconnu.*]

XII. Un homme instruit & modeste dit à la nature qui donne tout & qui retire tout : donne-moi ce que tu voudras , reprends tout ce qu'il te plaira ; & il ne le dit point par fierté , mais par un sentiment de résignation & d'amour pour elle. (X. 14.)

τῇ ταντα = *αὐτῇ*.

[La raison humaine ne sauroit porter plus loin la résignation à la volonté divine que l'a fait Epictète dans Arrien. J'en vais traduire quelques traits que Marc-Antonin semble avoir supposés comme très-connus de son tems.

« L'homme honnête & bon . . . soumet
» sa volonté à celui qui gouverne l'univers ,
» comme les bons citoyens aux ordonnances
» de la ville . . . En effet, comment opérons-
» nous lorsqu'il s'agit d'écrire ? Si je veux
» tracer le nom de *Dion*, voudrai-je que le
» choix des lettres dépende de moi ? Non :
» on m'a montré à ne choisir que les lettres
» qu'il faut. Il en est de même en fait de
» musique, comme en général dans toutes
» les choses où il faut de l'art & de la
» science. Il seroit inutile de rien appren-
» dre, si la pratique dépendoit de la fantai-
» sie de chacun. Me sera-t-il permis, à cause
» de ma liberté (le plus grand & le premier
» des biens), de vouloir ceci ou cela, selon
» mon caprice ? Non, sans doute ; car, pour
» être bien instruit, il faut avoir appris à
» vouloir que chaque chose soit comme elle
» est. Et comment est-elle ? Comme l'or-
» donateur l'a disposée. Sa disposition a été
» que, pour une bonne harmonie du tout,
» il y eût un été, un hiver, d'abondantes
» moissons, de la stérilité, de la vertu, du

» vice , & toutes les autres contrariétés sem-
 » blables. Mais , direz-vous , il faut donc
 » qu'Épictète soit estropié d'une jambe ? Vil
 » esclave , est-ce ainsi que pour une chétive
 » jambe tu fais le procès au monde ? La
 » refuseras-tu à l'ordre universel ? Ne ren-
 » treras-tu point en toi-même ? Ne la cède-
 » ras-tu pas de bonne grace à celui qui te
 » l'a donnée ? Murmureras-tu , te fâcheras-
 » tu contre ce que le grand Jupiter a ar-
 » rangé , contre ce qu'il a lui-même déter-
 » miné & ordonné en présence des parques,
 » lorsqu'elles ont commencé à filer tes jours ?
 » Ignores-tu le peu que tu es en comparai-
 » son du tout ? J'entends quant au corps ;
 » car , par ta raison , tu n'es pas de pire
 » condition , ni moins grand que les dieux ;
 » puisque la grandeur de la raison ne se
 » mesure point en longueur ni en hauteur ,
 » & qu'elle se mesure par ses maximes. Ne
 » veux-tu donc pas établir ton bonheur dans
 » la partie de toi-même qui te rend sem-
 » blable aux dieux » ? (*Épictète , d'Arrien ,*
liv. I , chap. XII , p. 72 , 77 , édition d'Up-
ton.) πάντα οὖν = τὸ ἀγαθόν.

« Il n'y a point d'homme orphelin ; il y
 » a un pere de tous , qui toujours & con-
 » tinuellement prend soin de chacun ». (Là
 même , liv. III , chap. XXIV , p. 488.)
 οὐδέ τις ἐστὶ = κηδόμενος.

Épictète ajoute au même chapitre :

« L'homme honnête & vertueux se sou-
 » venant de ce qu'il est , & d'où il est venu ,

» & de qui il a reçu l'être , met tous ses
 » soins à voir comment il remplira les fonc-
 » tions de son poste , sans jamais quitter son
 » rang , & docile à tous les ordres de Dieu.
 » Voulez-vous que j'existe encore quelque
 » tems ? Je vivrai en homme libre & de
 » noble origine , ainsi que vous l'avez voulu ;
 » car vous m'avez fait avec de telles facul-
 » tés , que rien ne peut m'arrêter dans les
 » choses qui dépendent de moi. N'avez-vous
 » plus affaire de moi ici ? A la bonne heure.
 » Je n'y ai demeuré jusqu'à ce moment que
 » pour vous seul ; & maintenant , pour vous
 » obéir , je m'en vais. Comment t'en vas-
 » tu ? De la façon dont vous l'avez voulu ,
 » comme un être libre , comme votre bon
 » serviteur , comme pénétré de vos com-
 » mandemens & de vos défenses. Mais pen-
 » dant que je demeure ici bas , quel homme
 » voulez-vous que je sois ? Commandant ,
 » ou personne privée ? Sénateur , ou plé-
 » béien ? Soldat , ou capitaine ? Précepteur
 » d'enfans , ou pere de famille ? Dans quel-
 » que poste , dans quelque rang que vous
 » m'ayiez mis , je mourrai mille fois (com-
 » me dit Socrate) , plutôt que de l'abandon-
 » ner. Mais encore , où voulez-vous que je
 » sois ? A Rome ? à Athenes ? à Thebes ? aux
 » isles Gyares ? Ah ! souvenez-vous seule-
 » ment de moi , en quelqu'endroit que je
 » sois ». *διὰ τοῦτο ὁ καλὸς — μέμνησο.* (Là même,
 pages 509 & 510.]

CHAPITRE VI.

Sur les prieres.

I. LA priere de chaque Athénien étoit : *faites pleuvoir, ô bon Jupiter, faites pleuvoir sur nos champs & sur tout le terroir d'Athenes.* En effet, il ne faut point prier du tout, ou prier de cette façon, simplement & noblement. (V. 7.) εὐχὴ = εὐθείως.

II. Ou les dieux ne peuvent rien, ou (1) ils peuvent quelque chose. S'ils ne peuvent rien, pourquoi les prier ? Et s'ils ont quelque pouvoir, pourquoi, au lieu de les prier de te donner telle chose ou de mettre fin à telle autre, ne les pries-tu pas de te délivrer de tes craintes, de tes desirs, de tes peines d'esprit ? Car enfin, si les dieux peuvent venir au secours des hommes, ils peuvent y venir aussi en ce point.

Tu diras peut-être : *les dieux ont mis ces choses en mon pouvoir.* Il vaudroit donc mieux faire usage de tes forces, & vivre en liberté,

(1) Le mot *θρίψαι*, rejeté par tous les commentateurs, ne se trouve pas dans le manuscrit du roi, fol. 180, où est cet article, ni dans le manuscrit du Vatican.

que de te laisser tourmenter honteusement & en esclave pour des objets qui sont hors de toi. Mais qui t'a dit que les dieux ne viennent point à notre secours dans les choses même qui dépendent de nous ? Commence seulement à leur demander ces sortes de secours, & tu verras. Celui-ci prie pour obtenir les faveurs de sa maîtresse ; & toi, prie pour n'avoir jamais de pareils desirs. Celui-là prie pour être délivré *de tel fardeau* ; & toi, prie d'être assez fort pour n'avoir pas besoin de cette délivrance. Un autre prie les dieux de lui conserver son cher enfant ; & toi, prie pour ne pas craindre de le perdre. En général, tourne ainsi tes prières, & attends l'effet. (IX. 40.) *ἦτος* = *γινέσθαι*.

N O T E S.

[Marc-Aurele dit ailleurs : *dans tout ce que tu entreprends, ne manque pas d'invoquer le secours des dieux.* (VI. 23. du texte.)

SENEQUE disoit au contraire (1) : « Qu'est-il besoin de les prier ? Rends-toi heureux toi-même. Entre en possession du souverain bien, puisque tu le connois. Dans le moment tu commences à être le compa-

(1) Epître 31.

» gnon , & non le suppliant des dieux. De-
 » mandes-tu comment t'y prendre ? Le che-
 » min en est sûr , agréable. La nature t'y
 » conduit. Use des facultés qu'elle t'a don-
 » nées , & tu deviendras égal à Dieu (1).
 » Il est fou de souhaiter ce que tu peux ob-
 » tenir de toi-même. C'est en vain que l'on
 » leve les mains au ciel ».

HORACE, échauffé par l'exemple des fiers
 sentimens des stoïciens , disoit aussi (2) :

Jupiter, donne-moi la santé, la richesse;

Je saurai bien, sans toi, me pourvoir de sagesse.

Seneque cependant ne dédaignoit que les
 dieux subalternes. Il croyoit que sa raison
 faisoit partie de la raison suprême, & dans ce
 sens il avouoit qu'on ne peut être homme
 de bien qu'avec le secours de Dieu ; qu'une
 ame ne peut s'élever que par ce secours ;
 que c'est Dieu qui donne les conseils grands
 & courageux , &c.

Marc-Aurele étoit dans le même senti-
 ment que Seneque sur la nature de la rai-
 son humaine , écoulement de celle du dieu
 des dieux ; mais regardant , avec Platon , les
 dieux subalternes comme les ministres de

(1) Epître 41.

(2) Epître 18 du liv. 1.

l'Être suprême, il présumoit que ces dieux créés pouvoient aussi venir à son secours.

Voici une belle priere au Dieu suprême; composée par le platonicien *Jamblique* (1). C'est un extrait du dialogue de PLATON sur la priere. SYMPPLICIUS l'a rapportée à la fin de son commentaire sur *Epictète*, sans citer Jamblique ni Platon.

« O mon maître ! ô pere & guide suprême de notre raison ! je te supplie de
 » rappeler à notre souvenir la noble origine dont tu nous honoras, de coopérer
 » avec notre libre arbitre (2), pour nous
 » purger de la contagion du corps & de ses
 » passions brutales, les subjuguier, les faire
 » obéir, & faire de nos organes un usage
 » convenable à nos devoirs ; pour bien diriger notre raison, &, en l'éclairant du
 » flambeau de la vérité, la tenir unie aux
 » principes éternels & immuables de toutes
 » choses. Enfin je te supplie, ô mon libérateur, de dissiper entièrement le nuage
 » qui couvre les yeux de nos ames, afin que
 » nous connoissions bien (3) & Dieu
 » & l'homme ». *ἰκελευω* = *ἄνδρα*.

(1) Des mystères, à la fin des notes, p. 316 de l'édition d'Oxford.

(2) *Συμπραξαι δὲ αἰς αὐτοκινήτοις ἡμῶν. Cooperari verò sicut cum sponte mobilibus nobis.*

(3) Comme dit Homere.

Je finis par une espèce de sermon philosophique d'Epictète dans Arrien, sur la nature de nos prières à Dieu.

« Si nous avions de l'entendement, que
 » devrions-nous faire en public & en parti-
 » culier, que louer & bénir la divinité &
 » lui rendre des actions de grâces? Ne de-
 » vrions-nous pas, en travaillant & en
 » mangeant, célébrer les louanges de Dieu?
 » Grand Dieu! c'est vous qui nous avez
 » donné ces mains, les organes du
 » manger & de la digestion, la faculté de
 » croître imperceptiblement, de respirer
 » pendant le sommeil. C'est ce que nous
 » devrions chanter en toute occasion, &
 » entonner notre hymne le plus solennel
 » & le plus divin, en reconnoissance de ce
 » que Dieu nous a donné le pouvoir d'at-
 » teindre à ces sublimes connoissances & de
 » les méditer.

» Quoi donc! puisque la plupart de vous
 » êtes des aveugles, ne falloit-il pas que
 » quelqu'un prît votre place, & adressât pour
 » tous à Dieu, des hymnes de louange? Hé!
 » que puis-je faire, moi qui suis vieux &
 » boiteux, sinon louer Dieu? Si j'étois rossi-
 » gnol, je ferois ce qu'il fait; si j'étois cigne,
 » de même; & puisque je suis un être rai-
 » sonnable, il faut que je loue Dieu; c'est
 » ma tâche; je la fais; je ne la quitterai pas
 » tant que j'aurai de vie, & je vous exhorte
 » tous à chanter avec moi ». (L. 6.) *εἰ γὰρ ᾤν*

— παρακαλῶ.

« Recourons à Dieu sans objet de desir
 » ni de crainte, comme un voyageur à ce-
 » lui qu'il rencontre : *quel chemin faut-il*
prendre ? Soit à droite, soit à gauche, cela
 » ne lui fait rien ; il n'aime pas mieux l'un
 » que l'autre, il ne veut que le plus court.
 » Allons aussi à Dieu comme à un guide.
 » Nous ne demandons pas à nos yeux de
 » nous faire voir ceci plutôt que cela ; usons-
 » en de même. . . . Esclave que tu es, ne
 » veux-tu point ce qu'il y a de mieux ? Mais
 » y a-t-il quelque chose de mieux que ce qui
 » plaît à Dieu ? Quoi ! tu t'efforces de cor-
 » rompre ton juge ? de séduire ton conseil-
 » ler ? (II. 7 à la fin.) *δεῖ διχα* = *σήμερον*.]

C H A P I T R E V I L

Raison divine & humaine.

I. HONORE ce qu'il y a de plus puissant
 dans le monde ; c'est ce qui se sert de tout
 & qui gouverne tout. Honore aussi ce qu'il
 y a de puissant en toi : il est semblable au
 premier ; car il se sert pareillement des au-
 tres choses qui sont en toi, & il gouverne ta
 vie (1). (V. 21.) *τῶν ἐν τῷ κόσμῳ* = *διοικῆται*.

(1) Dans le songe de Scipion, son aïeul
 lui dit : « Sois certain que ce n'est pas toi qui
 » es mortel, mais ce corps ; car tu n'es point
 » ce que tu parois être par cette forme exté-

II. Vivre avec les dieux.

C'est vivre avec eux que leur faire voir en toute occasion une ame satisfaite de son partage, & docile aux inspirations de ce génie émané de la substance du grand Jupiter (1), qui l'a donné à chacun de nous pour gouverneur & pour guide : c'est notre esprit & notre raison. (V. 27.) σοφία — λόγος.

III. La plupart des choses que le bas peuple admire se réduisent aux objets très-communs que l'on distingue par leur consi-

» rieuse. C'est l'esprit de chacun qui consti-
 » tue son être, & non cette figure qu'on
 » peut montrer avec la main, &c ».

(1) On oppose à ce sentiment (*Cicero, de naturâ deor. l. 1.*) que si l'intelligence humaine étoit une portion de la substance divine, Dieu souffriroit dans l'homme qui souffre.

Le stoïcien se moque de cette objection. La douleur, selon lui, ne réside pas dans l'intelligence, qui de sa nature est impassible, mais dans l'ame animale.

On dit aussi que Dieu participeroit à tous les vices.

Le stoïcien répond que les rayons détachés du soleil éclairent des cloaques sans rien perdre de leur pureté. La raison divine est le soleil de nos esprits, mais elle ne contraint pas notre volonté, qui est seule coupable d'avoir abandonné son guide.

tance (1) ou par leur nature *végétative*, comme la pierre, le bois, les figuiers, les vignes, les oliviers. Les gens médiocres font cas des choses animées, par exemple, du bétail, des troupeaux. Ceux qui ont plus de goût que ces premiers, estiment les êtres raisonnables, non parce qu'ils sont éclairés de la raison universelle, mais autant qu'ils ont du génie pour les arts, ou pour quelque autre sorte d'industrie; ou bien ils cherchent à rassembler chez eux un grand nombre d'esclaves, sans avoir d'autre objet que leur multitude. Mais celui qui honore cette raison universelle qui gouverne le monde & les sociétés, ne fait aucun cas de toutes ces choses; il ne s'étudie qu'à régler ses affections & ses mouvemens sur ce qu'exigent de lui la raison universelle & l'intérêt de la société, & qu'à aider ses semblables à faire de même. (VI. 14.) τὰ πλείστα = συνεργῆι.

IV. Et l'homme, & Dieu, & le monde, portent leur fruit chacun en leur tems; & quoique ce mot *fruit* se dise plus communément de la vigne, & autres plantes, ce n'est pas moins une vérité. La raison porte

(1) ἕξ ἰς λίθων, φύσις φυτῶν, ψυχὴ ζῴων
'Gatak. ex Philone.

aussi son fruit pour le bonheur propre de l'homme & pour celui de la société ; & de-là naissent d'autres fruits de même nature que la raison. (IX. 10.) *φίσει* == *ὁ λόγος*.

V. La sphere de l'ame est lumineuse , lorsqu'elle ne s'étend & ne s'attache à rien du dehors , lorsqu'elle ne se dissipe pas (1) , & qu'elle n'est point affaiblie. Or elle brille d'une lumiere qui lui découvre la vérité de tout , & cela au dedans d'elle-même. (XI. 12.) *σφαῖρα* == *ἐν αὐτῇ*.

VI. Voici les propriétés de l'ame raisonnable : elle se contemple elle-même , se plie , se tourne & se fait ce qu'elle veut être ; elle recueille les fruits qu'elle porte , au lieu que les productions des plantes & des animaux sont recueillies par d'autres. En quelque moment que la vie se termine , elle a toujours atteint le but où elle visoit. Car il n'en est pas de la vie comme d'un ballet & d'une piece de théâtre , ou d'autres représentations , qui restent imparfaites & défectueuses si on les interrompt. A quelque âge , en quelque lieu que la mort la surprenne ,

(1) *Qu'elle ne se dissipe pas.* Cette addition est tirée du manuscrit 1950 du Vatican , p. 387 , avant-derniere ligne.

elle forme du tems passé un tout achevé & complet, de sorte qu'elle peut dire : j'ai tout ce qui m'appartient. De plus, elle parcourt l'univers entier & le vuide qui l'environne ; elle examine sa figure ; elle s'étend jusqu'à l'éternité ; elle embrasse & considère le renouvellement de l'univers fixé à des époques certaines (1) ; elle conçoit que nos neveux ne verront rien de nouveau, comme ceux qui nous ont devancés n'ont rien vu de mieux que ce que nous voyons, & qu'ainsi un homme qui a vécu quarante ans, pour peu qu'il ait d'entendement, a vu, en quelque manière, tout ce qui a été avant lui & qui sera après, puisque tous les siècles se ressemblent. Les autres propriétés de l'ame sont l'amour du prochain, la vérité, la pudeur, & de ne respecter personne plus que soi-même, ce qui est le propre de la loi. C'est ainsi que la droite raison ne diffère en rien des règles de la justice. (XI. 1.) τὰ ἴδια = δικαιοσύνης.

VII. La raison & le raisonnement sont des facultés qui se suffisent à elles-mêmes &

(1) Le manuscrit du Vatican porte : καὶ περιόδικῃς παλιγγενείας. Pag. 386, l. 3.

aux opérations qui leur sont propres. Elles ne tirent que d'elles-mêmes leur activité, & marchent droit à leur objet sans secours étranger. C'est ce qui a rendu commune cette façon de parler : *la droite raison* (1).

(V. 14.) ὁ λόγος = σημαίνουσι.

VIII. L'esprit qui commande dans l'homme est ce principe qui se donne à lui-même le mouvement, qui se tourne & se rend ce qu'il veut être ; il fait que tout ce qui arrive lui paroît être tel qu'il lui plaît. (VI. 8.)

τὸ ἡγεμονικόν = θέλει.

IX. Dans un être raisonnable, la même action qui est conforme à sa nature, l'est aussi à sa raison.

Sois donc droit ou redressé. (VII. 11. & 12.) τῷ λογικῷ = ὀρθόμενος.

X. Dès qu'on peut faire une chose sans s'écarter de la raison (*flambeau commun des dieux & des hommes*), il n'en peut résulter aucun mal ; car, comme une action bien conduite & dirigée suivant la consti-

(1) Le texte dit mot à mot : c'est pourquoi leurs opérations sont appelées *cathartes*, pour signifier leur direction droite. J'y ai substitué une idée prise de notre langue.

lution de l'homme ne peut être sans quelque utilité, il est hors de doute que rien ne peut en être blessé. (VII. 53.) ὅπου = ὑφορατίον (1).

XI. Celui qui en toutes choses suit la raison, fait concilier le repos avec l'activité nécessaire, & l'enjouement avec un air posé. (X. 12 à la fin.) σχολαῖον = ἐπόμενος.

XII. As-tu la raison en partage? Oui, je l'ai. Pourquoi donc ne t'en fers-tu pas? Car si elle fait sa fonction, que veux-tu de plus? (IV. 13.) λόγον = θέλεις.

XIII. Si les matelots refusoient d'obéir au pilote, ou les malades au médecin, à quel autre s'adresseroient-ils? Ou comment celui-là pourroit-il fauver les passagers, & celui-ci les malades? (VI. 55.) εἰ κυβερνητὰ = ὑγεινόν.

XIV. En moins de dix jours, ceux même qui dans ce moment te regardent comme une bête farouche, ou comme un singe, te regarderont comme un dieu, si tu reprends tes maximes & le sacré culte de ta raison. (IV. 16.) ἐντός = λόγου.

(1) Il y a ici deux différences avec le manuscrit du roi; l'une est une faute, & l'autre ne change rien au sens.

XV. Sur chaque action qui se présente à faire, demande-toi : Me convient-elle ? Ne m'en repentirai-je pas ? Bientôt je ne serai plus. Tout aura disparu pour moi. Que me reste-t-il à desirer que de faire présentement une action qui soit digne d'un être intelligent, uni à tous les autres & soumis à la même loi que Dieu ? (VIII. 2.) Κατ' ἐκείνην
 ≡ Θεῷ.

XVI. Quoique les parties d'air & de feu, qui entrent dans la composition de ton corps, soient plus légères & qu'elles se portent naturellement en haut, cependant elles y restent. De même, quoique les parties de terre & d'eau qui sont en toi se portassent naturellement en bas, cependant elles se tiennent dans ton corps à une place qui ne leur est pas naturelle. Ainsi les élémens même obéissent à la loi générale, conservant la place qui leur a été fixée contre leur pente, jusqu'à ce que cette même loi leur donne le signal de la dissolution. N'est-ce donc pas une chose horrible que la partie intelligente de ton être soit la seule substance indocile qui se fâche de garder son poste ? On ne lui ordonne rien qui soit au-dessus de ses forces ; on ne lui commande

que ce qui convient à sa propre nature, & cependant elle s'impatiente, elle se révolte contre l'ordre. Car tout ce qui la porte à l'injustice, à l'intempérance, à la tristesse, à la crainte, est un mouvement de révolte contre la nature. C'est vouloir quitter son poste que de se fâcher des accidens de la vie. L'ame n'est pas moins faite pour avoir de la fermeté & de la piété que pour avoir de la justice. La fermeté & la piété sont des vertus nécessaires à un citoyen de l'univers. La loi qui les exige est même plus ancienne que toute action juste. (XI. 20.)

τὸ μὴν = *δικαιοπραγμάτων.*

XVII. C'est un mot d'Epictète : il n'y a point de ravisseur, point de tyran du libre arbitre (1). (XI. 36.) *ληστής* = *Επικλήτου.*

XVIII. Le même Epictète disoit (2) : il faut se faire des regles sur les consentemens à donner ; & en matiere de desirs, avoir soin d'y mettre des conditions. Point de tort à la société, point d'excès. Réprimer tous les appétits, mais ne rien redouter de ce qui

(1) Epictète d'Arrien, liv. 3, chap. 22, p. 471, d'Upton.

(2) Enchiridion, chap. 2 en partie, dans l'édition d'Upton, p. 685.

ne dépend pas de nous. (XI. 37.) $\tau\acute{\epsilon}\chi\eta\eta\gamma = \chi\epsilon\tilde{\eta}\sigma\theta\alpha\iota$.

XIX. Il ne s'agit point ici, disoit-il, d'une question frivole, mais de favoir si nous avons, ou non, l'usage de la raison. (XI. 38.) $\alpha\upsilon\ \pi\epsilon\tilde{\rho}\iota = \eta\ \mu\acute{\eta}$.

XX. Dans la pratique des bons principes, il faut se comporter comme un athlete prêt à tous les genres de combats, & non comme un simple gladiateur ; car aussi-tôt que celui-ci a laissé tomber son épée, il est tué, au lieu que l'autre a la main toujours prête, & n'a besoin que d'elle pour frapper. (XII. 9.) $\delta\mu\omicron\sigma\iota\sigma\tau\omicron\gamma = \delta\iota\tilde{\iota}$.

XXI. Si une chose n'est pas honnête, ne la fais point. Si elle n'est pas vraie, ne la dis point ; car tu en es le maître. (XII. 17.) $\epsilon\iota\ \mu\acute{\eta} = \epsilon\sigma\tau\omega$. (1).

XXII. Commence enfin à sentir qu'il y a quelque chose en toi de plus excellent & de plus divin que les objets de ces passions

(1) Upton, dans ses notes sur l'Épictète d'Arrien, p. 44, ne termine point ici cet article, comme l'avoit fait Gataker ; mais la division de Gataker me paroît meilleure. Au lieu d' $\epsilon\sigma\tau\omega$, il faut lire $\epsilon\sigma\tau\iota$, à cause de $\gamma\alpha\rho$, qui ne va guere avec l'impératif $\epsilon\sigma\tau\omega$.

dont tu es tirailé, comme les marionnettes le font par des cordons. (XII. 19 en partie.)

ἄισθου = στ.

XXIII. Socrate disoit : Que voulez-vous avoir ? Voulez-vous des ames raisonnables, ou sans raison ? *Nous voulons des ames raisonnables.* Voulez-vous des ames saines, ou qui ne le soient pas ? *Nous voulons des ames saines.* Pourquoi donc ne cherchez-vous point à les avoir ? *C'est que nous les avons.* Mais si vous les avez, pourquoi vous querrellez-vous ? Pourquoi vois-je parmi vous des partis contraires ? (XI. 39.) ὁ Σακράτης = διαφείσθαι.

N O T E S.

[J'ai intitulé ce chapitre *raison divine & humaine*, parce que, suivant Marc-Aurele (VII. 9.), il n'y a dans le monde qu'une raison & une vérité.

La nature & l'essence de cette raison passent la portée de nos conceptions : mais son existence a autant de certitude pour nous que l'existence de la lumière, de la pesanteur, du fluide électrique, du ressort, du mouvement, dont la nature nous est également inconnue.

Les sens ne fournissent à la raison hu-

maine qu'une occasion, un objet & une matiere à s'exercer. Notre raison se rendant elle-même attentive, discerne immédiatement le vrai d'avec le faux dans tout ce que les sens lui rapportent ; c'est elle qui, séparant les qualités des êtres d'avec ces êtres mêmes, compte, mesure, compare ces qualités en général, faisant abstraction de tout sujet particulier ; qui juge de leur égalité ou inégalité, ou de leurs proportions ; qui leur assigne des genres, des especes, & qui démontre à ce sujet des vérités également constantes pour tout ce qui pense dans le monde, à commencer par l'Être suprême.

La raison de Dieu voit sans doute infiniment plus de vérités, & les voit infiniment mieux que la raison humaine. Par exemple, Dieu voit infiniment plus de propriétés & de rapports dans les lignes, les surfaces, les solides, les nombres, que nous n'en voyons ; & il voit infiniment mieux que nous, les vérités mathématiques que nous démontrons, puisqu'il les voit en elles-mêmes, sans aucun appareil de preuves, & dans l'essence même des choses. Mais parmi nos démonstrations, il y en a beaucoup

entièrement indépendantes des sens, celles, par exemple, qui ont pour objet des nombres, des proportions abstraites, des quantités indéterminées ; & ces démonstrations ne sont pas plus certaines en Europe qu'en Asie, ni dans la pensée de Dieu que dans celle des hommes, ou de toute autre nature intelligente.

Ainsi la vérité est une, & il n'y a qu'une raison ; c'est-à-dire, une seule source de cette lumière commune & universelle, qui par-tout est la même : source nécessaire, existant par soi, & immuable. Nous lui connoissons très-clairement ces attributs, quoique sa nature, & la façon dont elle se communique aux intelligences particulières, soit incompréhensible ; mais, de toute nécessité, un effet universel suppose une cause de même genre.

Socrate & Platon reconnurent, comme un principe fondamental, cette unité de raison & de vérité que Marc-Aurele adopta.

S. Augustin, parfaitement instruit de la philosophie ancienne, reconnoît qu'aucun philosophe *n'a si fort approché de notre doctrine que les Platoniciens* (1). Et quoique les vues,

(1) De la cité de Dieu, VIII. 4 & 5.

tant de Platon que de saint Augustin, se soient portées un peu plus haut que celles de Marc-Aurele, elles vont servir à appuyer celles de notre sage prince.

Il n'y a pas, dit S. Augustin, plusieurs sages, mais une seule (1). Ce que les yeux de deux hommes voient en même tems, n'appartient pas à l'œil de celui-ci ou de celui-là ; c'est une troisième chose où se portent les regards de ces deux hommes. . . . On ne peut nier qu'il n'y ait une vérité immuable qui renferme tout ce qui est immuablement vrai, vérité que tu ne saurois appeller tienne ou mienne, ni d'aucun autre homme. C'est, ajoute S. Augustin, une sorte de lumière qui, d'une façon admirable, est en même tems secrète & publique ; elle est toujours présente, & s'offre en commun à tous ceux qui contemplent les vérités immuables (2).

Il y a dans saint Augustin un très-grand nombre de passages semblables, sur lesquels Malebranche fonda son système, que nous voyons tout en Dieu ; système qui vient d'être renouvelé par un gentilhomme Breton, de

(1) De la cité de Dieu, XI. 10. Voir aussi X. 2.

(2) S. Aug. de liber. arbitr. II. 12.

beaucoup d'esprit, & fort nourri de la lecture de saint Augustin (1).

Tous ont cité un passage de saint Jean l'Evangéliste, qui, en parlant du VERBE, ou de la sagesse incréée, lui donne le nom de *vraie lumière qui éclaire tout homme dès qu'il vient en ce monde*. Et Marc-Aurele, avant saint Augustin, avoit puisé son idée d'une seule raison universelle, dans les mêmes sources que lui, peut-être même (ce qui surprendra) dans ce passage de saint Jean l'Evangéliste; car ce même passage lui avoit été expliqué par saint Justin, philosophe & martyr, dans les apologies qu'il fit du christianisme devant ce prince.

Ce saint homme, qui cherchoit à concilier aux chrétiens la faveur de Marc-Aurele, l'assura qu'ils reconnoissoient aussi une raison divine qui se communique à tous les hommes.

Il y a, dans cette apologie de saint Justin, deux passages, dont je vais rappeler d'abord le second, pour faire mieux entendre le premier. Saint Justin y distingue les philosophes qui ont eu soin de régler leur vie sur quelques raisons qu'ils ont recueillies de la raison semée

(1) M. de Keranflech.

par-tout, d'avec les chrétiens qui on réglé leur vie sur la connoissance & la contemplation de la raison entiere, c'est-à-dire, de Jesus-Christ.

Dans l'autre passage il dit: *Nous avons appris & nous avons déjà déclaré que Jesus-Christ, fils aîné de Dieu, étoit cette raison qui se communique à tout le genre humain; & ceux qui ont vécu avec la raison, sont chrétiens, comme l'ont été (en cela) parmi les Grecs, Socrate, Héraclite, & leurs semblables (1).*

Cette restriction *en cela*, n'est pas dans le texte de saint Justin; mais c'étoit sans doute sa pensée, comme il est prouvé dans la préface du pere Bénédictin, auteur de l'édition (2).

(1) *S. Justini apologia*, n°. 46, édition de 1742, pag. 71 & 94.

(2) S. CLEMENT D'ALEXANDRIE dit que
 « Dieu a fait avec les hommes, en quelque
 » sorte, trois alliances; l'une avec les Gen-
 » tils, l'autre avec les Juifs, & la troisieme
 » avec les Chrétiens. Il a été servi & ho-
 » noré par les uns & par les autres, chacun
 » en sa maniere. Il a donné aux Gentils la
 » philosophie, & la loi aux Juifs, & de
 » ces deux peuples il en a composé son

Quoi qu'il en soit de l'origine des pensées de Marc-Aurele sur l'unité de la raison, ce prince la reconnoît en cent endroits. (VI. 14. VII. 9. &c.) Il compare (XII. 30.) la raison universelle à la lumière du soleil, qui, quoique divisée, est par-tout la même.

La raison de l'homme est, selon lui, *détachée* du grand Jupiter (1), qui l'a donnée à chacun pour gouverneur & pour guide. (V. 7.)

C'est un *écoulement* (2) de celui qui gouverne le monde. (II. 4.)

Tous les hommes ont une *portion* (3) de cette substance *divine*. (II. 1.) Et nous trouvons dans la bible des expressions semblables.

» église ; réunissant, pour ainsi dire, en une
 » les trois alliances, qui sont toutes trois
 » fondées sur la parole du même Dieu. Car
 » de même qu'il a donné les prophètes aux
 » Juifs, de même il a accordé aux Gentils
 » les philosophes qui sont comme leurs prophètes ». (*D. Calmet, dissertation sur les Gentils, en tête des épîtres de S. Paul, tome 1, in-4°. p. lxxj, édition de 1730, où il cite les textes grecs de S. Clément.*)

(1) ἀποσπασμα.

(2) ἀπορροια.

(3) θεια ἀπομοιρα.

Nous y lisons que *la sagesse est une vapeur de la vertu de Dieu , & une effusion toute pure de la clarté du tout-puissant un éclat de la lumière éternelle.* (Livre de la sagesse. VII. 25. 26.)

Au surplus, Marc-Aurele regarde l'ame de chaque homme comme existant séparément, de même que les différentes mers ont chacune leur bassin ; mais il croit que nos ames font partie d'un même élément spirituel , comme toutes les mers appartiennent à l'élément de l'eau ; & que de plus une même raison les éclaire toutes , comme la lumière du soleil éclaire la terre & les mers. (IX. 8.)

En suivant-cette comparaison de Marc-Aurele , on peut dire que la raison universelle éclaire les habitans de toutes les villes , villages & campagnes de la terre ; mais que le philosophe en a fait comme de la lumière du soleil : il divise celle-ci par le secours d'un prisme , il la décompose en ses élémens , il découvre dans l'ordre de ces élémens une proportion diatonique , & il les combine en mille manieres différentes , pour en tirer de nouvelles couleurs.

L'excellence de la raison humaine dépend

de l'usage que nous en favons faire.

Sur-tout on découvre dans notre raison le principe divin & obligatoire de la loi naturelle, ainsi qu'on le verra sur le chapitre suivant. C'est ce qu'il y a de plus admirable dans la philosophie de Marc-Aurele.]

C H A P I T R E V I I I .

Loi naturelle.

I. **L'ESPRIT** de l'univers aime les rapports d'union. Il a donc fait les choses moins parfaites pour de plus excellentes, & il a fait celles-ci les unes pour les autres. Tu vois l'ordre avec lequel il a subordonné & combiné toutes choses. Il a donné des facultés à chacune suivant sa dignité, & il a inspiré aux meilleures une inclination réciproque. (V. 30.) ὁ τῷ ὅλου = συνήγαγε.

II. Pense très-souvent à la liaison & à l'intime rapport que toutes les choses du monde ont entre elles ; car elles sont pour ainsi dire entrelacées, & par ce moyen alliées & confédérées ; & l'une est à la suite de l'autre, par l'effet du mouvement local, de la correspondance & de l'union de toutes

les parties de la matiere. (VI. 38.) *πολλάκις*
 = *εἰς*.

III. Les choses qui succedent à d'autres sont de la famille de celles qui ont précédé : ce n'est pas comme une suite de nombres détachés , que la seule nécessité fait chacun ce qu'il est ; elles ont au contraire une connexité fondée en raison. Comme originairement tous les êtres ont été combinés pour former un ensemble , de même ceux qui naissent de nouveau ne présentent pas une succession simple , mais une sorte de parenté digne d'admiration. (IV. 45.) *τὰ ἐξ ἧς* = *ἐμφαίνει*.

IV. Une même sorte d'ame a été distribuée à tous les animaux sans raison , & un même esprit intelligent à tous les êtres raisonnables , comme tous les corps terrestres ont une même terre , & comme tout ce qui voit & qui respire ne voit qu'une même lumière , ne reçoit & ne rend qu'un même air. (IX. 8.) *εἰς* = *παντα*.

V. La lumière du soleil est une , quoi qu'on la voie dispersée sur des murailles , sur des montagnes , sur mille autres objets. Il n'y a qu'une matiere commune , quoi qu'elle soit divisée en des millions de corps

particuliers. Il n'y a qu'une ame, quoiqu'elle se distribue à une infinité de corps organisés qui ont des limites propres. Il n'y a qu'une ame intelligente, quoiqu'elle semble elle-même se partager (1).

Or quelques-unes de ces parties dont je viens de parler, comme celles qui tiennent de la nature de l'air & les inférieures, sont insensibles & sans affection les unes pour les autres, quoique retenues ensemble par l'esprit universel, & par une même pesanteur ; au lieu que tout être intelligent se sent né & conformé pour être uni avec son semblable, & que ce penchant social est tout entier dans chacun. [XII. 30.] *φῶς = πάθος.*

(1) Les deux mots grecs que Marc-Aurele emploie pour désigner uniquement l'ame animale, *ψυχὴ*, *πνεῦμα*, ont des racines qui signifient également un souffle, un vent. Aristote entend en général, par le mot *πνεῦμα*, une substance animale & productive, qui est commune aux plantes & aux animaux ; & Marc-Aurele emploie ordinairement d'autres mots pour désigner l'ame raisonnable, tels que *νῦς*, *διανοία*, *λόγος*. Il la regarde comme faisant partie d'un même élément spirituel.

VI. Tous les êtres qui ont entre eux quelque chose de commun, tendent à s'unir à ceux de leur espèce. Les corps terrestres se portent vers la terre ; ce qui est humide cherche à couler avec l'humide, & l'air avec l'air ; enforte que, pour les tenir séparés, il faut employer quelque barrière & quelque force. Le feu se porte en haut, à cause du feu élémentaire : celui d'ici bas a tant de disposition à s'y aller joindre par l'embrasement, que toutes nos matières un peu seches s'enflamment aisément, parce qu'elles ont moins d'obstacles qui les en empêchent.

Il en est de même de tous les êtres qui participent de la nature intelligente : ils se portent avec une pareille force, & peut-être avec plus d'impétuosité, vers ce qui est de même nature qu'eux. Plus un être est parfait, plus il est prompt à se joindre & à se confondre avec son semblable.

Parmi les animaux sans raison on a toujours vu des essaims d'abeilles, de grands troupeaux, des familles de poussins, en un mot, des sociétés qu'une sorte d'amour a rassemblées, parce que ces êtres ont une même sorte d'ame. Mais ce penchant à vivre en société est plus vif dans les êtres plus parfaits,

parfaits, & se trouve moins fort dans les plantes, dans les pierres, dans les bois. L'espece raisonnable est composée de peuples réunis ou confédérés, de familles & d'assemblées. Dans les tems même de guerre, il se fait des capitulations ou des treves; & parmi les êtres encore plus parfaits on aperçoit, malgré leur séparation, une sorte de tendance à s'unir, comme dans les astres. Parmi ces êtres plus excellens que l'homme, l'éloignement n'a pu empêcher cette tendance réciproque, effet de leur supériorité même (1).

Cependant considere ce qui se passe parmi le genre humain : les êtres raisonnables sont actuellement les seuls qui aient oublié cette mutuelle affection, ce penchant & cet attrait commun. On n'en voit plus d'exemple.

Mais les hommes ont beau se fuir; la nature plus forte se saisit d'eux & les arrête. Tu verras la vérité de ce que je dis, si tu y prends bien garde : car tu trouveras plutôt un corps terrestre séparé de la terre, que

(1) Il semble que Marc-Aurele avoit entrevu l'attraction de Newton, sous l'emblème de sympathie. (IV. 27. Et ici.)

tu ne trouveras un homme qui ait rompu tout rapport avec ceux de son espèce. (IX.

9.) ὅσα = ἀποσχισμένοι.

VII. Tout ce qui arrive *de bon* à chacun est utile à l'univers. C'est en dire assez. On peut cependant ajouter, & l'expérience le confirme, que tout ce qui arrive *de bon* à chaque homme est encore utile à la société humaine, en prenant ici l'*utile* dans le sens du vulgaire qui appelle biens ce qui, dans le vrai, tient simplement un milieu entre les vrais biens & les vrais maux (1). (VI. 45.)

ὅσα = λαμβανέσθω.

(1) La fin de l'article en restreint le sens aux seuls biens utiles. Les vrais biens sont la raison & le bon usage qu'on en fait envers Dieu, les hommes, soi-même. Les vrais maux sont le vice, l'erreur, toutes sortes d'égaremens. La santé, les richesses, les honneurs & leurs contraires, sont des choses moyennes, qui peuvent également servir au vice & à la vertu, & dont le bonheur ou le malheur de l'homme ne dépend pas nécessairement. Telle est l'admirable morale des stoïciens.

Après cette explication, il est aisé d'entendre l'article. Les richesses, par exemple, d'un citoyen ne peuvent lui être bonnes qu'autant qu'il s'en servira, & il ne peut

VIII. J'ai trois rapports ; l'un avec la cause environnante ; l'autre avec la cause divine, d'où procède tout ce qui arrive à tous les êtres ; & le troisieme, avec tous ceux qui passent leur vie avec moi. (VIII. 27.) *τρίαι*
 = *συνεχόμενα*.

IX. [*On vient de s'offenser ?*] Songe promptement à ton esprit, à celui de l'univers, à celui de l'offenseur : au tien, pour le rendre juge ; à celui de l'univers, pour te souvenir de qui tu fais partie ; à celui d'un tel, pour voir si ce n'est point ignorance de sa part, plutôt que dessein prémédité. Songe en même tems que, comme homme, il est ton parent. (IX. 22.) *τρίαι* = *συνγενής*.

X. Faire une injustice, c'est être impie ; car la nature universelle ayant créé les êtres raisonnables les uns pour les autres, afin qu'ils se prêtent de mutuels secours (comme il convient à leur dignité) sans jamais se nuire, celui qui défobéit à cette volonté de la nature offense certainement la plus ancienne déesse ; & faire un mensonge, est aussi pécher contre cette divinité (1) : car

s'en servir, ni même en abuser, sans faire du bien à la société.

(1) Cette ligne manquoit dans le manus.

la nature universelle est la mere de tous les êtres , ce qui les rend parens ; & de plus , la nature universelle est nommée avec raison la vérité , puisqu'elle est la source de toute vérité : ainsi celui qui ment avec réflexion , peche , parce qu'en trompant il fait une injustice ; & celui qui ment sans réflexion fait toujours une action injuste , en ce qu'il rompt l'harmonie établie par la nature universelle , & en ce qu'il trouble l'ordre en contrariant la nature du monde. En effet , c'est la contrarie que de se porter à la fausseté malgré son propre cœur ; car ce cœur avoit reçu de la nature un sentiment d'aversion pour le faux , & c'est pour n'y avoir fait aucune attention , que maintenant il n'est plus en état de sentir la différence du faux d'avec le vrai.

De même , celui qui recherche les voluptés comme des biens , & qui fuit les douleurs comme des maux , est impie ; car il est impossible qu'un tel homme n'accuse souvent la commune nature d'avoir fait un

crit palatin. Casaubon le fils l'avoit supplée , d'après un manuscrit d'Heschelius , & en effet je la retrouve dans les manuscrits du roi , & du Vatican.

Injuste partage aux méchans & aux bons ; puisqu'il arrive souvent que les méchans nagent dans les plaisirs & vivent dans l'abondance de tout ce qui peut leur en procurer, pendant que les bons éprouvent la douleur & tous les accidens qui la font naître. D'ailleurs, celui qui redoute les douleurs craindra une chose que l'ordre du monde lui destine un jour, ce qui est déjà impie ; & celui qui court sans cesse après le plaisir des sens, ne s'en abstiendra pas pour une injustice, ce qui est une impiété manifeste. Or il faut que celui qui veut se conformer à l'ordre de la nature, regarde comme indifférentes toutes les choses que la nature a également faites ; car elle ne les auroit pas faites également, si elles n'eussent été à ses yeux, tout à fait égales. Tout homme donc qui ne reçoit pas également les plaisirs & les peines, la mort & la vie, la gloire & l'ignominie, choses que la nature envoie sans distinction aux bons & aux méchans, est, sans aucun doute, impie.

Quand je dis que la nature les envoie indifféremment, j'entends qu'elles arrivent indifféremment selon l'ordre & la suite de tout ce qui devoit se faire successivement,

en vertu d'un certain mouvement primitif que la Providence imprima, lorsque, dans une certaine époque, elle se fut déterminée à un tel arrangement, après avoir conçu en elle-même les combinaisons de tout ce qui devoit être, & avoir semé par-tout les germes & les principes, tant des divers êtres, que de leurs changemens & de leur succession dans l'ordre que nous les voyons.

(IX. 1.) ὁ ἀδικῶν = τοιοῦτῶν.

XI. Celui qui peche, peche contre lui-même. Et l'homme injuste se fait du mal à lui-même, puisqu'il se rend méchant.

(IX. 4.) ὁ ἀμαρτάνων = πῶν.

XII. Souvent on n'est pas moins injuste en ne faisant rien, qu'en faisant certaines choses. (IX. 5.) ἀδικεῖ = τι.

XIII. La nature est toujours supérieure à l'art, car tous les arts cherchent à imiter les choses naturelles. Par conséquent la nature la plus parfaite, celle qui comprend toutes les choses naturelles, ne cede point en industrie aux arts. Or ceux-ci font ce qu'il y a de moins bien pour ce qu'il y a de mieux. Donc la commune nature en use de même, & c'est ce qui produit la justice, vertu qui suppose toutes les autres. Car nous n'obser-

verons pas la justice, si nous désirons fortement les biens extérieurs, si nous donnons dans les préjugés, si nous sommes foibles, si nous sommes légers. (XI. 10.)

οὐκ = ὅτι.

XIV. Le bas peuple ne connoît pas toute la portée du sens de ces mots, vivre du bien d'autrui & semer *le sien* ; gagner sa vie à quelque trafic, & vivre dans l'oisiveté. Il ne voit pas ce qu'il faut faire pour bien vivre. En effet, cela ne se voit point avec les yeux du corps, mais avec d'autres yeux. (III. 15.) οὐκ = ὅτι (1).

XV. Si quelquefois tu as vu une main, un pied, une tête coupés & entièrement séparés du reste du corps, c'est l'image de celui qui se refuse, autant qu'il est en lui, aux accidens de la vie, qui se détache du grand tout, ou qui fait quelque chose au préjudice de la société. Tu viens de te jeter hors du sein de la nature ; car en venant au

(1) J'ai cru devoir éclaircir un peu l'énigme du texte. Ces mots, *voler, semer, trafiquer*, regardent le bas peuple, qui en effet ne connoît de la justice que le nom, & semble la regarder comme une vertu, inventée par les riches contre les pauvres.

monde tu en as fait partie, & maintenant tu t'en es retranché ; mais tu as la ressource de pouvoir t'y réunir, ce que Dieu n'a point accordé à ces parties qui, après avoir été une fois coupées & séparées, ne peuvent plus se rejoindre au tout. Vois quelle est la bonté suprême, d'avoir doué l'homme d'une si excellente prérogative. Elle t'a d'abord accordé le pouvoir de ne te point séparer de la société des êtres, & ensuite le pouvoir de te rejoindre au tronc, d'y repousser & d'y reprendre ton rang de partie. (VIII. 34.) *ἡ ποτὶ τὸ ἐπαναλῆσαι* (1).

XVI. Le bonheur & le malheur d'un être raisonnable & sociable ne dépendent pas des sensations qu'il éprouve, mais de ses actions ; de même que ses vertus & ses vices ne consistent pas dans les sensations qu'il a, mais dans les actions qu'il fait. (IX. 16.) *ὅτι τὸ ἐν τῇ ἐργασίᾳ*.

XVII. Comme tu es le chef qui fait de la société un corps entier, toutes tes actions doivent tendre à le maintenir dans une parfaite intégrité. Ne fais donc rien qui ne se

(1) Dans le manuscrit du roi, fol. 174, on a retranché de cet article trois petits mots. Cette différence est peu importante.

rapporte de près ou de loin à ce but. Sans cela ta vie seroit séparée du corps. Elle ne seroit plus avec lui un seul tout. Elle seroit seditieuse, comme l'est un homme qui, se faisant un parti dans une république, en rompt l'harmonie. (IX. 23.) ὅστις = συμφορίας.

XVIII. Ce qui n'est point utile à la ruche, n'est pas véritablement utile à l'abeille. (VI. 54.) τὸ τῷ = συμφέρι.

XIX. Il y a tel qui, après avoir fait plaisir à quelqu'un, se hâte de lui porter en compte cette faveur. Un autre ne fait pas cela, mais il a toujours présent à sa pensée le service qu'il a rendu, & il regarde celui qui l'a reçu comme son débiteur. Un troisieme ne songe pas même qu'il a fait plaisir; semblable à la vigne qui, après avoir porté du raisin, ne demande rien de plus, contente d'avoir porté le fruit qui lui est propre. Le cheval qui a fait une course, le chien qui a chassé, l'abeille qui a fait du miel, & le bienfaiteur, ne font point de bruit, mais passent à quelque'autre action de même nature, comme fait la vigne qui dans la saison donne d'autres raisins.

Faut-il donc être de ceux qui, pour ainsi
E v.

dire, ne pensent jamais à ce qu'ils font (1)?
 Oui, il le faut. Mais, dira quelqu'un, il faut bien savoir ce que l'on fait; car c'est le propre d'un être social de sentir qu'il fait une action convenable à la société, & de vouloir même, de par Jupiter, que son concitoyen le sente. J'avoue que ce que tu dis est vrai, mais tu prends trop à la lettre mes paroles, c'est pourquoi tu feras du nombre de ceux dont j'ai parlé d'abord, car ils ont aussi des raisons spécieuses qui les abusent. Si tu veux mieux entendre ce que j'ai dit, ne crains pas que cela te fasse jamais perdre l'occasion de faire quelque une des actions qu'exige la société. (V. 6.) ὁ μὲν = κοινωτικόν.

XX. Quoique les êtres raisonnables forment chacun un tout à part, cependant étant faits pour coopérer ensemble à une même œuvre, ils ont par cette raison entre eux le même rapport d'union qui se trouve entre les membres d'un seul & même corps. Pour te rendre cette pensée plus touchante, il faut te dire souvent à toi-même : je suis un membre du corps de la société hu-

(1) Le cardinal Barberin a supposé ici une interrogation qui fait bien. Peut-être l'avoit-il prouvée dans son manuscrit.

maine ; car si tu te dis simplement : je fais partie de ceux de la société (1), c'est que tu n'aimes pas encore du fond du cœur les autres hommes ; c'est que tu n'aimes pas à leur faire du bien, comme étant de leur espèce ; & si tu leur en fais par pure bienfaisance, c'est que tu ne t'y portes pas encore comme à ton bien propre. (VII. 13.)

οἶον = εἰ ποίων.

XXI. Personne ne se lasse de recevoir du bien. Or c'est se faire du bien que de faire des actions conformes à la nature. Ne te lasse donc point de faire du bien aux autres, puisque par-là tu t'en fais à toi-même. (VII. 74.) ἐδίδας = ἀφιλείς.

XXII. Ai-je fait quelque chose pour la société ? j'ai donc fait mon propre avantage.

(1) M. Menage, dans une note écrite de sa main, en marge d'un exemplaire de Marc-Aurele que j'ai, observe que dans l'édition latine de Basle, on ne trouve pas la traduction de ces mots διὰ τῷ εἰ στοιχείου, pour dire que *melos*, *membre*, diffère de *meros*, *partie*, par la lettre *r* : ce qui est une puérité de copiste, que l'éditeur Xylander, & après lui Casaubon le fils, ont jugée indigne de Marc-Aurele. Le cardinal Barberin l'a cependant adoptée & rendue dans sa traduction italienne.

Que cette vérité soit toujours présente à ton esprit, & travaille sans cesse. (XI. 4.)

παραίτηται = παύει.

XXIII. Les Lacédémoniens, dans leurs spectacles, plaçoient les étrangers à l'ombre, & se mettoient eux-mêmes où ils pouvoient. (XI. 24.) Λακεδαιμόνιοι = ἰκατέζοντα.

XXIV. Perdiccas ayant demandé à Socrate pourquoi il ne venoit pas chez lui: c'est, répondit Socrate, pour ne pas mourir désespéré de recevoir du bien sans pouvoir en faire à mon tour. (XI. 25.) εἰς Περδικκᾶς = ἀντεμπούσαι.

NOTES.

[Nous sommes composés d'un esprit & d'un corps.

Nous vivons en société.

Nous faisons partie du monde.

Tel est à notre égard l'état des choses établi par la nature.

Un stoïcien se demande: *pourquoi suis-je fait?* Et il se répond: *pour vivre conformément à la nature.* C'est ma loi naturelle, c'est ma condition, ma constitution, &, pour ainsi dire, ma structure.

1°. *J'ai un esprit & un corps.*

En vain je rechercherois quelle est leur

nature. Je fais que la connoissance intime de leurs essences passe ma portée. Mais quelles sont leurs fonctions ? L'un pense ; l'autre est une machine organisée , qui se meut & se nourrit. J'apperçois d'abord ces grandes différences. Mais pour connoître ma loi , il faut que je porte mon attention plus avant ; & comme je vois que ces deux substances sont unies par des liens & des rapports dont la nature passe aussi ma portée , sans chercher à la définir , je m'arrête uniquement aux effets de qualité morale que j'éprouve , & qui me sont communs avec tous ceux de mon espece.

D'un côté j'ai des passions de colere ; d'amour , de desir , d'aversiion , de plaisir , de douleur ; & de l'autre , je sens en moi une faculté fort curieuse de connoître le vrai & la juste valeur des choses , qui examine toutes mes imaginations , qui raisonne , décide , choisit librement , jusqu'à préférer , si elle veut , le désagréable à ce qui plaît , dans la seule vue de se prouver à elle-même sa liberté. Je conclus de là que cette faculté est la principale partie de moi-même , & que je peux distinguer en moi , comme dans un cavalier , l'homme d'avec le cheval. Mes

appétits naturels sont les fantaisies du cheval ; mais le cavalier les réprime , guide & gouverne le cheval. Or ce cavalier n'est autre chose que la raison divine & humaine, dont il a été traité au chapitre précédent. Voilà donc mon vrai législateur ; la raison commune & universelle, dont Marc-Aurele a parlé ci-dessus.

Voyons encore, en rapprochant plusieurs pensées éparées de Marc-Aurele, ce qu'il pensoit du suprême législateur de l'homme.

Il n'y a qu'un seul Dieu qui est par-tout une seule loi qui est la raison commune à tous les êtres intelligens. (VII. 9.)

L'esprit de chacun est un dieu , & une émanation de l'être suprême. (XII. 26.)

Celui qui cultive sa raison doit être regardé comme un prêtre & un ministre des dieux , puisqu'il se consacre au culte de celui qui a été placé au dedans de lui comme dans un temple. (III. 4.)

Il se garde bien de faire injure à ce génie divin qui habite au fond de son cœur il se le conserve propice & favorable , en lui faisant modestement cortège comme à un dieu. (III. 16.)

Dédaigne tout le reste, pour t'occuper uniquement du culte de ton guide & de ce qu'il y a de divin en toi. (XII. 1.)

Sois docile aux inspirations de ce génie émané de la substance du grand Jupiter, qui l'a donné à chacun pour gouverneur & pour guide : c'est notre esprit & notre raison. (V. 27.)

Que le Dieu qui est au dedans de toi conduise & gouverne un homme vraiment homme.... tu ne verras rien de meilleur que le génie qui réside en toi, qui commande à tes propres desirs. (III. 5 & 6.)

Une même raison nous prescrit ce qu'il faut faire ou éviter. C'est donc une loi commune qui nous gouverne. Nous sommes donc des citoyens qui vivons ensemble sous la même police. (IV. 4.)

Mais, dira-t-on, ces magnifiques idées portent-elles sur un fondement solide ? Est-il bien certain que la raison nous prescrive clairement ce qu'il faut faire ou éviter ? Nos idées venant toutes des sens, ne font-elles pas illusion à la raison ? Nos expressions générales ne font-elles pas des inventions humaines & arbitraires ? Notre science ne se réduit-elle point à une simple expérience ? Que voit-on dans nos raisonne-

mens , que des identités de propositions ; où l'on ne fait que répéter ce qui étoit déjà dans nos définitions ou nos suppositions ?

Je laisse aux métaphysiciens ces disputes presque interminables. Il s'agit simplement ici de regles de mœurs. Je les trouve dans l'expérience d'un sentiment moral, reconnu pour constant par tous les hommes & dans tous les siècles. Je m'arrête au seul fait. Il me sera toujours impossible de douter sérieusement de la différence qu'il y a de la bienveillance à la haine , de la sincérité au mensonge , de ce qui est honnête à ce qui est honteux , de la bonne foi à la trahison , de la reconnoissance à l'ingratitude , du bienfait à l'injure , de la justice à l'injustice , de la modération à l'intempérance , du courage à la lâcheté , &c. Je ne peux pas plus douter de ces vérités de sentiment , que de ma propre existence. L'opposition ne se trouve dans les mots , que parce qu'elle est foncièrement dans les choses & dans les mouvemens de mon cœur. Des gens d'esprit pourront m'embarasser à répondre sur mille argumens spécieux. En attendant que j'y trouve une réponse , je ne pourrai me défendre d'agir conformément à ces notions

que j'e retrouve fans cesse dans mon ame ; dans celles de toutes les générations d'hommes depuis les tems les plus reculés , dans la conduite même de ces gens d'esprit, dont les subtilités m'embarrassent.

Supposons qu'un tyran m'ordonne, me force d'être menteur, injuste, perfide, ingrat, lâche ; la loi de mon cœur réclamera fans cesse contre sa violence. Jamais une loi injuste en soi ne subjuguera ma raison. Ces regles de mes pensées, de mes affections, de ma conduite, ne m'obligent point en vertu d'un pouvoir supérieur qui ait fait publier ses ordres. Leur lien primitif est dans la nature des choses, dans les rapports de convenance ou d'opposition qui existent entre elles. Ma raison les y voit comme un résultat nécessaire de la comparaison qu'elle en fait, & elles sont accompagnées d'un sentiment d'attrait ou d'aversiion, qui entraîne, avec une sorte de nécessité, mon desir ou ma fuite.

Par exemple, je ne saurois mentir sans que la contrariété de l'action de ma langue, avec l'impression que fait sur moi la vérité connue, ne cause dans mon ame un combat, une division, un secret reproche du

lâche abus que je fais de ma faculté de parler ; & si je ments à mon ami , à mon bienfaiteur , à celui qui m'a aidé par sa sincérité , ou si je ments par intérêt , à dessein de ruiner l'honneur ou la fortune d'un autre , une secrete voix crie au fond de mon cœur : tu es un méchant , un traître , un ingrat , un perfide , un homme indigne de ta raison. Ce cri d'une vérité que je ne peux me dissimuler me suit par-tout , m'avilit à mes propres yeux , me perce l'ame.

Que si , par l'effet d'une malheureuse habitude de méchanceté , je me suis endurci , si je suis devenu presque insensible à ces reproches de ma raison , celle de tout le genre humain , révoltée & liguée contre moi , me punit de ce double vice par un mépris universel , par la défiance , l'opprobre , la haine , le refus de secours mutuels. Mille occasions , sans cesse renaissantes , aigrissent & renouvellent ma peine ; au lieu que si je suis vertueux , ma récompense est une délicieuse paix de l'ame ; je recueille les fruits de la confiance de tous mes concitoyens , &c.

Ce sont là tous les caractères d'une vraie loi. Mon législateur est la raison divine , qui

éclaire la mienne. La sanction de cette loi naturelle est dans mon cœur. Elle me lie par des peines & des récompenses également naturelles : & tout cela est immuablement fondé sur la nature même des choses (1).

2° *Nous vivons en société.*

Les stoïciens ont donné à ce mot de *société* beaucoup plus d'étendue que nous ne le faisons. La principale partie de l'homme est sa raison, & il n'y a dans le monde qu'une raison, dérivée de la raison de l'Être suprême qui illumine tout être intelligent ; savoir, les dieux créés & les hommes ; car ce qui est vrai pour l'une de ces classes, l'est pour toutes. Ainsi la raison de chaque homme se trouve en société, non-seulement avec celle de ses semblables, mais encore

(1) Epictète dans Arrien dit :

« Il y a une loi divine, très-forte & inévitable, qui inflige les plus grandes punitions aux plus grands manquemens. Que prononce-t-elle ? Que celui qui désobéit au gouvernement divin, soit dégradé ; qu'il soit esclave, qu'il soit rongé de remords en un mot qu'il soit malheureux, qu'il pleure ». Liv. III. 24. p. 496, d'Upton.

avec celle des intelligences supérieures à l'homme, à commencer par l'auteur de tout ; idée sublime, dont il est aisé de sentir l'extrême utilité dans la morale : elle tend à nous inspirer le plus grand respect & la plus grande docilité pour la source de cette lumière, qui est notre loi commune.

Au surplus, il n'y a point de philosophe qui ait plus amplement ni mieux traité que Marc-Aurele les principes de la société qui unit tous les hommes.

L'auteur du *parallele de la morale chrétienne avec celle des anciens philosophes* (1) ; a reproché à ceux-ci de n'avoir pas connu l'amour du prochain.

L'auteur sans doute n'avoit pas lu Marc-Aurele, ou bien il l'avoit lu avec une extrême prévention. Marc-Aurele va jusqu'à vouloir que l'on pardonne à ceux qui nous offensent, & même qu'on les aime. *Moi, dit-il, qui fais bien quelle est la nature de celui qui me manque, & qu'il est mon parent, non par la chair & le sang, mais parce qu'un même esprit nous anime ; esprit qui fait partie*

(1) Livre in-12 du P. Mourgues, jésuite de Toulouse, contenant une traduction du manuel d'Épictète.

de la substance de Dieu même, & que nous possédons également. . . . Il est impossible que je me fâche contre un frere, ni que je le haïsse; car nous avons été faits tous deux pour agir de compagnie, à l'exemple des deux pieds, des deux mains, des deux paupieres, des deux mâchoires. Ainsi il est contre la nature que nous soyons ennemis, & ce seroit l'être que de se supporter l'un l'autre avec peine, & de se fuir. (II. 1. 13. XII. 26.)

C'est une vertu particuliere à l'être raisonnable, d'aimer ceux même qui l'offensent. (VII. 22.)

On dit encore que les hommes sont nés en état de guerre.

Reprenons l'exemple du cavalier.

Son cheval veut manger de tous les pâturages, sans respecter aucune propriété. Mais la raison du cavalier lui fait respecter la propriété des pâturages d'autrui, comme une loi fondamentale. Le cheval représente les premiers mouvemens de toutes les passions; au lieu que la réflexion du cavalier, par un intérêt plus éclairé, lui dit: ne faisons jamais aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fissent.

3^e. *Nous faisons partie du monde.*

Les stoïciens ont tiré de cette vérité in-

contestable, de merveilleuses conséquences. Pour les faire entendre, reprenons encore l'exemple du cavalier.

Le terrain sur lequel je marche est souvent inégal, boueux, difficile, & je suis exposé aux intempéries de l'air, à la pluie, aux orages, au tonnerre ; mon cheval bronche & se blesse ; je me trompe de chemin, &c. Tous ces accidens, dit Marc-Aurele, sont *des accompagnemens de choses belles & bonnes* (VI. 36.), & ne sont même des accidens que parce que j'ignore le rapport, &, pour ainsi dire, l'engrenage de toutes les pieces qui entrent dans la composition & le jeu de la grande machine du monde. Je n'y étois pas quand Dieu le fit, mais je suis sûr qu'il n'y a rien mis de mauvais en soi, & qui ne soit utile au grand tout ; or, puisque je fais partie du tout, il est de loi naturelle qu'ayant reçu le bienfait de l'existence, j'en accepte les charges. Si je pensois autrement, je n'en serois pas moins incommode, & je le serois sans la consolation qu'apportent ces pensées.

Enfin les stoïciens tirent de cette vérité, que nous faisons partie du monde, la loi que nous avons droit de jouir de toutes les

richesses de la nature & de l'art , avec les seules restrictions que la société & la raison exigent de nous , & à condition de bénir la main qui nous les présente. La loi fondamentale de la société est de respecter les possessions d'autrui ; & la loi de la raison pour nos jouissances , se trouve dans cet éloge que fait Marc-Aurele de l'empereur Tite-Antonin : *Il usoit, sans faste & sans façon, des commodités qu'une grande fortune offre toujours abondamment, & d'un air à faire connoître qu'il s'en servoit uniquement parce qu'elles se présentoient. . . . Il mérita qu'on lui appliquât ce qu'on a dit de Socrate, qu'il avoit la force de se passer & de jouir indifféremment des choses dont la plupart des hommes ne peuvent ni manquer sans tristesse, ni jouir sans excès.*

Cependant il faut être attentif à se respecter soi-même dans ces jouissances. *Tu as en toi-même (disoit Epictète) quelque chose de divin. Pourquoi déroges-tu à ta noble origine? . . . Ne veux-tu pas te souvenir quand tu manges, qui tu es toi qui manges, & qui te nourris? quand tu uses des droits du mariage, qui tu es toi qui uses de pareils droits? Et de même quand tu es en compagnie, que tu prends*

de l'exercice, que tu parles avec quelqu'un, ah malheureux ! tu ne sais pas que tu portes partout un dieu ? Crois-tu que je veuille dire une figure argentée ou dorée ? C'est Dieu même que tu portes dans ton sein, & tu ne songes pas que tu le profanes par des pensées honteuses, par de vilaines actions ! Tu n'oserois faire ce que tu fais devant une image de Dieu ; & c'est en présence du Dieu qui habite en toi, qui voit & entend tout, que tu ne rougis pas d'avoir ces pensées & de faire ces actions ! Oh que tu connois mal quelle est ta nature ! Oh que tu mérites bien la colere céleste ! (Epictete d'Arrien, II. 8,) ἔχουσιν ὁμοχόλῳσι,

Telles sont les loix naturelles des stoïciens. C'est ce qu'ils appellent *vivre conformément à la nature.*]

CHAPITRE IX.

Du recueillement.

I. LA plupart des hommes cherchent la solitude dans les champs, sur des rivages, sur des collines. C'est aussi ce que tu recherches ordinairement avec le plus d'ardeur. Mais c'est un goût très-vulgaire ; il ne
tient

tient qu'à toi de te retirer à toute heure au-
dedans de toi-même. Il n'y a aucune re-
traite où un homme puisse être plus en repos
& plus libre que dans l'intérieur de son ame ;
principalement s'il y a mis de ces choses pré-
cieuses qu'on ne peut revoir & considérer
sans se retrouver aussi-tôt dans un calme
parfait, qui est, selon moi, l'état habituel
d'une ame où tout a été mis en bon ordre &
à sa place.

Jouis donc très-souvent de cette solitude,
& reprends-y de nouvelles forces. Mais
aussi fournis-la de ces maximes courtes &
élémentaires, dont le seul ressouvenir puisse
dissiper sur le champ tes inquiétudes, & te
renvoyer en état de soutenir sans trouble
tout ce que tu retrouveras.

Car enfin, qu'est-ce qui te fait de la
peine ? Est-ce la méchanceté des hommes ?
Mais rappelle-toi ces vérités-ci : que tous
les êtres pensans ont été faits pour *se sup-
porter les uns les autres* ; que cette patience
fait partie de la justice qu'ils se doivent ré-
ciproquement ; qu'ils ne font pas le mal
parce qu'ils veulent le mal. D'ailleurs, à
quoi a-t-il servi à tant d'hommes, qui main-
tenant sont au tombeau réduits en cendre,

d'avoir eu des inimitiés , des soupçons , des haines , des querelles ?

Cesse donc enfin de te tourmenter.

Te plains-tu encore du lot d'événemens que la cause universelle t'a départi ? Rappelle-toi ces alternatives de raisonnement : ou c'est la Providence , ou c'est le *mouvement fortuit* des atomes qui t'amène tout ; ou enfin il t'a été démontré que le monde est une grande ville. (1)

Mais tu es importuné par les sensations du corps ? Songe que notre entendement ne prend point de part aux impressions douces ou rudes que l'ame animale éprouve, si-tôt qu'il s'est une fois renfermé chez lui , & qu'il a reconnu ses propres forces. Au surplus , rappelle-toi encore tout ce qu'on t'a enseigné sur la volupté & la douleur , & que tu as reconnu pour vrai.

Mais ce sera un desir de vaine gloire qui viendra t'agiter ?

(1) *Qu'il y ait des atomes ou d'autres principes naturels , il est d'abord constant que je suis une partie de cet univers gouverné par la nature ; ensuite , qu'il y a une sorte d'alliance entre moi & les parties qui sont de mon espece , &c. (Chapitre XXXI. 27.)*

Considère la rapidité avec laquelle toutes choses tombent dans l'oubli ; cet abyme immense de l'éternité qui t'a précédé & qui te suivra ; combien un simple retentissement de bruit est peu de chose ; la diversité & la folie des idées que l'on prend de nous ; enfin la petitesse du cercle où ce bruit s'étend : car la terre entière n'est qu'un point dans l'univers ; ce qui en est habité n'est qu'un coin du monde ; & dans ce coin là même , combien auras-tu de panégyristes , & de quelle valeur ?

Souviens-toi donc de te retirer ainsi dans cette petite partie de nous-mêmes (1). Ne te trouble de rien. Ne fais point d'efforts violens ; mais demeure libre. Regarde toutes choses avec une fermeté mâle , en homme , en citoyen , en être destiné à mourir. Sur-tout , lorsque tu feras dans ton ame la revue de tes maximes , arrête-toi sur ces deux : l'une , que les objets ne touchent point notre ame ; qu'ils se tiennent immobiles hors d'elle , & que son trouble ne vient jamais que des opinions qu'elle se fait au-dedans : l'autre , que

(1) Au lieu de *ἀποκιδιον*, le manuscrit du Vatican porte *ἀντιδιον*. C'est une autre expression figurée.

tout ce que tu vois va changer dans un moment, & ne sera plus ce qu'il étoit. N'oublie jamais combien il est arrivé déjà de révolutions, ou en toi, ou sous tes yeux. Le monde n'est que changement; la vie n'est qu'opinion. (IV. 3.) ἀναχωρήσεις = ὑποληψίς.

II. Il te reste bien peu de tems à vivre. Passe ta vie comme si tu étois seul retiré sur une montagne; car peu importe d'être ici ou là, dès que l'on peut vivre par-tout suivant les loix de la grande cité du monde, (X. 15 en partie.) ὀλίγον = πόρος.

III. Tiens toujours pour évident que la campagne n'est pas différente de ceci, & que les objets sont ici les mêmes que pour ceux qui vivent retirés sur une montagne, ou sur le bord de la mer, ou par-tout ailleurs. Tu peux être dans une ville, suivant le mot de Platon, comme un berger dans sa cabane sur le haut d'une colline. (X. 23.) ἐναργής = περιβαλλόμενος (1).

(1) Je n'ai pas supprimé, comme le vouloit Saumaïse, les deux ou trois derniers mots qui terminent cet article; mais je les ai joints à l'article suivant du texte: on les trouvera traduits au chapitre XXVII. des *encouragemens à la vertu*, article 18. Je crois

IV. On n'a guere vu arriver de malheur à quelqu'un pour n'avoir pas étudié ce qui se passoit dans l'ame d'un autre ; mais quant à ceux qui n'ont jamais étudié les mouvemens de leur cœur, c'est une nécessité qu'ils soient malheureux. (II. 8.) *παρὰ τὴν ἀνάγκην* *παροδυσ-
πορεῖν.*

V. Rien n'est plus digne de pitié qu'un homme qui passe sa vie à tourner par-tout, & qui fouille, comme l'a dit quelqu'un, jusques sous terre, pour découvrir, par conjectures, ce que ses voisins ont dans l'ame. Il ne sent pas qu'il suffisoit à son bonheur de se tenir auprès du génie qui réside en lui, & de le servir comme il doit l'être. Ce service consiste à le garantir des passions, de toute légèreté & d'impatience à l'occasion de ce qui vient des dieux ou des hommes ; car ce qui vient des dieux est respectable à cause de leur vertu, & ce qui vient des hommes, parce qu'ils sont nos freres.

Quelquefois pourtant nous devons avoir une sorte de pitié de ceux-ci, à cause de

connoître assez le style de Marc-Aurele, pour être persuadé que j'ai saisi le vrai sens de ces mots, qui ont passé pour inintelligibles.

l'ignorance où ils font des vrais biens & des vrais maux. Cette imperfection est aussi pardonnable que celle d'un aveugle, qui ne peut distinguer le blanc d'avec le noir (1).

(II. 13.) οὐδ'εν = μέλαινα.

VI. Quel est enfin l'usage que je fais à présent de mon ame ? C'est ce qu'il faut se demander en chaque occasion, & sur quoi il faut s'examiner. En quel état se trouve actuellement cette partie de moi qu'on appelle avec raison mon guide ? Quelle est la sorte d'ame que j'ai ? Est-ce l'ame d'un enfant ? d'un jeune homme ? d'une femmelette ? d'un tyran ? d'une bête de somme ? d'un animal féroce ? (V. 11.) πρὸς = θηρίου.

VII. Tiens-toi recueilli en toi-même. Telle est la nature de la raison qui te sert de guide, qu'elle se suffit à elle-même, pourvu qu'elle observe la justice. Alors elle jouit d'une parfaite sérénité. (VII. 28.) εἰς = ἑχούσῃ.

VIII. Regarde au-dedans de toi. Là tu trouveras la source du vrai bonheur, source

(1) Suidas, au mot δαίμων, où il rapporte ce passage de Marc-Aurele, a passé le mot φησιν, & au lieu de αἰσθομένου δε, il a lu αἰσθητομένου.

intarissable si tu la creuses toujours. (VII. 59.) *ειδόν* = *σάπης*.

IX. Quelle est présentement l'ame que j'ai ? Est-elle ou crainte, ou soupçon, ou desir effréné, ou quelque'autre chose semblable ? (XII. 19 à la fin.) *τίμου* = *τοῦτο*.

X. Quel bon usage la partie supérieure de ton ame fait-elle de ses forces ? C'est là le point essentiel. Tous les autres objets, soit qu'ils dépendent ou non de toi, ne sont que corps morts & que fumée. (XII. 33.) *πῶς* = *καπνός*.

C H A P I T R E X.

Sur les spectacles.

I. **O**N inventa d'abord la tragédie, pour nous faire voir que la vie est sujette à de grands accidens, qu'il est de premiere institution de la nature qu'il en arrive, & que les mêmes choses qui nous ont amusés au théâtre, ne doivent pas nous paroître insupportables sur la grande scène du monde ; car vous voyez que le monde ne sauroit s'en passer, & qu'*Œdipe*, obligé de les souffrir, s'écrie en vain : ô Cithéron !

Il est vrai que ces poètes disent quelque-

fois de bonnes choses ; par exemple : *si les dieux ne prennent aucun soin de mes enfans , cela même ne se fait pas sans raison. Et encore : il ne faut point se fâcher contre les affaires.* Et, il faut que notre vie soit moissonnée comme le sont les épis ; & autres pensées semblables.

Après la tragédie , on inventa la comédie que nous appellons ancienne , laquelle , usant d'une liberté magistrale , & disant tout par son nom , servit à rappeler à la modestie , des citoyens orgueilleux. Diogene , dans les mêmes vues , en emprunta plusieurs traits.

Considere ensuite quel a été le but de la comédie moyenne , & enfin de la nouvelle , qui bientôt a dégénéré en une représentation ingénieuse des mœurs. On fait bien qu'il s'y dit aussi de bonnes choses ; mais après tout , quel peut être le fruit de toute la peine qu'on prend à disposer & embellir ces fictions ? (XI. 6.) *πεῖραι = ἀπελέρει.*

II. Le goût des spectacles magnifiques est un goût frivole. Ces grandes représentations , où l'on fait voir des troupes de grands & de petits animaux , & des combats de

gladiateurs, valent-elles mieux que la vue d'un os qu'on jette parmi des chiens? que celle d'un morceau de pain qu'on laisse tomber dans un réservoir de poissons, de fourmis qui travaillent à charrier de petits fardeaux, de souris épouvantées qui courent çà & là, ou de marionnettes?

Lorsque tu ne pourras pas éviter d'assister à ces grands spectacles, portes-y un sentiment de bonté; point de piaffe, mais songe qu'un homme n'est vraiment estimable qu'autant qu'il s'affectionne à des objets qui le méritent (1). (VII. 3.) πομπῆς ἰσχυράκεν.

C H A P I T R E X I.

Sur les pensées & les mouvemens de l'ame.

I. **T**ELLES que seront ordinairement tes pensées, tel sera ton esprit; car notre ame

(1) Marc-Aurele, fort ennuyé de tous ces jeux publics, où cependant il croyoit devoir se montrer, avoit pris le parti de s'occuper, dans l'intérieur de sa loge, à lire, à donner audience, à signer des expéditions. *Capitolin.*

se nourrit de pensées. Nourris-la (1) donc sans cesse de ces réflexions : par-tout où l'on peut vivre, on peut y bien vivre. On peut vivre à la cour, on peut donc y bien vivre aussi. De plus, chaque être se porte vers l'objet pour lequel il a été fait. Cet objet est sa fin, & ce n'est que dans sa fin qu'il peut trouver son bien-être & son avantage. Or le bien-être d'un animal raisonnable est dans la société humaine, puisque l'on a démontré il y a long-tems qu'il a été fait pour vivre en société. N'est-il pas, en effet, évident que les êtres moins parfaits ont été construits pour ceux qui le sont davantage, & ceux-ci les uns pour les autres ? Ce qui est animé vaut mieux que ce qui ne l'est pas, & parmi les êtres animés, ceux qui ont la raison l'emportent. (V. 16.) οἷα = λογικά.

II. Dans le peu qui te reste à vivre ne perds point de tems à penser aux autres, à moins que ce ne soit pour le bien de la société. Car tu ne pourrois, sans manquer à quelqu'autre devoir, t'occuper, par exemple, de ce qu'un tel fait, & pourquoi il le fait, de ce qu'il dit ou pense, des intrigues

(1) Le grec dit : *Plonge-la, teins-la.*

qu'il trame , & d'autres objets de cette nature. Ce seroit errer hors de toi , & te détourner de l'étude de cette partie de ton ame qui est faite pour te diriger. Il faut exclure de la suite de tes pensées tout ce qui n'a qu'un objet frivole & vain ; sur-tout ces pensées qui ne peuvent être que l'effet d'une curiosité inquiète & d'une méchanceté habituelle. Accoutume-toi à régler tes pensées à tel point , que si tout à coup on venoit te demander à quoi tu penses , tu puisses répondre aussi-tôt & sans te gêner : je pensois à cela & cela ; en sorte que par ta réponse on vît à découvert que tu n'as dans l'ame rien que de simple , de bon , de convenable à un être destiné à vivre en société , qui rejette d'ailleurs les plaisirs grossiers , toute imagination voluptueuse , tout sentiment de haine , d'envie , tout soupçon , enfin tout ce qui te couvriroit de honte si tu faisois l'aveu de ce qui se passe dans ton cœur. Un tel homme qui , sans différer à prendre soin de lui-même , s'occupe ainsi à être dès à présent du nombre des plus vertueux , doit être regardé comme un prêtre & un ministre des dieux , puisqu'il se consacre au culte de celui qui a été placé au-dedans de lui comme

dans un temple. En cet état il ne se laisse plus falir par les voluptés ; aucune douleur ne parvient à l'abattre ; il est supérieur aux atteintes de la calomnie ; il est insensible à toute méchanceté ; c'est un athlète qui , dans le plus noble des combats , demeure vainqueur de toutes les passions. Il est pénétré jusqu'au fond du cœur de l'amour de la justice. Il acquiesce de toute son ame à ce qui lui arrive par la distribution de la Providence. Il pense rarement , & jamais sans une grande nécessité pour le bien public , à ce qu'un autre dit , ou fait , ou médite de faire. Il donne toute son attention à ce qu'il doit faire lui-même , & à l'ordre primitif qui a formé le tissu de ses jours , pour ne jamais faire que ce qui sera honnête , & pour se persuader que tout le reste est bien ; car le sort particulier de chacun marche avec la combinaison générale dont il fait partie. Il se souvient encore que tout être raisonnable est son parent , & que l'inclination qui le porte vers ses semblables , vient du fond de sa propre nature. Au surplus, il ne s'attache point à gagner l'estime de tout le monde , mais seulement de ceux qui vivent conformément à leur nature. Quant aux autres

qui ne vivent pas de même , il se représente tranquillement de quelle façon ils se comportent chez eux & au dehors , le jour , la nuit , en quel état la débauche les met , & dans quelles compagnies. Il ne fait donc aucun cas de l'approbation de telles gens qui ne sauroient s'approuver eux-mêmes. (III. 4.) *μὴ καλαρείψης* = *ἀξιολογῶνται*.

III. Que ton entendement , qui juge de tout , se respecte ; c'est un point essentiel pour n'admettre aucune opinion qui soit contraire , ou à l'ordre général du monde , ou à la nature d'un être raisonnable ; celle-ci demande que tu ne te décides jamais à l'aveugle , que tu aimes les hommes & que tu obéisses aux dieux. Laisant donc là tout le reste , ne t'occupe plus que de ce peu d'objets. Souviens-toi que le seul tems que l'on vit est le moment présent , qui n'est qu'un point ; le reste du tems , ou n'est plus , ou est incertain : ainsi la vie se réduit à bien peu de chose ; le lieu où l'on la passe n'est qu'un petit coin de la terre , & la réputation la plus durable qu'on peut laisser après soi n'est rien ; elle se conserve parmi des hommes dont la vie est courte , qui ne se connoissent pas eux-mêmes , & qui con-

noissent bien moins celui qui a vécu longtemps avant eux. (III. 9 & 10.) τὴν ὑποληπίσιν = τειθηκόσα.

IV. N'ajoute rien au premier rapport de tes sens. On vient t'annoncer que quelqu'un parle mal de toi ; voilà ce qu'on t'annonce , mais on ne te dit pas que tu en sois blessé. Je vois que mon enfant est malade ; oui : mais je ne vois pas qu'il y ait du danger. Tiens-toi ainsi , sur tous les objets sensibles , à la première image qu'ils te présentent ; n'y ajoute rien toi-même intérieurement , & il n'y aura rien de plus.

Fais encore mieux : ajoutes-y tout ce que doit penser de ces objets un homme instruit de ce qui arrive ordinairement dans le monde. (VIII. 49.) μηδὲν = συμβασιόντων.

V. Il semble que le soleil se fonde en clarté ; mais quoiqu'il répande par-tout sa lumière , il ne s'épuise pas , car ce ne sont pas des pertes de substance , mais de simples extensions. Il ne fait que pousser des traits lumineux qu'on nomme rayons , d'un mot qui exprime *en grec* de la matière allongée. On peut juger de son opération , en considérant la lumière qui entre dans un lieu obscur par un passage étroit : toute cette

lumière se porte d'abord en droite ligne ; mais à la rencontre du corps solide qui sépare le lieu fermé d'avec l'air extérieur, elle se divise ; ce qui reste en dehors s'y arrête sans s'écouler ni tomber. Or, c'est ainsi que doivent être les épanchemens de ton ame au dehors. Elle doit s'étendre jusqu'aux objets sans se dissiper, sans user de violence lorsqu'elle rencontre des difficultés, & sans s'abattre ; il faut qu'elle s'arrête simplement, & qu'elle continue d'éclairer tout ce qui se rendra susceptible de sa lumière. Ceux qui refuseront de s'en laisser pénétrer, auront bien voulu s'en priver eux-mêmes. (VIII. 57.) ὁ ἥλιος = αὐτήν (1).

VI. Contemple sans cesse le grand tout. Quel est en lui-même cet objet qui m'affecte ? Développe-le. Considère séparément son principe, sa substance, ses rapports, sa durée, son dernier terme. (XII. 18.) εἰς τὸ = δηόσει.

VII. Le mouvement de notre esprit est bien différent de celui d'une flèche. Notre

(1) Dans le manuscrit du roi on lit ἰσῆν au lieu de ἰσῆν, & παγδαῖον au lieu de παγδαίαν.

esprit, en s'arrêtant sur un objet pour le considérer dans toutes ses faces, n'en va que plus droit à son but. (VIII. 60.) ἄλλως
 = προκείμενον.

VIII. Il y a quatre sortes de pensées, sur lesquelles il faut veiller sans cesse pour les effacer dans le moment de notre esprit, en se disant à soi-même : cette imagination ci ne sert à rien ; celle-là tend à ruiner la société ; cette autre va te faire parler contre tes vrais sentimens, ce qui seroit la plus indigne des actions ; enfin cette dernière est pour toi un juste sujet de te faire ce reproche, que tu assujettis la partie la plus divine de toi-même, & que tu la rends esclave de la moins noble, de celle qui doit mourir (1), en un mot de ton corps, & des grossières sensations qu'il éprouve. (XI. 19.)
 νέουρας = ἡδοναῖς (2).

IX. L'esprit qui nous sert de guide n'éprouve jamais de trouble par son fond. Comment cela ? Il n'a point de passions ; donc il

(1) Il croyoit donc à l'immortalité de la partie supérieure de son âme.

(2) Je fais deux corrections au texte de cet article, suivant les manuscrits du roi, & presque tous ceux du Vatican.

ne peut être agité. Il défie tout agent étranger de lui donner de la crainte ou de la douleur. Il ne s'affectera jamais ainsi par ses propres opinions. Que le corps se garantisse de la douleur, s'il le peut ; ou s'il souffre, qu'il se plaigne. L'ame ne souffrira pas si elle juge bien du siege de la crainte & de la douleur. Rien ne la porte à juger qu'il y ait là du mal pour elle. Tant qu'elle se possède & qu'elle ne se rend pas elle-même misérable, elle se suffit. Elle n'éprouvera jamais de trouble ni d'obstacle, si elle ne s'en procure. (VII. 16.) το ἡγεμονικόν ἔμπροσθεν (1).

X. Souviens-toi que *les opinions*, ces cordons qui te remuent comme une marionnette, sont au dedans de toi. C'est ce qui te fait vouloir ; c'est ta vie ; &, s'il est permis de le dire, c'est ce qui fait l'homme. Ne t'arrête jamais à considérer autour de toi cette espece de vase qui te renferme, ni les organes dont il est composé ; car ces organes sont comme une scie, avec cette seule différence qu'ils sont nés avec toi. Mais

(1) Voir mes notes sur le chapitre de la douleur.

sans la cause qui les fait mouvoir & qui les modere, ils resteroient aussi inutiles que le seroient (*sans le secours de la main*) la navette au tisserand, la plume à l'écrivain, le fouet au cocher. (X. 38.) μέμνησο = ἠνίοχα.

XI. Ne te lamente avec personne. Point de mouvemens violens. (VII. 43.) μὴ = σφύζων.

XII. Ne te laisse point entraîner inconsciemment par l'imagination; mais viens, autant qu'il se peut & se doit, au secours des affligés, quoiqu'ils n'aient été privés que de biens extérieurs. Garde-toi cependant de croire que cette privation soit un vrai mal. Ce préjugé commun est un abus. Comporte-toi alors comme un homme qui prieroit son nourrisson, en le quittant, de lui prêter sa toupie; il fait bien ce que c'est qu'une toupie. (V. 36 en partie.) μὴ ἐλποσχεῖσθαι = καὶ ὧδε.

CHAPITRE XII.

Sur les troubles intérieurs.

I. SOIS comme un cap, contre lequel tous les flots de la mer se brisent. Il reste immo-

bile ; autour de lui tous les bouillons de l'eau restent sans force.

Suis-je malheureux parce que telle chose m'est arrivée ? Non , bien certainement ; je suis même heureux si je reste tranquille malgré cet accident, si je n'en suis ni abattu pour le moment , ni effrayé pour l'avenir. Car il pouvoit en arriver autant à tel qui y auroit succombé. Pourquoi donc le regarder comme une infortune , & non comme un bonheur ? Donneras-tu le nom d'infortune à ce qui ne sauroit empêcher l'homme d'atteindre au but de sa nature ? Et l'homme peut-il être mis hors d'état d'y atteindre , par un événement qui n'altère point la constitution naturelle de son être ? On t'a dit quelle étoit cette constitution. Ce qui vient d'arriver t'empêche-t-il d'être juste , magnanime , tempérant , sage , modeste , libre , d'avoir les autres vertus dont l'exercice constitue essentiellement un être raisonnable ? Souviens-toi donc , toutes les fois qu'un événement t'inspirera de la tristesse , de faire usage de cette maxime , que ce n'est point un malheur d'éprouver des accidens , mais un bonheur de les supporter avec

fermeté. (IV. 49.) ὁμοιον = ἐντόχημα (1).

II. Supprime l'opinion ; tu supprimes : *j'ai été blessé*. Supprime : *j'ai été blessé* ; tu supprimes la blessure. (IV. 7.) ἄρον = βλάβη.

III. Si tu parviens à corriger tes opinions sur tout ce qui semble t'incommoder, tu t'établiras sur un terrain ferme. Qu'est-ce à dire toi ? C'est dire ta raison. Mais je ne suis pas une pure raison. Eh bien, que ta raison donc ne te tourmente pas ; & si le reste se trouve en mauvais état, qu'il en juge. (VIII. 40.) ἱαν = αὐτῷ.

IV. Qu'il est aisé de repousser, d'anéantir toute imagination qui ne convient pas ou qui trouble l'ame, & de recouvrer dans le moment une entière sérénité d'esprit ! (V. 2.) ὥς = εἶναι.

V. Pourquoi me troubler, si ce qui se passe n'est point un sentiment ou une action de méchanceté qui soit de moi, ou si l'ordre du monde n'en est pas blessé ? Mais comment le feroit-il ? (V. 35.) εἰ = κοινῷ.

(1) L'article 4 du manuscrit du roi fait partie de celui-ci ; ce manuscrit porte : ἄλλος δὲ πᾶς ἐπὶ τῷ οὐκ ἂν καλυψεῖται. Il omet ἀπρόοπτον. On y lit ensuite ἀψευδῆ ἰεῖον ; τ' ἄλλα ὧν παρόντων, & les manuscrits du Vatican sont conformes.

VI. Lorsque les objets qui t'environnent te font éprouver malgré toi une forte de trouble , reviens à toi au plus vite , & ne fors de cadence que le moins qu'il se pourra. Tu deviendras d'autant plus ferme sur la mesure , que tu y rentreras plus souvent. (VI. 11.) *ὅταν* == *ἐπανέρχεσθαι*.

VII. Pour moi , je fais ce qui convient à ma nature. Rien du dehors ne m'en détournera ; car , ou ce sont des êtres sans ame , ou sans raison , ou égarés , & qui ignorent le bon chemin. (VI. 22.) *ἐγὼ* == *ἀγνώσκα*.

VIII. Reviens de ton ivresse. Reprends tes esprits. Réveille-toi. Fais réflexion que c'est un rêve qui te troubloit. Etant bien éveillé , rappelle à ton imagination l'objet de ce trouble , tel que tu ayois cru le voir auparavant. (VI. 31.) *ἀνανηψι* == *ἐβλεπεις*.

IX. Je peux du moins m'empêcher de juger , & par conséquent d'être troublé ; car les objets extérieurs n'ont pas la vertu de produire en nous des jugemens. (VI. 52.) *ἐξῆτι* == *κρίσιον*.

X. Comment oublieras-tu tes principes , si les pensées qui les appuient ne s'éteignent pas ? Qu'il est aisé de les faire revivre ! Je

142 TROUBLES INTÉRIEURS.

suis le maître de penser comme il convient sur l'objet présent ; pourquoi me troubler ? Tout ce qui est au dehors de mon intelligence ne peut rien du tout sur elle. Pense ainsi , & te voilà droit. (VII. 2 en partie.)

τὰ δόγματα = ἐρὸς εἶ.

XI. Ne t'inquiète pas sur l'avenir. Tu t'en tireras , s'il le faut , avec le secours de la même raison qui t'éclaire sur le présent. (VII. 8.) τὰ μέλλοντα = χρεῖ.

XII. C'est une honte que le visage obéisse , qu'il s'arrange & se compose comme il plaît à l'ame , & que celle-ci ne s'arrange pas , ne se compose pas elle-même. (VII. 37.) αἰσχροῖ = κατακοσμεῖσθαι.

XIII. Inutile de se fâcher contre les affaires ; elles n'en tiennent compte. (VII. 38.) τοῖς = εἶναι. (d'Euripide.)

XIV. Je suis assez fort , si l'honnêteté & la justice sont avec moi. (VII. 42. d'Aristophane.) τὸ γὰρ = δίκαιον.

XV. Sur chaque accident de la vie , remets-toi devant les yeux tous ceux qui avant toi ont éprouvé la même fortune , & qui l'ont supportée avec peine , qui ont trouvé ces événemens étranges , & en ont murmuré. Où sont-ils maintenant ? Ils ne

sont plus. Pourquoi voudrois-tu leur ressembler ? Ne vaut-il pas mieux laisser les mœurs de telles gens à ceux qui ont roulé , ou qui roulent ensemble dans un même tourbillon , & à ton égard ne songer qu'à faire un bon usage de pareils accidens ; car tu t'en serviras bien , & ce sera une matiere à t'exercer. Aye seulement pour objet , & prends la résolution d'être honnête à tes propres yeux dans tout ce que tu fais. Souviens-toi de ces deux choses , & ta conduite en ces occasions deviendra différente de celle des autres (VII. 58.) *ἐφ' ἰκάρου = πρᾶξις.*

XVI. L'art de bien vivre a moins de rapport aux exercices de la danse qu'à ceux de la lutte , en ce qu'il faut être toujours prêt à soutenir avec fermeté des coups imprévus. (VII. 61.) *ἡ βίαια = ἰσχυρά.*

XVII. Non , ils n'en feront pas moins les mêmes actions , quand tu te creverois de peine. (VIII. 4.) *ὅτι = διαπραγῆς.*

XVIII. D'abord il ne faut te troubler de rien , car tout arrive suivant les loix générales de ce monde , & dans peu de tems tout ce qui vit disparaîtra de dessus la terre , ainsi qu'en ont disparu Adrien & Auguste.

Fixe ensuite tes regards sur l'objet de ton

trouble, considère-le, & souviens-toi qu'il faut absolument que tu sois homme de bien. Rappelle-toi ce que la nature exige d'un être raisonnable ; fais-le constamment, & ne dis que ce qui te paroîtra le plus conforme à la justice, mais toujours avec douceur, modestement, & sans dissimulation. (VIII. 5.) τὸ πρῶτον = ἀνυποκρίτως.

XIX. Si la chose dépend de toi, pourquoi la fais-tu ? Si elle dépend d'autrui, à qui t'en prends-tu ? Est-ce aux atomes ou aux dieux ? L'un & l'autre seroient folie. Ne te plains jamais d'un autre homme ; car, ou il faut le corriger si tu le peux ; ou si tu ne le peux pas, il faut redresser la chose (1) ; & si cela même passe ton pouvoir, pourquoi encore se plaindre ? Il ne convient pas de rien faire en vain. (VIII. 17.) εἰ μὲν = ποιητέον.

XX. Efface toutes ces imaginations, en te disant sans cesse : il est tout à l'heure en mon pouvoir de ne laisser dans ce cœur aucune méchanceté, aucune cupidité, en un mot aucune sorte de passion. Mais pourvu que

(1) Suivant le manuscrit du roi, fol. 178, conforme à celui d'Hæschel, cité par Meric, Casaubon.

je vois bien la vraie qualité des objets, il m'est permis d'en user suivant le mérite de chacun.

Souviens-toi de cette faculté conforme à la nature. (VIII. 29.) ἐξάλειψις = φύσιν.

XXI. Ne te trouble point, en te faisant un tableau de tout le reste de la vie. Garde-toi de te représenter à la fois le nombre & la grandeur des peines que tu auras probablement à souffrir. Mais à mesure qu'il t'arrive quelque chose, demande-toi : qu'est-ce qu'il y a là d'insupportable ? d'insoutenable ? car tu rongiras de t'en faire l'aveu. Ensuite rappelle-toi cette vérité, que ce n'est ni l'avenir ni le passé qui t'incommodent ; c'est toujours le présent. Mais l'objet présent n'est presque rien, quand on ne lui donne que sa juste étendue, & qu'on demande à son ame, avec reproche, si elle ne peut pas porter un si mince fardeau. (VIII. 36.) μή οὐ = δυνάται.

XXII. Je n'ai jamais chagriné personne que malgré moi ; pourquoi faut-il que je me chagrine moi-même ? (VIII. 42.) ἐκ = ἰλύπῃσαι.

XXIII. C'est bien la peine que pour si peu de chose mon ame devienne misérable, qu'elle se dégrade elle-même, qu'elle soit

humiliée, hors d'elle, confondue avec le corps, consternée. Hé ! que trouveras-tu qui le mérite ? (VIII. 45 à la fin.) ἀγα—ἀξιον.

XXIV. Si quelqu'objet du dehors te chagrine, ce n'est pas lui qui cause ton chagrin, c'est le jugement que tu en portes, & il ne tient qu'à toi de l'effacer sur le champ de ton ame,

Si c'est des dispositions de ton cœur que tu te chagrines, pourquoi ne corriges-tu pas les opinions qui en sont la cause ?

De même, si tu te chagrines de ne pas faire quelque chose qui te paroît conforme à la saine raison, que ne la fais-tu plutôt que de te chagriner ? Mais une force supérieure m'en empêche. Ne te chagrine donc pas, puisqu'il n'y a pas de ta faute.

Mais il est honteux de vivre si je ne fais cette action. Sors donc de la vie (1) avec autant de tranquillité qu'en a en mourant celui qui la fait : mais pardonne à ceux qui t'auront fait violence, (VIII. 47.) εἰ μὴν —
ἐννοήσῃς.

• (1) Voir la note à la fin de ce chapitre. La mort de Caton peut avoir été l'occasion de cette pensée & de quelques autres semblables de Marc-Aurele.

XXV. Il faut laisser les fautes d'autrui où elles sont. (IX. 20.) τὸ = καταλιπεῖν.

XXVI. Tu as souffert des peines d'esprit sans nombre, pour n'avoir pas fait consister ton bonheur à faire tout ce qu'exige la constitution d'un être raisonnable. C'en est assez. (IX. 26.) ἀνέτλης = ἄλεις.

XXVII. Il te sera facile d'écarter loin de toi beaucoup d'inutilités qui te troublent, quoiqu'elles dépendent entièrement de l'idée que tu t'en formes. Mets-toi sur le champ bien au large. Représente-toi le monde entier. Représente-toi ton propre siècle. Vois quel rapide changement dans chaque ordre d'êtres ! Quel petit espace il y a de leur naissance à leur dissolution ! Quel espace immense les a précédés ! Quel espace immense les suit ! (IX. 32.) πολλα = ἄπειροι.

XXVIII. Si tu vis dans ta maison, tu y es accoutumé ; si tu en sors, tu l'as voulu ; si tu meurs, ta tâche est faite ; & voilà toute la vie. Sois donc tranquille. (X. 22.) ἡτοι = εὐθύμαι.

XXIX. Celui qui s'enfuit de chez son maître est un déserteur. La loi est notre maître ; donc celui qui la viole est un déserteur. Il en est de même de celui qui s'afflige ;

qui se fâche, qui craint, qui se refuse à ce qui a été fait, ou se fera par une suite des arrangemens de celui qui gouverne toutes choses. Il est la loi ; c'est lui qui distribue à chacun son lot. Donc celui qui craint, qui s'afflige, qui se fâche, est un déserteur. (X. 25.) ὁ τον ~~=~~ δραπέτης.

XXX. Puisqu'il est vrai que les choses, dont le desir ou la crainte te troublent, ne s'approchent pas de ton ame, & que c'est au contraire ton ame qui en quelque sorte s'approche d'elles par l'opinion qu'elle s'en forme, arrête donc cette opinion. Les objets resteront immobiles ; on ne te verra plus les desirer ni les craindre. (XI. 11.) ἡ ἐκ ~~=~~ ἐφθίσθη.

XXXI. Tout n'est qu'opinion, & l'opinion dépend de toi ; chasse-la, il t'est libre ; & comme le navigateur qui a doublé un cap, tu trouveras un tems serein, de la stabilité, un golfe uni & calme. (XII. 22.) ὅτι ~~=~~ ἀκύμαν.

XXXII. Rejette ces préjugés, te voilà sauvé. Qui donc t'empêche de les rejeter ? (XII. 25.) βάλε ~~=~~ ἐκβάλλειν ;

XXXIII. Quand tu es fâché de quelque chose, c'est que tu as oublié que tout arrive selon l'ordre de la nature universelle ;

Et que les fautes des autres ne sont un mal que pour eux ;

Et encore que tout ce qui se fait dans le monde s'est toujours fait & se fera, & qu'il se fait par-tout.

Tu as oublié quel est le lien de parenté qui unit chaque homme à tout le reste du genre humain, non par le sang & la naissance, mais par une participation commune à la même intelligence.

Tu as oublié que l'esprit de chacun de nous est un dieu émané de l'Être suprême.

De plus, que nous ne possédons rien en propre de notre fond, puisque même nos enfans, notre corps & notre ame nous sont venus de cet Être suprême.

Que d'ailleurs tout est opinion.

Et qu'enfin la vie de chacun se réduit à la jouissance du moment présent, & qu'on ne peut perdre que ce moment. (XII. 26.)

ἔτι — ἀποβαλλεῖ.

XXXIV. Aujourd'hui je me suis échappé de tous les embarras qui m'entouroient, ou, pour mieux dire, je les ai mis dehors ; car ils n'étoient pas autour de moi, ils étoient dans mes opinions. (IX. 13.) σήμερον — ὑπὸ ἀντίψοις.

NOTES SUR LE SUICIDE.

Le style stoïcien de l'article XXIV, & d'un ou deux autres qu'on verra dans la suite, doit être interprété par les endroits où il est expressément traité de la mort, & entendu avec adoucissement; comme si Marc-Aurele eût dit : *je ne survivrois point à la honte insoutenable d'avoir manqué sciemment & de mon plein gré à un devoir essentiel.*

Marc-Aurele dit ailleurs :

« Ne méprise point la mort. . . . Il est » d'un homme sage de n'être sur ce sujet ni » léger, ni emporté, ni fier & dédaigneux, » mais d'attendre la mort comme une des » fonctions de la nature. . . . comme tu attends que l'enfant, dont ta femme est enceinte, vienne au monde ».

Dans un autre endroit, après une vive & touchante description des misères de la vie, il ajoute :

« On est réduit à se consoler soi-même, » en attendant sa propre dissolution; mais » il faut l'attendre sans se chagriner du retardement ».

Ces mots, *n'être ni léger, ni emporté, ni fier & dédaigneux sur la mort, ne point la mépriser, mais l'attendre sans se chagriner du retardement*, sont une condamnation formelle

du suicide, puisqu'il est toujours l'effet de ces sentimens réunis ; & Marc-Aurele montre constamment cette façon de penser modérée & ferme sur l'attente de la mort naturelle. Il ne pensoit donc pas sur ce point comme le commun des stoïciens parloient.

Juste-Lipse , dans son introduction à la philosophie stoïcienne , a fait le dénombrement de douze cas , où , suivant Seneque , Stobée , Epictete , & même Platon , un homme sage pouvoit & devoit sortir de la vie. Les objets de ces cas sont la patrie , un ami , mauvaise fortune , douleurs très-vives , mutilation , maladie incurable , pauvreté extrême , état de craintes continuelles , ignominie , âge décrépit , impossibilité de vivre honnêtement & d'être utile à la société.

Mais consultons la raison.

Un honnête homme , pénétré d'un sentiment très-vif d'honneur ou d'amitié , peut & doit s'exposer à une mort presque certaine dans le cas d'une légitime défense. Personne n'en doute : mais se tuer soi-même est une action toujours inutile , ou bien lâche & dictée par la fureur. On vient de voir que Marc-Aurele la condamne. Il

n'adopte nulle part la doctrine du suicide dans le cas de mauvaise fortune, &c. Voyez le chapitre des forces de l'ame contre la douleur, & cent autres passages.

On expliquera plus bas ce qu'il pense de l'état d'une vieillesse décrépite (1); & quant aux deux derniers cas, si une force irrésistible empêche le sage de faire des actions honnêtes & utiles, j'avoue qu'à prendre à la lettre ce que dit Marc-Aurele, il sembleroit être tout-à-fait stoïcien. Mais ce feroit le faire tomber en contradiction avec lui-même, & il est bien plus raisonnable de le concilier.

Marc-Aurele ne sauroit être soupçonné, comme les autres stoïciens, d'avoir voulu briller aux yeux du public par une fierté d'ame affectée. Il pensoit ce qu'il disoit, puisqu'il ne disoit rien que pour lui seul. L'habitude du langage stoïcien l'a entraîné deux ou trois fois; mais il faut expliquer ces endroits par sa vraie façon de penser, qu'il développe ailleurs.

Il me paroît impossible d'imaginer un cas précis, où l'impression d'une force irrésis-

(1) Chap. XXVII. 31 & XXXIV. 19.

able nous empêchant de faire une action honnête, on fût obligé de se tuer. Quelque cas que l'on suppose, on ne fera jamais obligé qu'à faire d'extrêmes efforts & à tout risquer. Mais alors, suivant Marc-Aurele, l'effort devient l'action honnête qu'on s'étoit proposée (1). C'est ce qu'il répète fort souvent. Il faut donc l'expliquer avec l'adoucissement que j'ai dit.

C H A P I T R E X I I I

Etre content de tout ce qui arrive.

I. **SONGE** que, comme il seroit ridicule de trouver étrange qu'un figuier porte des figues, il ne l'est pas moins de trouver étranges les événemens que le monde porte

(1) Fais des actions justes. . . Si quelque force t'en empêche, tourne ton ame à la patience & à l'égalité. Sers-toi de l'obstacle pour exercer une autre vertu. Souviens-toi que ton desir n'étoit que conditionnel, & que tu ne voulois pas l'impossible. Que voulois-tu? Un certain effet de ton desir, & tu l'obtiens; ce desir devient la chose. (Chapitre XXVI. des obstacles à faire le bien. §. 4.) On peut encore voir ici XIX. 21. XXVI. 2. XXVII. 20. XXXII. 3.

en abondance. C'est comme si un médecin & un pilote trouvoient étranges les accidens de la fièvre & des vents contraires.

(VIII. 15.) μέμνησο = γίγασιν.

II. Tout ce qui arrive est aussi ordinaire & aussi commun que les roses le sont au printems, & les fruits des arbres en été. Telles sont la maladie, la mort, la calomnie, les conjurations ; tel est en un mot tout ce qui réjouit ou afflige les sots. (IV. 44.) πᾶν = λυπεῖ.

III. Songe combien en un instant il se passe de mouvemens divers dans le corps & dans l'ame de chacun de nous, & tu ne seras plus étonné du concours des événemens qui se passent en beaucoup plus grand nombre dans cet être unique & périssable (1) & universel que nous appellons le monde. (VI. 25.) ἐνθυμήθητι = ἐνυφίσταται.

IV. Ou la nature t'a donné assez de force pour supporter tout ce qui t'arrive, ou elle ne t'en a pas donné assez. Si tu as reçu assez de force, uses-en, & ne te fâche point. Et si l'accident est au-dessus de tes forces, prends encore patience, car en te consu-

(1) *Périssable* est une addition du manuscrit du Vatican.

tant il se consumera aussi. Mais souviens-toi que, par ta nature, tu peux supporter tout ce qu'il est en ton pouvoir de rendre supportable & soutenable, en considérant ton vrai intérêt ou ton honneur. (X 3.)

$\pi\alpha\nu = \pi\alpha\sigma\epsilon\iota\nu$.

V. La nature de l'univers a reçu pour sa tâche de transporter là ce qui est ici, de le changer de forme, de l'ôter encore de sa place pour le mettre en une autre. Ce n'est que révolutions. Ne crains donc rien. Il n'y a rien de nouveau, rien qui ne soit ordinaire; mais de plus tout est dispensé avec égalité. (VIII. 6.) $\eta\ \tau\omega\nu\ \acute{o}\lambda\omega\nu = \acute{\alpha}\pi\omicron\iota\mu\acute{\eta}\sigma\iota\varsigma$.

VI. Il ne peut arriver aucun accident à l'homme qui ne soit pour un homme, ni au bœuf qui ne soit pour un bœuf, ni à la vigne qui ne soit pour une vigne, ni à un rocher qui ne soit propre à un rocher. Si donc ce qui arrive à chacun de ces êtres est un événement ordinaire attaché à son existence, pourquoi recevrais-tu avec peine ceux qui te regardent? La commune nature n'a pas fait pour toi seul des choses insupportables. (VIII. 46.) $\acute{\alpha}\nu\theta\rho\acute{\omega}\pi\omicron\varsigma = \phi\acute{\upsilon}\sigma\iota\varsigma$.

VII. Aime uniquement ce qui t'arrive &

156 ÊTRE CONTENT DE TOUT.

qui a été lié à ta destinée ; y a-t-il rien de plus convenable ? (VII. 57.) μένος = ἀρεμωδία-
λεγει.

VIII. Euripide a dit : La terre aime la pluie, & l'air à la donner.

Il semble que le monde aime à faire tout ce qui devoit s'y passer. Je dis donc au monde : je joins mon amour au tien. Mais ceci en particulier n'arrive-t-il pas de même ? Ne dit-on pas aussi, qu'il aime, qu'il a coutume (1) d'arriver. (X. 21.) ἐξά = γινώσκει

IX. Tout ce qui pourra t'arriver étoit préparé de toute éternité. La combinaison des causes avoit été faite de toute éternité, pour l'amener & le faire concourir avec ton existence. (X. 5.) ὁ σῆμα = σῆμασται.

X. C'est folie de chercher en hiver des figues sur un figuier ; & tel est celui qui cherche par-tout son cher enfant, lorsqu'il ne lui a plus été donné de l'avoir (XI. 33.) οὔνοι = δίδωται.

XI. Un œil sain doit être en état de regarder tout ce qui est visible, & ne pas dire, je veux du verd, car c'est le langage d'un

(1) Dans le grec & le latin on dit : il aime, pour il a coutume.

œil malade. De même, dans l'état de santé, les organes de l'ouïe & de l'odorat sont prêts à recevoir toutes sortes de sons ou d'odeurs, & un bon estomac digere indifféremment toutes sortes d'alimens, comme une meule de moulin est faite pour broyer toutes sortes de grains. Il faut donc aussi qu'une raison bien saine soit préparée à tout ce qui peut arriver. Celle qui dit : oh que mes enfans vivent ! oh que je sois loué de tout le monde ! est un œil qui desire du yerd, ou des dents qui veulent du tendre. (X. 35.) *τον υγιανοντα* = *ἀπαλά*.

XII. Il n'arrive rien à personne, qu'il ne soit né en état de porter. Les mêmes accidens sont arrivés à d'autres qui, par défaut de connoissance ou par ostentation de grandeur d'ame, sont restés fermes & insensibles à ce qui leur arrivoit. N'est-il pas affreux que l'ignorance & la vanité aient plus de pouvoir que la sagesse ! (V. 18.) *ουδεν* = *φρονησεως* (1).

(1) Au commencement de l'article on ne lit point, dans le manuscrit du roi, ces deux mots : *ἐκείνο . . . αὐτῷ*.

CHAPITRE XIV.

Forces de l'ame contre la douleur.

I. CE qui n'empire pas l'essence de l'homme en elle-même, ne sauroit empirer la condition de sa vie, ni blesser véritablement l'homme, soit au dehors, soit au dedans. C'est pour un bien que la nature est obligée de faire ce qu'elle fait. (IV. 8 & 9.)

ἡ χεῖρα = ποιῆν.

II. Pour tous les cas de douleur, tiens prête cette réflexion, que la douleur n'est rien qui puisse te faire rougir, qu'elle ne dégrade pas l'intelligence qui te gouverne, & qu'elle ne l'altère ni dans sa substance ni dans ses qualités sociales.

Appelle aussi à ton secours, en bien des cas de douleur, ce mot d'Epicure, qu'il n'y a rien là d'impossible à supporter, ni que tu puisses regarder comme éternel, si tu te souviens que tout a des bornes, & si tu n'y ajoutes pas tes imaginations.

Souviens-toi encore de ceci : il y a plusieurs choses approchantes de la douleur, qui te fâchent intérieurement, comme l'envie de dormir, le grand chaud, le dégoût.

Lorsqu'il te fâche d'être dans une de ces situations, dis-toi à toi-même que tu succombes à la douleur. (VII. 64.) ἐπὶ μὲν ἰσθίδας.

III. La nature n'a pas si intimement uni l'esprit de l'homme à une machine, qu'il ne puisse toujours se renfermer dans lui-même, & s'occuper des fonctions qui lui sont propres. (VII. 67 en partie.) τοῦ νῦν de l'article 66. = ποιῆσαι du 67^e.

IV. Arrive tout ce qui voudra au dehors à ces *membres* qui peuvent être altérés par un accident. Que ce qui souffre se plaigne s'il veut. Pour moi, si je ne pense pas que cet accident est un vrai mal, je ne suis pas encore blessé. Or, je suis le maître de ne pas le penser. (VII. 14.) ὁ θέλει = ὑπολαμβάνειν (1).

V. Je suis composé d'un corps & d'une.

(1) Marc-Aurele se dit ailleurs à lui-même : « tu es composé de trois choses ; du » corps, de la faculté de sentir & de végéter, & d'une intelligence. Les deux premières t'appartiennent pour en prendre quelque soin ; mais la troisième est proprement toi-même ». *Mens cujusque is est quisque. CICERO, in somnio Scipionis.*

ame. Tout est indifférent au corps, puisqu'il ne peut rien discerner. Quant à mon entendement, tout ce qui n'est pas ses propres opérations lui est indifférent. Or tout ce qui est ses propres opérations dépend de lui : ce qui doit s'entendre uniquement de ses opérations présentes ; car pour ce qui est de ses opérations à venir ou passées, elles lui sont indifférentes actuellement. (VI. 32.)

ἐν σωματίου = ἀδιάφορα.

VI. Les choses ne touchent point du tout elles-mêmes notre esprit. Il n'y a nul accès pour elles jusqu'à lui. Elles ne peuvent pas le faire changer ni le mouvoir. Lui seul se change & se meut soi-même ; & tels que sont les jugemens qu'il se croit digne d'en porter, tels deviennent à son égard les objets qui se présentent. (V. 19.) *τὰ πράγματα = προσφωτίζα.*

VII. Ton mal n'est pas dans l'esprit d'un autre, ni dans le changement & l'altération de ce qui enveloppe le tien. Où est-il donc ? Il est dans la partie de toi-même qui a jugé des maux. Qu'elle ne juge donc plus, & tout ira bien. Quoique le corps, si voisin de cette partie, soit coupé, brûlé, ulcéré, en pourriture, qu'elle reste tranquille ; ou

plutôt qu'elle juge que ce qui arrive également à un homme vertueux & à un méchant, n'est ni bon ni mauvais *pour elle*. Car enfin ce qui arrive également à celui-là même qui vit selon la nature, n'a *aucun rapport* avec elle : ni conformité, ni opposition.

(IV. 39.) ἐν ἀλλοθρίᾳ ~~τῷ~~ φύσει.

VIII. Le mal d'une nature animale est de ne pouvoir faire usage de tous ses sens, ou de ses appétits naturels. Le mal des plantes est de ne pouvoir végéter. De même donc le mal d'une nature intelligente est que l'esprit ne puisse pas faire ses fonctions. Applique-toi maintenant ces définitions du mal. Ressens-tu quelque atteinte de douleur, ou de volupté ? c'est l'affaire de l'âme sensitive. Se trouve-t-il un obstacle à l'accomplissement de ton desir ? si tu l'as formé sans condition ni exception, alors cette faute est un mal pour ta partie raisonnable. Mais si tu regardes l'obstacle comme un événement commun & ordinaire, tu n'en auras pas été blessé, & l'obstacle n'en aura pas été un pour toi. Il est certain que nul autre que toi n'a jamais empêché ton esprit de faire les fonctions qui lui sont propres. En effet, ni le fer, ni le feu, ni un tyran,

ni la calomnie, rien en un mot ne peut en approcher. Lorsqu'il s'est ramassé dans lui-même comme en forme de balon, sa rondeur est inaltérable (1). (VIII. 41.) *εμποδιος* = *mevel*.

IX. Que ton guide, la partie dominante de ton ame, reste inébranlable, malgré les impulsions douces ou rudes que la chair éprouve. Qu'au lieu de se confondre avec la chair elle se renferme chez elle, & qu'elle confine les passions dans le corps. Que si, par une sympathie dont la cause ne dépend pas d'elle, la passion s'étend jusqu'à l'esprit, à cause de son union avec le corps, il ne faut pas s'efforcer alors de repousser un sentiment qui est dans l'ordre naturel; mais il faut que mon guide se garde bien d'y ajouter, de son chef, l'opinion que ce soit pour lui un bien ou un mal. (V. 26.) *τὸ ἡγεμονικόν* = *ἐξ αὐτοῦ*.

(1) In se ipso totus teres atque rotundus,
Externi ne quid valeat per læve morari.

HORAT. *sat.* 7, l. 2.

Voir ci-près §. XII. Marc-Aurèle dit, XI. 12 : *La sphere de l'ame est lumineuse, lorsqu'elle ne s'étend & ne s'attache à rien du dehors : lorsqu'elle ne se dissipe pas, & qu'elle n'est point affaissée, &c.*

X. (Sur la douleur.) Ce qui est insupportable tue. Ce qui dure est supportable (1). Cependant mon esprit se renfermant chez lui, conserve la tranquillité qui lui est propre. En effet, mon guide n'en est pas dégradé. Quant à ces organes empirés par la douleur, qu'ils s'en plaignent s'ils ont quelque pouvoir. (VII. 33.) *περί πονου* = *ἀποφηνάσθω*.

XI. Ou la douleur est un mal pour le corps (qu'il s'en plaigne donc), ou elle en est un pour l'ame. Mais il ne tient qu'à celle-ci de conserver la sérénité, la paix qui lui est propre, & de ne pas croire que ce soit un mal *pour elle*. En effet, ce qui discerne, ce qui desire & ce qui craint, réside tout entier au dedans de nous; aucun mal ne peut monter jusques-là (VIII. 28.) *ὁ πόρος* = *ἀναβαίνει*.

XII. Souviens-toi que l'esprit qui te guide se rend invincible lorsque, recueilli au dedans de foi, il veut se suffire à lui-même &

(1) Cicéron s'est amusé, suivant sa coutume & ses principes, à disputer pour & contre ce mot d'Épicure : mais il l'a détourné de son vrai sens. *De fin. bon. & mal.* L. 1 & 2.

ne faire que sa volonté, sans avoir d'autre raison de sa résistance. Que fera-ce donc, lorsqu'à l'aide de la raison il aura jugé de quelque chose après en avoir examiné les circonstances ?

C'est ainsi qu'une intelligence libre de passions est une forte citadelle. L'homme ne sauroit trouver de plus sûr asyle pour n'être jamais asservi. Celui qui ne le connoît pas a été mal instruit, & celui qui le connoissant ne s'y retire pas, est misérable. (VIII. 48.) *πίστις ἐν τοῖς ἐννοήτοις* (1).

XIII. Je peux affranchir ma vie de toute souffrance, & la passer dans la plus grande satisfaction de cœur, quand les hommes viendroient, à grands cris, me charger de tous les outrages dont ils pourroient s'aviser, quand même les bêtes féroces viendroient mettre en pieces les membres de cette masse de boue qui m'enveloppe. Car dans tous ces cas, qu'est-ce qui empêche mon entendement de se maintenir dans un état paisible, de juger au vrai de ce qui se passe autour de lui, & de tourner promptement à son usage ce qui se présente ? Mon

(1) Le manuscrit du roi, au lieu de *πίστις ἐν τοῖς ἐννοήτοις*, porte *καὶ ἐν τοῖς ἐννοήτοις*.

jugement ne peut-il pas dire à l'accident : *tu n'es au fond que cela , quoique l'opinion te fasse paroître autre chose ?* Mon ame exercée ne peut-elle pas dire à l'accident : *je te cherchois ?* Car ce qui se passe est toujours pour moi une matiere à vertu , en qualité d'être raisonnable & sociable , & en général une matiere à pratiquer cet art qui est fait pour l'homme ou pour Dieu. En effet , tout ce qui arrive est propre à me rapprocher , ou de Dieu , ou de l'homme. Il n'y a rien de nouveau ni de difficile à manier. Au contraire , tout est connu & fait pour la main. (VII. 68.) ἀβιάστος = *inepys*.

XIV. Ou tout ce qui arrive coule d'une seule source intelligente , comme dans un seul corps , & il ne convient pas qu'une partie se plaigne de ce qui se fait pour le grand tout. Ou bien il y a des atomes qui se mêlent & se dispersent , & rien de plus. Pourquoi te troubler ? Peux-tu dire de l'esprit qui te guide : *tu es un corps privé de vie , tu n'es que corruption , tu n'es plus qu'un animal sans raison , tu n'as qu'une belle apparence , tu n'es bon qu'à me faire vivre en troupe & repaître ?* (IX. 39.) ἡτοι = *εὐσχη* (1).

(1) Le sens de ce texte difficile me paroît

XV. *Tu es une ame qui porte un cadavre ;* comme l'a dit Epictete. (IV. 41.)

XVI. Ce qu'on dit communément, qu'un médecin a ordonné à un malade de monter à cheval , ou de se baigner à l'eau froide , ou de marcher pieds nus , on peut le dire de la nature de l'univers , qu'elle a ordonné à un tel homme d'avoir une maladie , ou d'être estropié , ou de faire telle perte , ou autres choses semblables. Car comme ce mot *ordonné* signifie , pour le médecin , qu'il a mis en ordre les moyens propres à rétablir la santé , il signifie de même , à l'égard de la nature , qu'elle a mis ce qui arrive à chacun , dans l'ordre qui convenoit à la destinée générale ; & nous disons *convenoit* dans le même sens qu'un architecte dit que des pierres quarrées conviennent à un mur ou à une pyramide , parce qu'elles s'y arrangent bien les unes avec les autres pour faire un certain tout.

En général il n'y a qu'une seule harmonie : en supposant le système des atomes , l'intelligence me reste pour me conduire , & elle est fort différente , tant de la matière que d'une ame animale. J'ai suivi à la fin l'édition de Basle de l'année 1568 (où il y a plusieurs points d'interrogation) & le Ms. du Vatican.

nie ; & comme l'ensemble de tous les corps fait le monde entier tel qu'il est , ainsi le jeu de toutes les causes produit une condition particuliere qu'on nomme destinée. Ce que je dis est connu des plus ignorans ; car ils disent : *son destin le portoit ainsi*. C'est dire : le portoit , par une certaine disposition des choses.

Recevons donc ce qui arrive comme nous recevons les ordonnances des médecins. Il y a dans ce qu'ils ordonnent bien des choses désagréables , auxquelles pourtant nous nous soumettons de bon gré , par l'espérance de guérir. Regarde l'exécution & l'accomplissement de ce que la commune nature a jugé à propos d'ordonner, du même œil que ta santé. Soumets-toi de bon gré à tout ce qui arrive , quelque dur qu'il te paroisse , comme à une chose qui doit contribuer à la santé du monde , au succès des vues du grand Jupiter & à son bon gouvernement ; car il ne te l'eût point envoyé , s'il n'eût eu en vue l'utilité de l'univers. La nature ne porte jamais rien qui ne convienne à ce qu'elle gouverne.

Voilà donc deux raisons pour toi d'embrasser tout ce qui t'arrive. La premiere,

que cela fut fait pour toi, combiné pour toi, & qu'il t'appartenoit en quelque sorte, ayant été lié là haut à ton existence par une suite de très-anciennes causes; la seconde, parce que ce qui a été affecté à chacun en particulier contribue au succès des vues de celui qui gouverne toutes choses, & à leur donner de la perfection & même de la constance. Car le grand tout se trouveroit mutilé, si tu pouvois retrancher quelque chose de la continuité & de la liaison, tant de ses parties que de son action; or, tu fais autant que tu le peux ce retranchement, lorsque tu supports avec peine un accident, & que tu l'ôtes en quelque sorte *du monde*. (V. 8.)
ἐποίων = ἀνασπῆς (1).

NOTES.

[SOCRATE sentant du plaisir à se frotter sa jambe meurtrie par la chaîne qu'on venoit de lui ôter, disoit agréablement à ses amis défolés & pleins de respect pour une ame si haute (2):

(1) Le manuscrit du roi me sert à retrancher du texte imprimé les mots *ἡμιν, τυχεῖσιν, καὶ Δία*, & à y ajouter *τοῖς ἰδίοις εἰς ἐκαστὸν ἡμῶν*, entre les mots *αὐτῆς* & *αἰτίων*. Les autres variantes ne valent pas la peine d'être relevées.

(2) Platon, dans son Phédon.

« Il me semble que ce qu'on appelle
 » plaisir est une chose bien singulière, &
 » qu'elle s'accorde merveilleusement avec
 » la douleur, qu'on croit pourtant qui lui
 » est fort contraire, parce qu'elles ne peu-
 » vent jamais se rencontrer ensemble dans
 » un même sujet. Néanmoins si quelqu'un a
 » l'une des deux, il faut presque toujours
 » qu'il ait aussi nécessairement l'autre, com-
 » me si elles étoient liées naturellement. Si
 » Esope avoit pris garde à cette vérité, il en
 » auroit peut-être fait une fable, & il auroit
 » dit que Dieu ayant voulu accorder ces
 » deux ennemis, & n'ayant pu y réussir, se
 » contenta de les lier à une même chaîne ;
 » en sorte que depuis ce tems là, quand l'un
 » arrive, l'autre le suit de bien près, comme
 » je l'éprouve aujourd'hui ; car la douleur
 » que la chaîne m'a fait souffrir à cette jambe,
 » est suivie présentement d'un fort grand
 » plaisir ».

Marc - Aurele distingue dans l'homme ;
 1°. ce qu'il a de commun avec les animaux :
 un corps avec des organes pleins d'esprits
 en mouvement, & qui sont encore agités
 par la voie des sens ; c'est le siege des pas-
 sions. 2°. L'intelligence & la raison, qui di-
 rigent en lui une volonté pleinement libre
 & indépendante.

Cette partie supérieure peut être impor-
 tunée par le tumulte des passions, à cause

de son union avec la partie animale ; mais elle est toujours maîtresse de les dominer , & de conserver de la sérénité pour juger sainement de tout ce qui se passe , & pour déterminer sa volonté à tout ce qu'il lui plaît.

Sur quoi S. AUGUSTIN a fait cette excellente remarque :

« Il n'y a point, ou fort peu de différence » (dit-il) entre le sentiment des stoïciens & » celui des autres philosophes touchant les » passions ; car les uns & les autres prétendent qu'elles ne dominent point sur » l'ame du sage ; & quand les stoïciens disent » que le sage n'y est point sujet, ils n'entendent autre chose par-là, sinon que sa » sagesse n'en reçoit aucune atteinte, & » qu'elles arrivent au sage sans néanmoins » troubler la sérénité de son ame par la présence des choses qu'ils appellent *communes dites* ou *incommodes* ». (Traduction de la cité de Dieu. IX. 4.)

Cette sérénité dépend du pouvoir de la volonté sur la douleur, soit à l'aide de la raison, soit même sans le secours de la raison, ainsi que l'observe Marc-Aurele, article XII de ce chapitre. Nous avons un exemple de ce dernier genre de force dans les sauvages les moins spirituels de l'Amérique. On sait qu'étant pris prisonniers par leurs ennemis, ils souffrent les plus cru-

tourmens fans verser une larme , fans laisser échapper un soupir ; ils chantent même , & narguent leurs bourreaux. De jeunes Lacédémoniens donnerent autrefois des exemples d'une pareille fermeté (1).

C'est un fruit de l'éducation. Oh ! que la nôtre est molle !

Cependant le sage n'est point insensible ; Marc-Aurele le reconnoît à l'article IX. SENEQUE avoit dit avant lui (lorsqu'il étoit de sang-froid , & qu'il ne traçoit pas le portrait gigantesque de Caton ou d'un sage idéal) :

« Notre sage surmonte ce qui l'incom-
 » mode , mais il le sent (2). Je ne mets point
 » le sage (*disoit-il*) hors de la sphere de
 » l'homme , & je ne prétends pas qu'il soit
 » inaccessible à la douleur , comme un ro-
 » cher qui ne peut rien sentir (3). Le plus
 » haut degré de vertu ne fait pas perdre le
 » sentiment ; mais le sage ne craint rien , &
 » fans se laisser vaincre par ses douleurs , il
 » les considere comme d'un lieu élevé (4) ».

Seneque ajoute :

« Le sage ne regarde comme un bien la

(1) Cicéron , Tuscul. quest. n. 14.

(2) Epître IX.

(3) Epître LXXI.

(4) Epître LXXXV.

» patience dans les tourmens, & la modération dans les maladies, que pour les cas de nécessité (1). Il méprise tout ce qui dépend de l'empire du fort ; mais s'il en a l'option, il choisira la situation la plus douce, & en jouira (2) ».

Il y a plus de deux mille ans qu'on raille les stoïciens pour avoir refusé le nom de mal à la douleur.

Quoi qu'il en soit des autres, Marc-Aurele, article VIII de ce chapitre, reconnoît que la douleur est un mal pour la partie animale de l'ame ; & la distinguant ensuite de la partie supérieure, il dit que la douleur n'a rien de commun avec l'entendement & la volonté, qui en effet ne sont susceptibles, de leur nature, que du mal moral de l'ignorance, ou de l'erreur, ou du vice.

Cette distinction est évidemment juste & vraie ; & c'est en conséquence de ce principe que Marc-Aurele se joignant aux autres stoïciens, soutient, avec eux, que la partie supérieure de l'ame est assez forte pour vaincre l'importunité du sentiment. 1°. Par la seule force de la volonté, comme on l'a

(1) Epître LXVI.

(2) *De vitâ beatâ*, cap. XXV. 5.

déjà dit : 2°. par le secours de la raison.

Sur le pouvoir de la volonté , Marc-Aurele eut en vue , sans doute , l'exemple que nous avons cité des jeunes Lacédémoniens. Nous y avons joint celui des sauvages Américains. On peut leur associer encore bien des exemples modernes d'hommes assez courageux pour avoir supporté , sans foiblesse , le fer & le feu de la chirurgie. Ce même courage leur seroit à souffrir beaucoup moins que ne souffrent ces âmes foibles , qui s'abandonnant à toute leur mollesse , ne font qu'accroître leur sensibilité : cette lâcheté en a tué plusieurs que le courage eût sauvés (1).

Les grandes âmes ont de plus , le motif de l'honneur. Les stoïciens observent que la douleur n'a rien de honteux , qu'on ne doit rougir que de l'ignorance , de l'erreur ou du vice , seuls maux que la partie principale de l'âme soit capable d'éprouver , & que c'est dans cette partie de l'âme que consiste essentiellement l'homme.

Parmi nous-mêmes , sans le secours d'au-

(1) Cicéron adopte la plupart de ces raisons dans ses *Tusculanes* première & seconde.

cune philosophie, y a-t-il quelques maux qu'un homme de guerre, que tout autre homme d'honneur ne préfère à une lâcheté? C'est une pareille disposition d'esprit qui a souvent rendu les tortures inutiles pour arracher le secret d'un ami, d'un sujet fidèle à son prince, & (pourquoi le diffimuler?) d'un brigand même, en faveur de son complice.

Tel est donc le pouvoir de la volonté seule, ou presque seule, & destituée du secours de la philosophie.

Mais la nécessité qu'il y a d'éprouver dans la vie mille accidens fâcheux, fournit encore à la raison & à la volonté d'autres secours; car ce n'est point-là une nécessité purement violente & tyrannique, c'est une nécessité raisonnable & relative à l'ordre général de la Providence.

Un peu avant Marc-Aurele, Epictète avoit dit :

« Les dieux n'ont mis en notre puissance
 » que ce qu'il y a de plus excellent en nous,
 » & qui est fait pour nous commander, savoir, la liberté de faire un bon usage de
 » notre faculté de penser. Ils n'ont pas mis
 » les choses extérieures en notre pouvoir.
 » Est-ce qu'ils ne l'ont pas voulu? J'estime

» que s'ils l'avoient pu , ils nous auroient
 » aussi rendus les maîtres de tout le reste ;
 » mais absolument ils ne pouvoient pas faire
 » qu'étant , sur la terre , liés à un corps tel
 » que nous l'avons , & associés comme nous
 » le sommes à un monde d'êtres divers ,
 » nous ne fussions pas assujettis à l'impres-
 » sion des objets extérieurs (1) ».

Epictète auroit pu ajouter que la douleur est même un bienfait de la nature : la douleur nous avertit , avec une extrême promptitude , de pourvoir à la conservation de notre vie. Sans l'avertissement de la douleur , nous nous laisserions brûler par le feu , au lieu de nous en laisser réchauffer simplement ; l'insensibilité nous auroit perdus.

Epictète avoit ajouté une autre considération. Elle est en style très-familier , mais d'un sens profond.

Voici son raisonnement :

« Dans quel sens peut-on dire que parmi
 » les choses qui nous viennent du dehors ,
 » les unes sont selon la nature , & les autres
 » contre ? Par exemple , en nous supposant
 » tout à fait séparés de la société des êtres ,
 » je dirai qu'il est selon la nature que mon
 » pied ne soit point altéré ni souillé ; mais

(1) Epictète d'Arrien. Liv. I. chap. 1. το
 κρατιστοι = ιμπεριζισθαι.

» si nous considérons ce pied comme un
» pied , & non comme une partie séparée ,
» il faudra qu'il lui arrive tantôt de s'enfon-
» cer dans de la boue , tantôt d'être piqué
» d'une épine , quelquefois même d'être
» coupé pour le bien de tout le corps ;
» car autrement ce ne seroit pas mon pied.
» Il faut en dire autant de notre personne.
» Qui es-tu ? Un homme. Si tu te consideres
» comme un être à part , il est selon la na-
» ture que tu vives jusqu'à la vieillesse , que
» tu sois riche , que tu te portes bien. Mais
» si tu te consideres comme un homme qui
» fait partie d'un monde , il te faudra , dans
» ce rapport , ou être malade , ou être nau-
» tonnier & risquer ta vie , ou être pauvre ,
» ou même quelquefois mourir jeune. Pour-
» quoi donc te fâches-tu ? Ne fais-tu pas
» que , comme un pied séparé du corps n'est
» plus un pied , de même un homme séparé
» du tout , n'est plus un homme ? Car enfin ,
» qu'est-ce qu'un homme ? Une partie de la
» ville ; premièrement de celle qui est com-
» posée des dieux & des hommes , & puis
» une partie de la société qui le touche de
» plus près , & qui est une petite image de
» la société de tous les êtres. Ainsi il faut
» que l'on me fasse à moi mon procès , qu'un
» autre soit consumé de la fièvre , que celui-
» ci fasse naufrage , que celui-là soit con-
» damné à la mort ; car il est impossible
» qu'en un corps tel que le nôtre , au milieu
» de tout ce qui nous environne , & ayant
» à vivre avec tant d'autres hommes , il n'ar-

» rive aux uns & aux autres quelque accident
 » semblable (1) ».

Marc-Aurele ayant généralisé toutes ces observations d'Épictète, a dit plus noblement (article dernier de ce chapitre) & il répète souvent ailleurs, que les accidens de la vie entrent dans le système général que Dieu établit dès le commencement, & qu'ils sont nécessaires à la perfection & à la consistance du monde tel qu'il est. D'où il conclut que les accidens les plus fâcheux n'ayant pas été destinés séparément pour un seul individu, il n'a jamais lieu de s'en plaindre; qu'il ne les éprouve que comme faisant lui-même une partie du monde; que c'est un accessoire du bien de son existence; qu'il doit se soumettre librement, sans faiblesse & par la seule autorité de la raison, à ces dispositions générales; & que son vrai bonheur consistant à vivre selon la nature d'un être raisonnable, sociable & qui fait partie du monde, rien ne peut l'empêcher de conserver une entière sérénité d'esprit pour faire des réflexions dignes de la raison qui lui est commune avec Dieu

(1) Là même, liv. II. ch. V. πῶς ἴσμεν ὅτι τοιαῦτα

même, sans se laisser dominer par la partie inférieure de l'ame, qui lui est commune avec les bêtes, &c.

CONCLUSION. Les stoïciens disent : on peut, contre la douleur, tout ce que l'on veut. Il ne s'agit que de bien penser, & de vouloir fortement. Marc-Aurele adopte ce mot d'Épictète : *il n'y a point de tyran de la volonté ;* & ce mot d'Épictète rappelle un dialogue supposé entre lui & un tyran, par lequel on va finir : *Dis-moi ton secret.... Je ne le dirai point, car j'en suis le maître.... Mais je te ferai mettre aux fers..... O homme, que dis-tu là ? Moi ? Tu feras mettre aux fers mes jambes ; mais quant à ma volonté, Jupiter même ne pourroit la vaincre (1).*

On ne peut disconvenir que beaucoup d'actions héroïques des grands hommes de l'antiquité n'aient été le fruit de ces idées dont ils étoient imbus, & de ces principes dont ils étoient nourris dès l'enfance.]

(1) Là même, liv. I. chap. 1. *εἶπε* = *δὲ-παρὰ*.



CHAPITRE XV.

Regles de discernement.

I. SI tu as la vue fine, dit quelqu'un, fers-t'en pour juger comme les hommes les plus sages (1). (VIII. 38.) *εἰ δύνασαι* = *σοφώτατοις*.

II. Les objets se tiennent immobiles hors de l'enceinte de nos ames ; ils ne se connoissent pas eux-mêmes, & ne peuvent nous apprendre ce qu'ils sont. Qu'est-ce donc qui nous l'apprend ? C'est la raison qui nous guide. (IX. 15.) *τα πράγματα* = *ἡγεμονικόν*.

III. Socrate, dans ses discours, mettoit les maximes débitées par bien des gens, au rang de ces loups-garoux dont on fait peur aux petits enfans. (XI. 23.) *Σωκράτης* = *δίαιμα*.

IV. Il faut contempler, tout nuds & dépouillés de leurs écorces, les motifs, les rapports des actions ; ce que c'est que la douleur, la volupté, la mort, la gloire. Quelle est la cause qui nous ôte un repos

(1) Je ne change rien au texte ; j'y sous-entends seulement la préposition qui signifie avec : *συνερίων*.

que personne n'a le pouvoir de nous ôter ?
Tout dépend de nos opinions. (XII. 8.)

γυμνά = ὑπόληψις.

V. Quel moyen de connoître ici la vérité ? C'est l'analyse des objets dans leur matiere, & le principe de leur action. (IV. 21 à la fin.) τίς ἐπὶ = αἰτιώδης.

VI. Regarde au dedans de chaque chose. Prends garde que rien ne t'échappe sur sa qualité & sa valeur intrinseque. (VI. 3.) ἴσα = σι.

VII. Quelle idée faut-il que je prenne des viandes & autres alimens qu'on me sert ? Ceci est un cadavre de poisson, cela un cadavre d'oiseau, ou de cochon ; de même aussi cet excellent vin est un peu de jus exprimé de quelques grappes de raisin ; cette robe de pourpre, un tissu de poils de brebis, imbibé du sang d'un coquillage. Quant aux plaisirs de l'amour, c'est (1) *un diletico dell' intestino, e con qualche convulsione una egestione d'un moccino*. Ces idées,

(1) La délicatesse de notre langue ne permettant pas de traduire cet endroit du texte, j'ai emprunté la version italienne du cardinal François Barberin, neveu du pape Urbain VIII, page 149 de l'édition de 1675, faite à Rome.

qui vont droit au fait & qui percent au dedans des objets, donnent à connoître tout ce qu'ils sont. Il faut en user ainsi sur toutes les choses de la vie. Si-tôt qu'un objet se présente à l'imagination comme fort estimable, il faut le mettre à nud, considérer son peu de valeur, le dépouiller de tout ce qui lui donnoit un air de dignité. Un beau dehors est un dangereux séducteur. Lorsque tu crois le plus fortement ne t'attacher qu'à une chose honnête, c'est alors qu'elle te fait le plus d'illusion. Vois donc ce que Crates & Xenocrates disent à ce sujet. (VI. 13.) οἶον δὴ = λέγει (1).

VIII. Une araignée se glorifie d'avoir pris une mouche; & *parmi les hommes*, l'un se glorifie d'avoir pris un lièvre; un autre, un poisson; celui-ci, des sangliers ou des ours, & celui-là des Sarmates. Mais si tu examines bien quels ont été les motifs & les principes de cette dernière classe, ne diras-tu pas que ce sont aussi des brigands (2)? (X. 10.) ἀράχνης = ἑστάζης;

(1) Le manuscrit du roi, & ceux du Vatican, ont fourni sur cet article plusieurs corrections que je renvoie au texte grec.

(2) Marc-Aurele prit aussi des Sarmates;

IX. As-tu oublié que ces gens , qui louent & blâment les autres avec orgueil , montrent le même orgueil à ceux qui les voient au lit , à table ? As-tu oublié quelle est leur conduite , ce qu'ils craignent ou ce qu'ils ambitionnent , & les injustices qu'ils font ? Ce ne sont pas leurs mains ou leurs pieds qui sont coupables. C'est la plus précieuse partie d'eux-mêmes , qui produit , lorsqu'elle le veut , la foi , la pudeur , la justice , la sincérité , un bon génie. (X. 13 en partie.) μήτε ἐπιλέλῃσαι = δαίμων ;

X. Accoutume-toi , autant que tu le pourras , à analyser tout ce qui frappe ton imagination , selon les regles de la nature , de la morale , & d'un juste raisonnement. (VIII. 13.) διηλεκτῶς = διαλεκτικεύεσθαι.

XI. Qu'est-ce qu'une telle chose en elle-même , par sa constitution propre ? quelle est sa substance & sa matiere ? quel est le principe de son action ? que fait-elle dans l'univers ? combien de tems durera-t-elle ? (VIII. 11.) τῆτο τί ἐστίν = ὑφίσταται.

mais ce fut dans une guerre purement défensive , & qu'il fit toujours à regret , quoiqu'avec la plus intrépide & la plus constante fermeté.

XII. Pense d'où chaque être est venu ; de quels élémens il a été composé ; quels changemens il éprouvera ; ce qui en pourra résulter : & *tu verras* qu'il ne peut lui en arriver aucun mal. (XI. 17.) *πόθεν* = *πείσεται*.

XIII. Considere toujours que tout ce qui se fait n'est que changement de forme , & que la nature n'aime rien tant qu'à changer les choses qui sont , pour en faire de nouvelles de même espece. Tout ce qui existe est comme la semence de ce qui en viendra. Mais toi tu n'entends , par *semence* , que celle que l'on jette dans le sein de la terre , ou d'une mere. C'est être bien grossier. (IV. 36.) *θεώρει* = *ιδεωλίκον*.

XIV. Prends l'habitude , en voyant les actions d'autrui , de te faire , autant qu'il se pourra , cette question : quel est le but que cet homme se propose ? Mais songe d'abord à tes propres actions , & commence par t'examiner toi-même. (X. 37.) *ετίσιν* = *ἐξέταξι*.

XV. Prends aussi l'habitude d'écouter sans distraction ce qu'on dit ; & entre , autant qu'il se pourra , dans l'esprit de celui qui parle. (VI. 53.) *ἐθίσιν σεαυτὸν* = *γίνου*.

XVI. Tâche de connoître la qualité du

principe actif de chaque chose ; & faisant abstraction du matériel , contemple la nature. Détermine ensuite combien de tems ce principe particulier doit subsister pour le plus , suivant l'ordre de la nature. (IX. 25.)

(1) *ἰθὺς ἐκί = ποσόν.*

XVII. C'est avoir passé trop de tems à te rendre misérable , à murmurer , à faire des grimaces ridicules. Qu'est-ce qui te trouble ? Qu'est-ce qu'il y a de nouveau dans ces accidens ? Qu'est-ce qui te fait perdre courage ? Est-ce la cause *par excellence* ? Considère sa nature *pleine de bonté*. Est-ce la matière ? Fais attention à sa qualité *purement passive*. Il n'y a rien de plus. Montre donc à l'avenir aux dieux un cœur plus simple & meilleur. (IX. 37 en partie.) *ἀλὺς = γένου.*

XVIII. A toutes ces regles il faut en ajouter une , c'est de faire toujours la définition ou la description de l'objet qui viendra frapper mon imagination , afin de voir distinctement & à nud ce qu'il est dans sa substance , considéré dans son tout & se-

(1) J'entends cet article suivant les articles du texte X. 9 & 26.

parément dans ses parties , & afin de pouvoir me dire à moi-même son vrai nom , ainsi que le vrai nom des parties dont il est composé , & dans lesquelles il se résoudra. Car il n'est rien de si propre à élever l'ame , que d'analyser avec méthode & justesse tout ce qui se rencontre dans la vie , & que d'examiner toujours chaque objet d'une façon à pouvoir aussi-tôt connoître à quel système de choses il appartient , de quelle utilité il y est , quel rang il tient dans l'univers , & relativement à l'homme , puisqu'il est citoyen de cette ville céleste , dont les autres villes ne sont en quelque maniere que les maisons.

Quel est donc en particulier cet objet-ci , qui vient de me saisir l'ame ? De quels élémens a-t-il été fait ? Combien doit-il durer ? Quelle vertu faut-il pratiquer à son occasion ? Est-ce , par exemple , la douceur , la force , la sincérité , la foi , la simple résignation , la frugalité , ou quelque'une des autres vertus ?

Il faut se dire en toute rencontre : ceci me vient évidemment de Dieu ; & telle autre chose me vient par une suite nécessaire du système général , de la liaison , & du tissu de toutes choses , dont il a dû résulter

particulièrement un tel concours & une telle rencontre.

Quant à cet autre cas, il me vient de mon concitoyen, de mon allié, de mon compagnon, qui par malheur ignore ce qui convient à notre propre nature. Mais je ne l'ignore pas ; c'est pourquoi je le traiterai avec humanité & justice, selon la loi naturelle d'une société d'hommes. Cependant je n'oublie pas à quel rang je dois mettre ce qui m'arrive, puisqu'il est du nombre des choses moyennes *qui ne sont ni bonnes ni mauvaises par leur nature.* (III. 11.) τοῖς δὲ σιμπερίοις = συστοιχείομαι

N O T E S.

[« Je n'ai, disoit Epictète, qu'une chose à » vous dire ; c'est que celui qui ignore ce » qu'il est, pourquoi il a été fait, pourquoi » il est dans un monde tel que celui-ci, » de quelle société il fait partie, ce qui est » bien, ce qui est mal, ce qu'il est hon- » nête ou ce qu'il est honteux de faire, » qui ne suit ni sa propre raison ni celle » d'autrui, qui ne sent ni le vrai ni le faux, » & qui est incapable de discerner tout cela, » ne parviendra jamais à régler ses desirs » sur la nature des choses ; ne fuira, ne re- » cherchera, n'entreprendra, n'approuvera, » ne rejettera rien comme il faut, & ne suf-

» pendra jamais son jugement à propos ;
 » il errera comme s'il étoit sourd & aveugle ;
 » ce sera un homme nul , quoiqu'il pense
 » être quelque chose ». (*Epistète d'Arrien*,
liv. 2 , chap. 24 , p. 337 , d'Upton.) *ἐκείνο* ==
ἐκεῖνο.

« Un troisieme chef consiste à déterminer
 » comment nous devons donner notre con-
 » sentement aux choses qui paroissent vrai-
 » semblables & avoir des attraits. Socrate
 » disoit que , comme on ne doit point passer
 » sa vie sans examiner comment on la passe ,
 » de même il ne faut point admettre d'ima-
 » gination qui ne soit bien examinée. Il faut
 » dire à chacune de celles qui se présentent :
 » attends ; laisse-moi voir qui tu es , & d'où
 » tu viens ; & (comme font les sentinelles
 » de nuit) montre-moi ton passeport. La na-
 » ture t'a-t-elle donné le signalement que
 » doit avoir une imagination digne d'être
 » admise » ? (*La même*, *liv. 3 , chap. 12 , pag.*
407.) *ταῖς* == *φαντασίαις*.

« Y a-t-il quelqu'un parmi nous qui ne
 » parle de ce qui est bien , de ce qui est
 » mal , de ce qui lui est utile , de ce qui ne
 » l'est point ? Y a-t-il quelqu'un qui n'ait
 » pas l'idée de chacune de ces qualités ? Mais
 » en avez-vous une idée distincte & parfaite ?
 » Donnez-m'en la preuve. Quelle preuve ?
 » Appliquez votre idée à des objets particu-
 » liers , & que ce soit avec justesse. Mais
 » abrégeons. Platon borne l'idée du bon à
 » ce qui est essentiellement utile ; & vous ,
 » vous donnez ce nom à des choses qui ne

» le sont pas. . . . N'est-il pas vrai que les
 » uns attachent l'idée du bon à la possession
 » des richesses , & les autres non ? N'y a-t-il
 » pas la même diversité au sujet du plaisir ,
 » au sujet de la santé » ? (*Liv. 2 , chap. 17 ,*
pages 267 & 268.) ἀγαθὸν = ὕγιαιας.

« Si vous donnez toute votre affection à
 » la richesse & votre aversion à la pauvreté ,
 » vous vous égarerez , vous tomberez dans
 » des précipices. Si vous ne vous attachez
 » qu'à la conservation de votre santé , vous
 » serez misérable ; & il en sera de même si
 » vous faites consister votre bonheur en
 » des choses qui ne dépendent pas de nous ,
 » tels que sont les dignités , les honneurs ,
 » la patrie , les amis , les enfans. Abandon-
 » nez tout cela au grand Jupiter & aux au-
 » tres dieux , & le leur livrez , pour qu'ils
 » en disposent à leur volonté » . (*Là même ,*
pages 270 & 271.) χάρις = Κυβερνάουσιν.

« Quant à moi , je prends congé de tout
 » le reste ; je serai content , si je peux par-
 » venir à vivre dégagé de tout embarras &
 » de tout souci , à élever ma tête , comme
 » un homme libre , au-dessus de tous les
 » obstacles , & à ne plus regarder que le
 » ciel comme ami de Dieu , sans que rien
 » de tout ce qui arrivera soit capable de
 » m'ébranler » . (*Là même , page 272.*) ὅτι
 ἐμοί = δυναμίων .]



C H A P I T R E X V I

Objets dignes de notre estime.

I. **C**E qui rend l'homme estimable, n'est pas d'être poussé des vents, comme les plantes ; ni de respirer, comme les animaux privés ou sauvages ; ni d'avoir une imagination propre à recevoir l'impression des objets, ni d'être secoué par ses appétits, comme une marionnette l'est *par les cordons qu'on tire ou qu'on lâche* ; ni d'être un animal de compagnie, ni de savoir prendre de la nourriture ; car se nourrir & rejeter ce qu'il y a de superflu dans les alimens, ce sont des fonctions de même genre.

Qu'est-ce donc qui honore véritablement l'homme ? Est-ce d'être accueilli avec des battemens de mains ? Non ; ni par conséquent de l'être avec des acclamations & des louanges, puisque les acclamations & les louanges de la multitude ne sont aussi que du bruit. Laissons donc là toute cette méprisable gloire.

Que reste-t-il qui distingue & relève en effet un homme ? C'est, à mon avis, de

savoir diriger & contenir tous les mouvemens de son ame , au point de ne faire que des actions propres à la constitution d'un être raisonnable ; imitant en cela les gens d'art & de métier , qui n'ont point d'autre objet que de faire toutes les préparations convenables à l'ouvrage pour lequel ils les font. Tel est l'objet du jardinier , du vigneron , de celui qui dompte des chevaux ou qui dresse des chiens. A-t-on un autre but dans l'éducation & les instructions qu'on nous donne ?

Voilà donc ce qui rend l'homme véritablement digne d'estime ; & si tu parvenois une fois à cette perfection , tout autre objet te deviendrait indifférent.

Quand cesseras-tu de faire cas de tant d'autres choses ? Tu ne seras donc jamais libre , ni content de toi , ni exempt de trouble ; car tu auras nécessairement de l'envie , de la jalousie , des soupçons contre ceux qui pourroient t'enlever ces biens imaginaires ; tu tendras même des pièges à ceux qui possèdent ce que tu estimes tant. Or , il est impossible qu'avec de tels desirs on ne soit pas dans le trouble , & qu'on ne murmure pas contre les dieux ; au lieu que

l'homme qui honore & respecte uniquement son ame, est toujours content de lui-même, agréable aux autres hommes, & d'accord avec les dieux; c'est-à-dire, qu'il les remercie de tout ce qu'ils lui envoient & qu'ils lui avoient destiné. (VI. 16.) τίμιος
 = διατελέχων.

II. Garde-toi de jamais estimer, comme un bien qu'il te feroit utile de posséder, ce qui t'obligeroit un jour à manquer de foi, à violer la pudeur, à haïr quelqu'un, à le soupçonner, à le maudire, à le tromper, enfin à desirer des choses qui ont besoin de voiles & de murailles pour être cachées.

Celui qui donne le premier rang d'estime à son ame, à ce génie divin qui l'éclaire, & au sacré culte des vertus qui lui conviennent, ne fait pas comme les héros de tragédie; il ne pousse point de gémissemens *sur son sort*. Il n'évitera ni la solitude, ni le grand monde, & sur-tout il passera sa vie sans rien ambitionner ni craindre, se mettant peu en peine si son ame fera pendant un court ou un long espace de tems enveloppée d'un corps. Il seroit aussi prêt à mourir dans le moment, s'il le falloit, qu'il est prêt à remplir toute autre fonction décente & honnête.

Il ne craint que d'omettre pendant le cours de sa vie quelqu'une des fonctions propres à un être intelligent & sociable. (III. 7.) *μη*
 = *γινώσκει*,

III. Pense très-souvent combien il est mort d'hommes de toute espece, de toutes professions, de tous pays, de toutes nations. Parcourez les premiers tems jusqu'à ceux de Philistion (*contemporain de Socrate*), de Phœbus, d'Origanion. Considere ensuite les autres classes d'hommes.

C'est donc là qu'il faut nous rendre tous, où se sont déjà rendus tant de grands orateurs, tant de graves philosophes, Héraclite, Pythagore, Socrate; tant de héros de l'antiquité; après eux, tant de capitaines, & de rois, & avec ceux-ci les *astronomes* Eudoxe & Hypparque, le *géometre* Archimede, & tant d'autres génies célèbres par leur pénétration, leurs grandes pensées, leur amour pour le travail, ou bien par leurs subtilités & leur orgueil; où sont encore ceux qui ont parlé avec dédain de cette vie mortelle & de si courte durée, tels que Menippe, & bien d'autres.

Songez que tous ces gens-là sont morts depuis long-tems. Qu'y a-t-il de fâcheux
 pour

pour eux & pour tant d'autres dont les noms sont oubliés ? Il n'y a donc ici bas qu'un seul objet qui mérite d'occuper nos pensées : c'est de vivre avec douceur parmi des hommes menteurs & injustes , sans jamais nous écarter nous-mêmes de la vérité & de la justice. (VI. 47.) ἐνόςιν = διαδόν.

IV. Qu'un autre soit plus fort que toi à la lutte (1) ; mais qu'il ne soit pas plus sociable, plus modeste , mieux disposé aux accidens de la vie , plus indulgent aux fautes du prochain. (VII. 52.) καὶ ὁσολιώτερος = παροράματα.

V. Pour empêcher que le chant, la danse, ou le spectacle des exercices réunis (2) ne t'affectent trop, considere-les par parties. Demande-toi sur le chant : est-ce un tel ton qui me ravit ? Et sur la danse : est-ce un tel

(1) Au lieu καὶ ὁσολιώτερος , le cardinal Berberin dit avoir lu dans le manuscrit de Rome, παμολιώτερος *più atterratore di tutti*, laqual parola non si trova altrove ; mais καὶ ὁσολικός se trouve. C'est un *cappa* oublié dans le texte de Xylander.

(2) La lutte, le saut, la course, le palet, le combat à coups de poings & de mains.

pas , un tel geste qui m'enleve ? Tu n'oserois te l'avouer. Uses-en de même dans les spectacles réunis.

En général , dans tout ce qui n'est pas la vertu , ou ce qui vient d'elle , n'oublie pas de porter au plus vite la pensée en détail sur ce qui compose l'objet , afin que cette analyse en diminue l'impression ; & applique cette méthode à toute la vie. (XI. 2.)

ὁδὸς = *μετάφρεσι*.

VI. Rappelle - toi souvent les grands exemples de colere , d'honneur , d'infortune , de haine , toute aventure célèbre (1) ; puis demande-toi : qu'est-ce que tout cela est devenu ? Fumée , cendre , un conte ; pas même un conte.

Autres objets de même nature : Fabius Catullinus à sa maison des champs , Lucius Lupus à Capoue (2) ; Stertinius à Baïes , Tibere à Caprées , & Velius Rufus ; combien tout cela est différent de l'opinion qu'on en avoit ! Que le but de tant d'efforts étoit vil !

(1) Achille , Agamemnon , Ulysse , les deux freres ennemis , &c.

(2) Addition du manuscrit du Vatican.

Ah, qu'il est bien plus sage, quoi qui arrive, de se montrer juste, modéré, soumis aux dieux ! mais avec simplicité ; car l'ostentation de modestie est tout ce qu'il y a de pire (XII. 27.) συνεχῶς = χαλιπώτατος.

VII. Qu'est-ce que cette partie du tems qui t'a été donnée dans l'immensité des siècles ? Elle disparoît si vite dans l'éternité ! Quelle est ta part de la masse de la matiere ? de l'ame universelle (1) ? Qu'est-ce que cette motte de la terre où tu rampes ? Médite bien tout cela. N' imagine rien de grand que de faire ce que ta nature exige, & de souffrir ce que la commune nature t'apporte. (XII. 32.) πόσῳ = φέρει.

C H A P I T R E X V I I.

Sur les véritables biens.

I. **S**I dans la vie humaine tu trouves quelque chose de mieux que la justice, la vérité, la tempérance, la force, & en général que d'avoir une ame qui se suffit à elle-même, en ce qu'elle te fait agir en tout par

(1) L'ame animale universelle: ψυχὴ.

la droite raison, & qu'elle s'abandonne au destin sur sa part des accidens qui ne dépendent pas d'elle ; si , dis-je , tu connois quelque bien plus excellent , dirige à cet objet toutes les puissances de ton ame , & entre en possession de cette précieuse découverte. Mais si tu ne vois rien de meilleur que le génie même qui réside en toi , qui commande à tes propres desirs , qui examine tout ce que l'imagination te présente , qui se sauve , comme le disoit Socrate , loin des atteintes des sens , qui se soumet lui-même aux dieux , & qui aime les hommes ; si tout le reste te paroît bas & vil en comparaison de lui , ferme ton cœur à tout autre objet , qui venant une fois à t'attirer , ne te permettroit plus , sans te faire éprouver un tiraillement fâcheux , de donner le premier degré d'estime à ce bien particulier aux êtres de ton espece , & le seul qui t'appartienne véritablement.

Il n'est pas juste que rien d'étranger vienne contrebalancer le bien de la raison , ce principe de toute action vertueuse. Les louanges de la multitude , les empires , les richesses , les voluptés lui sont étrangers. Si une fois tu fais le moindre cas de ces

objets , comme pouvant contribuer à ton bonheur , ils prévaudront dans ton ame & l'entraîneront. Choisis donc , te dis-je , tout ouvertement & en homme libre , ce qu'il y a de mieux , & t'y attache inféparablement.

Mais peut-être ce qui est utile est-il ce qu'il y a de mieux ?

Oui , s'il est utile à l'homme en qualité d'animal raisonnable ; mais s'il ne lui est utile que comme animal , refuse-lui ce nom ; & sans aucun faste ni ostentation , conserve seulement un jugement sain , pour faire un juste & solide parallele. (III. 6.)

ie μὲν = παίσθη.

II. Tu connoîtras aussi par cette remarque l'opinion que le vulgaire a du bien.

Si on fait à quelqu'un la peinture de ce qui est essentiellement bon , comme de la prudence , de la tempérance , de la justice , de la force , il n'entendra pas sans peine que l'on ajoute quelque bon mot à cette image , parce qu'il en jugera par son idée du bien. Mais si on lui peint ce que le peuple croit être des biens , il entendra & recevra le bon mot d'un comique , par où il montre qu'il sent les différences ; car au-

trement il feroit choqué de la plaisanterie & la jugeroit mauvaife. En effet, nous l'excusons tous, & la trouvons agréable & à propos lorsqu'il s'agit des richesses, du luxe, ou de la pompe d'une grande fortune.

Va donc, & demande s'il faut honorer & regarder comme un vrai bien, des choses dont la peinture est fufceptible de ce bon mot : *fa maison est fi pleine de richesses, qu'il n'y a aucun retrait.* (V. 12.) *οκεία* = *χέρον*.

III. Ne vante pas le prix de tous ces objets, qui n'ajoutent rien à la valeur de l'homme en tant qu'homme. Ils ne font pas partie des qualités qu'on exige de lui. Sa nature ne demande nullement qu'il en jouiffe. Ils ne peuvent le rendre plus parfait ; ainfi le bonheur auquel il tend ne confifte point à les pofféder, ils ne contribuent pas même à le lui procurer.

De plus, fi l'homme qui poffède quelque un de ces objets, en valoit mieux, ce ne feroit donc pas une perfection que de les méprifer, que de les rejeter ? Il ne feroit donc plus beau de favoir s'en paffer ? Ce ne feroit donc point un acte de vertu que de s'en dépoüiller ? Mais ne voyons-nous pas au contraire, que plus un homme s'abf-

tient de tous ces prétendus biens, ou que plus il souffre patiemment d'en être privé, plus il passe pour vertueux ? (V. 15.) οὐδ' ἐν
 = ἐστὶ.

IV. Ce n'est point un mal pour une pierre qui a été jetée en haut, de tomber, ni un bien pour elle de monter encore. [*Sa situation est un accident étranger à sa nature.*] (IX. 17.) τῷ = ἀνερχοῦναι.

V. Si tu mets au rang des biens ou des maux ce qui ne dépend pas de ta volonté, il est impossible que si un prétendu mal t'arrive, ou si un prétendu bien t'échappe, tu n'accuses les dieux & ne haïsses les hommes qui en feront ou que tu soupçonneras en être cause, sans compter les injustices qu'on fait à l'occasion de tous ces objets du dehors, en s'efforçant de les obtenir ou de les éviter ; au lieu que si nous faisons uniquement consister les biens & les maux dans les choses qui dépendent de nous, il ne nous restera aucun sujet de faire le procès à Dieu & la guerre à l'homme. (VI. 41.)
 ὁ τι αὖ = πολέμιον.

VI. A quelle sorte de gens ils veulent plaire ! Pour quel intérêt ! Et par quelle sorte d'actions ! Le tems les engloutira

bientôt les uns & les autres. Combien en a-t-il englouti déjà ! (VI. n. 59.) οἱοί = ἡδῆ.

VII. Rappelle-toi la fable du rat des champs & du rat de ville, la frayeur de ce premier & sa retraite précipitée vers un toit rustique, loin des troubles qui accompagnent l'opulence (1). (XI. 22.) τὸν μῦν = διασώζοντι.

VIII. L'homme vain fait dépendre son bonheur de l'action d'un autre, le voluptueux de ses sensations, & le sage des actions qui lui sont propres. (VI. 51.) ὁ μὲν = περὶ.

N O T E S.

[« Accoutume-toi (*disoit Epictète*) quand
 » tu te privas de quelque objet extérieur, à
 » considérer ce que tu gagnes à sa place ; &
 » si ce que tu gagnes vaut mieux, ne dis
 » point que tu aies perdu. . . . Garde-toi
 » des impressions de tes sens ; veilles-y sans
 » cesse, car ce n'est pas un médiocre trésor
 » que tu as à conserver : c'est la pudeur, la
 » foi, la constance, la résignation ; c'est une
 » ame supérieure à la douleur, à la crainte,
 » aux troubles, en un mot parfaitement li-
 » bre. . . . Pour moi je suis libre, & je me
 » montre ami de Dieu, en faisant librement

(1) Horace, liv. 2, satire 6, à la fin.

CHAPITRE XVII. 201

» tout ce qu'il veut. Je fais que je ne dois
 » faire aucun cas de tout le reste, ni de mon
 » corps, ni des richesses, ni des commande-
 » mens, ni de la gloire, enfin de rien du
 » tout. Dieu ne veut point que je m'occupe
 » de ces objets. S'il l'eût voulu, il les auroit
 » rendus capables de faire mon bonheur ; &
 » comme je vois qu'il n'en a rien fait, il faut
 » que je me conforme à ses ordres. Attache-
 » toi donc uniquement à conserver le bien
 » qui se trouve en toi-même. Tu diras peut-
 » être : que faire du reste ? S'en servir dans
 » l'occasion autant que la raison le permet,
 » & rien au-delà ; sans quoi tu seras infor-
 » tuné, tu auras manqué ton but ; tu éprou-
 » veras mille obstacles, tu seras esclave.
 » Telles sont les loix, telles sont les ordon-
 » nances qui nous sont venues d'en haut ».
ἐκείνο = *διὰ ταῦτα*. (Dans Arrien, IV. 3.
 p. 581, d'Upton).]

CHAPITRE XVIII.

Philosophie.

I. *Tout est opinion*. Il fut dit à ce sujet
 plusieurs choses évidentes chez Monime le
 cynique ; & il est clair qu'on en peut retirer
 du fruit, pourvu qu'on n'en prenne que la
 moëlle du vrai. (II. 15.) *ὅτι πάντες δέχονται*.

II. Combien te vient-il, sur la nature,

d'idées que tu laisses échapper ? Il faut voir & agir en tout de telle manière que ce qui se présente à faire soit fait , & que l'action n'exclue jamais la réflexion. Ce double exercice te conservera dans un état de satisfaction qui, quoique secrète , ne pourra se cacher. (X. 9 *en partie.*) ὅποσα = κρυπτόμενον.

III. Durée de la vie de l'homme ? un moment. Sa substance ? changeante. Ses sensations ? obscures. Toute sa masse ? pourriture. Son ame ? un tourbillon. Son sort ? impénétrable. Sa réputation ? douteuse ; en un mot tout ce qui est de son corps , comme l'eau qui s'écoule ; ses pensées , comme des songes & de la fumée ; sa vie , un combat perpétuel & une halte sur une terre étrangère ; sa renommée après la mort , un pur oubli.

Qu'est-ce donc qui peut lui faire faire un bon voyage ? La seule philosophie. Elle consiste à empêcher que le génie qui habite en lui ne reçoive ni affront ni blessure , à être également supérieur à la volupté & à la douleur ; ne rien faire au hasard ; n'être ni dissimulé , ni menteur , ni hypocrite ; n'avoir pas besoin qu'un autre agisse

ou n'agisse pas ; recevoir tout ce qui arrive & qui lui a été distribué, comme un envoi qui lui est fait du même lieu dont il est sorti ; enfin attendre avec résignation la mort, comme une simple dissolution des élémens dont chaque animal est composé. Car si ces élémens ne reçoivent aucun mal d'être changés l'un dans l'autre, pourquoi regarder de mauvais œil, pourquoi craindre le changement & la dissolution de tous ? Il n'y a rien là qui ne soit selon la nature. Donc point de mal.

Ceci a été écrit à Carnunte (1) (II. 17.)

τῷ ἀνθρώπινου = Καρύντῳ.

IV. Celui-là est philosophe, quoiqu'il n'ait pas de tunique. Celui-ci l'est sans livres. L'un à demi nud dit : je manque de pain & je ne m'occupe que de ma raison. Un autre dit : je manque du secours des autres sciences, & cependant je ne me rebute pas.

(1) Carnunte, ville célèbre de la haute Pannonie, sur le Danube. On croit que c'est aujourd'hui le bourg Saint-Peronnel dans l'Autriche. (*Tillemont, tome 1, p. 365.*) Il y a apparence que *Carnus*, dont parle Ptolomée, est la même ville. *Liv. 2, chap. 15 de sa géographie.*)

Aime cet art où l'on t'a élevé ; repose-toi dans le sein de la philosophie ; passe le reste de tes jours en paix , comme ayant remis du fond du cœur , entre les mains des dieux , le soin de tout ce qui te regarde. Au surplus ne te rends , ni l'esclave des hommes , ni leur tyran. (IV. 30 & 31.) ὁ μὲν = καὶ οὐτως.

V. Point d'ennui , point de découragement , point de dépit contre toi-même , si toutes tes actions ne répondent pas toujours à tes bons principes. T'en es-tu écarté ? reviens-y ; contente-toi d'avoir réussi à faire souvent des actions plus dignes d'un homme , & d'aimer toujours cette philosophie dont tu te rapproches. N'y retourne pas comme un écolier que l'on renvoie à son maître , mais comme un homme qui auroit du mal aux yeux va de lui-même chercher une petite éponge , un œuf , un cataplasme , ou une fomentation. Ainsi personne ne te montrera à suivre la raison. Tu te rendras à elle de ton propre mouvement.

Rappelle-toi que la philosophie exige simplement que tu vives d'une manière conforme à ta nature. Eh quoi ! tu voudrais vivre contre ta propre nature ? Voyons lequel des deux est plus agréable. Le goût

du plaisir nous fait souvent illusion dans ces sortes de recherches ; mais examine bien si on ne goûte pas plus de satisfaction du côté où se trouvent la grandeur & l'égalité d'ame , la liberté , la simplicité , la sainteté des mœurs. Qu'y a-t-il encore de plus satisfaisant que l'étude de la prudence , qui nous découvrant les principes certains & les justes conséquences des choses ; nous fait éviter l'erreur & réussir dans nos entreprises ? (V. 9.) *μη συχαινειν ενθυμην εθης.*

VI. Ah ! que tu commences bien à voir qu'il n'y a point de genre de vie plus propre à l'étude de la sagesse , que celui que tu observes maintenant ! (XI. 7.) *πως ενυγχαίνει.*

VII. Si tu avois une marâtre , & en même tems une mere , tu pourrois rendre des devoirs à la premiere , mais tu reviendrois continuellement auprès de l'autre. Ta marâtre c'est la cour , & ta mere c'est la philosophie. Rapproche-toi donc souvent de celle-ci , & va te reposer dans ses bras ; c'est elle qui te rend la cour supportable , & qui te rend supportable à la cour. (VI. 12.) *σι προσποιειν εστειρος.*

VIII. Que je fais peu de cas de ces petits

politiques, qui prétendent qu'on peut faire mener à tout un peuple une vie de philosophes ! Ce ne sont que des enfans. O homme ! quelle est ton entreprise ? Fais de ta part ce que la raison demande. Tâche même, dans les occasions, d'y ramener les autres, pourvu que ce soit sans ostentation. Mais ne compte pas pouvoir jamais établir la république de Platon. Sois content si tu parviens à rendre les hommes tant soit peu meilleurs : ce ne sera pas peu de chose. Quelqu'un pourroit-il changer ainsi les opinions de tout un peuple ? Mais sans ce changement que feras-tu ? Des esclaves qui gémiront de la contrainte où tu les tiendras, des hypocrites qui feront semblant d'être persuadés.

Va donc & me parle maintenant *du pouvoir absolu* d'Alexandre, de Philippe, & *des leçons* de Demetrius de Phalere. Je ne fais s'ils ont bien connu ce qu'exige la commune nature, & s'ils ont cultivé leurs propres mœurs : mais s'ils n'ont fait que du bruit sur la scène du monde, je ne suis pas condamné à les imiter.

La philosophie agit d'une manière simple & modeste. N'espère pas réussir à me jeter

dans une gravité affectée. (IX. 29 en partie.)

ὡς εὐτελὴ δὲ καὶ ἰσομενοῦσίαν.

IX. Une réflexion qui peut encore te préserver de vanité : il ne dépend plus de toi d'avoir pratiqué dès ta première jeunesse les maximes de la philosophie ; car plusieurs personnes savent , & tu le fais bien toi-même , que tu en as été fort éloigné (1) : ainsi te voilà confondu , & il ne t'est pas aisé d'acquérir le titre honorable de philosophe , parce que ta position y résiste. Si donc tu juges bien de l'état des choses , ne t'embarrasse plus de la réputation que tu pourras laisser. Contente-toi de passer du moins le reste de tes jours d'une manière

(1) On taxe d'orgueil les anciens philosophes Zenon , Epictète , &c. L'on a raison de les en taxer. La philosophie étoit en ces savans un métier pour parvenir à la considération publique ; au lieu qu'ici nous voyons un empereur Romain qui se parle à lui-même sur ses tablettes de poche , dans le secret & pour lui seul. Il n'avoit pas besoin , pour se faire valoir , de dire , comme les stoïciens de profession , que le sage est au-dessus des rois , &c. Marc-Aurele étoit par état au-dessus de bien des rois. Il n'étoit modeste que parce qu'il se sentoît homme , & qu'il étoit vrai.

conforme à ta nature. Applique-toi à connoître les devoirs qu'elle t'impose, & que rien de ce qui t'environne ne te détourne de cette étude.

L'expérience t'apprend qu'après avoir parcouru tant d'objets divers; tu n'as rencontré nulle part le vrai contentement du cœur. Tu ne l'as trouvé, ni dans l'étude de l'art de raisonner; ni dans les richesses, ni dans la gloire, ni dans les plaisirs, enfin nulle part. Où est-il donc? Dans la pratique des actions que la nature de l'homme demande. Mais comment peut-on se mettre en état de ne faire que de ces actions? En se formant des maximes & des opinions propres à n'inspirer que des desirs & des actions convenables. Mais encore, quelles sont ces maximes & ces opinions? Celles qu'on doit se faire sur le bien & sur le mal, en reconnoissant qu'en effet il n'y a rien de bon que ce qui rend l'homme juste, tempérant, courageux, libre; & rien de mauvais que ce qui produit des effets contraires. (VIII. 1.) καὶ τοῦτο πρὸς τὴν εὐφροσύνην.

X. Epicure dit: pendant mes maladies je ne parlois jamais à personne de ce que je souffris dans mon misérable corps; je

n'avois point, dit-il, avec ceux qui venoient me voir, de ces sortes de conversations. Je ne les entretenois que de ce qui tient le premier rang dans la nature. Je m'attachois sur-tout à leur faire voir comment notre ame, sans être insensible aux commotions de la chair, pouvoit cependant être exempte de trouble, & se maintenir dans la jouissance paisible du bien qui lui est propre. En appelant des médecins, je ne contribuois pas, dit-il, à leur faire prendre des airs importants, comme si la vie qu'ils tâcheroient de me conserver étoit pour moi un grand bien. En ce tems-là même je vivois tranquille & heureux.

Fais donc comme Epicure dans les maladies, comme dans les autres accidens de la vie. Ne te sépare jamais de la philosophie. En toute occasion évite ces frivoles discours que tient le vulgaire, ou le physicien : c'est un devoir commun à toute profession de s'occuper uniquement de sa tâche, & de se bien servir de l'instrument qu'elle a en main pour la faire. (IX. 41.) *Επίκουρος*
= *πράσσει.*

N O T E S.

[La philosophie des stoïciens roule sur

deux fondemens qui la caractérisent ; le premier , que ce qui constitue l'homme c'est son ame ; l'autre , que ce qui n'est pas l'ame de l'homme doit lui être indifférent. Le premier de ces principes avoit été établi avant Marc-Aurele , par Platon , dans son premier Alcibiade ; & le second , qui est une suite du premier , par Epictete. Marc-Aurele les a supposés tous deux , & il y fait souvent allusion.

I. Voici le passage de Platon dans son premier Alcibiade , traduit par M. Dacier.

« SOCRATE. . . . Avec qui vous entre-
 » tenez-vous présentement ? Est-ce avec quel-
 » qu'autre qu'avec moi ? ALCIBIADE. Non ,
 » c'est avec vous. SOCR. Et moi-même je
 » ne m'entretiens qu'avec vous. C'est So-
 » crate qui parle ; c'est Alcibiade qui écoute.
 » ALCIB. Cela est vrai. SOCR. C'est en se
 » servant de la parole , que Socrate parle ;
 » car parler , & se servir de la parole , ce
 » n'est qu'un. ALCIB. Sans difficulté. SOCR.
 » Celui qui se sert d'une chose , & la chose
 » dont il se sert , ne sont-ils pas différens ?
 » ALCIB. Comment dites-vous ? SOCR. Un
 » cordonnier , par exemple , qui se sert de
 » tranchets , de formes & d'autres instru-
 » mens , coupe avec son tranchet , & il est
 » différent du tranchet dont il coupe. Un
 » homme qui joue de la lyre n'est pas la
 » même chose que la lyre dont il joue.

» ALCIB. Certainement. SOCR. C'est ce que
 » je vous demandois tout à l'heure, si celui
 » qui se sert d'une chose, & la chose dont il
 » se sert, vous paroissent toujours deux
 » choses différentes ? ALCIB. Cela me pa-
 » roit. SOCR. Mais le cordonnier ne se sert
 » pas seulement de ses instrumens ; il se sert
 » aussi de ses mains. ALCIB. Sans doute.
 » SOCR. Il se sert aussi de ses yeux ? ALCIB.
 » Assurément. SOCR. Nous sommes tombés
 » d'accord que celui qui se sert d'une chose
 » est toujours différent de la chose dont il
 » se sert. ALCIB. Nous en sommes tombés
 » d'accord. SOCR. Ainsi le cordonnier & le
 » joueur de lyre sont autre chose que les
 » mains & les yeux dont ils se servent tous
 » deux. ALCIB. Cela est sensible. SOCR.
 » L'homme se sert de son corps. ALCIB. Qui
 » en doute ? SOCR. Ce qui se sert d'une
 » chose est différent de la chose dont il se
 » sert ? ALCIB. Oui. SOCR. L'homme est
 » donc autre chose que son corps ? ALCIB.
 » Je le crois. SOCR. Qu'est-ce donc que
 » l'homme ? ALCIB. Je ne saurois vous le
 » dire, Socrate. SOCR. Vous pourriez au
 » moins me dire que l'homme est ce qui se
 » sert du corps. ALCIB. Cela est vrai.
 » SOCR. Y a-t-il quelqu'autre chose qui se
 » serve du corps que l'ame seule ? ALCIB.
 » Non, il n'y a qu'elle. SOCR. Il n'y a qu'elle
 » qui commande ? ALCIB. Très-certainement.
 » SOCR. Et il n'y a personne, je crois, qui
 » ne soit forcé de reconnoître. . . . ALCIB.
 » Quoi ? SOCR. Que l'homme est une de

» ces trois choses-ci : ou l'ame, ou le corps ;
» ou le composé de l'un & de l'autre. Or
» nous sommes convenus que l'homme est
» ce qui commande au corps. ALCIB. Nous
» en sommes convenus. SOCR. Qu'est-ce
» donc que l'homme ? Le corps se com-
» mande-t-il à lui-même ? Non ; car nous
» avons dit que c'est l'homme qui lui com-
» mande : ainsi le corps n'est pas l'homme.
» ALCIB. Il y a apparence. SOCR. Est-ce
» donc le composé qui commande au corps ?
» Et ce composé, seroit-ce l'homme ? ALCIB.
» Cela se pourroit. SOCR. Rien moins que
» cela ; car l'un ne commandant point,
» comme nous l'avons dit, il est impossible
» que les deux ensemble commandent. AL-
» CIB. Cela est très-vrai. SOCR. Puisque
» ni le corps, ni le composé de l'ame & du
» corps ne sont donc pas l'homme, il faut
» de toute nécessité, ou que l'homme ne
» soit rien absolument, ou que l'ame seule
» soit l'homme. ALCIB. Très-assurément.
» SOCR. Faut-il vous démontrer encore plus
» clairement que l'ame seule est l'homme ?
» ALCIB. Non, je vous jure, cela est assez
» prouvé. SOCR. Ainsi donc c'est un
» principe fort bien établi que, lorsque nous
» nous entretenons ensemble vous & moi,
» en nous servant du discours, c'est mon
» ame qui s'entretient avec la vôtre ? Et
» c'est ce que nous disions il n'y a qu'un
» moment, que Socrate parle à Alcibiade
» en adressant la parole, non pas au corps
» qui est exposé à mes yeux, mais à Alci-

» biade lui-même que je ne vois point, c'est-
 » à-dire, à son ame. ALCIB. Cela est évi-
 » dent. SOCR. Ainsi, pour revenir à notre
 » principe, tout homme qui a soin de son
 » corps a soin de ce qui est à lui, & non
 » pas de lui. ALCIB. J'en tombe d'accord.
 » SOCR. Tout homme qui aime les richesses
 » ne s'aime ni lui, ni ce qui est à lui; mais
 » il aime une chose encore plus éloignée,
 » & qui ne regarde que ce qui est à lui.
 » ALCIB. Il me le semble, &c. &c ».

II. Symplicius, dans la préface de son commentaire sur le manuel d'Épictète, a rapporté la substance de tout ce passage de Platon, comme servant d'introduction aux règles générales qu'Épictète en a tirées dans son manuel. On trouve ces règles au commencement de son petit ouvrage, qui servit autrefois de règle monastique à saint Nil, & à d'autres religieux, moyennant quelques petits changemens. Elles forment, comme on l'a dit, un second fondement à toute la morale des stoïciens. On va les rapporter, d'après la traduction de M. Dacier.

« De toutes les choses du monde, les
 » unes dépendent de nous, & les autres ne
 » dépendent pas de nous. Celles qui en dé-
 » pendent sont nos opinions, nos mouve-
 » mens, nos desirs, nos inclinations, nos

» aversions, en un mot toutes nos actions.

» Celles qui ne dépendent point de nous
 » sont, le corps (1), les biens, la réputa-
 » tion, les dignités, en un mot toutes les
 » choses qui ne sont pas du nombre de nos
 » actions.

» Les choses qui dépendent de nous sont
 » libres par leur nature : rien ne peut les
 » arrêter, ni leur faire obstacle ; & celles
 » qui n'en dépendent pas, sont foibles, es-
 » claves, dépendantes, sujettes à mille obf-
 » tacles, à mille inconvéniens, & absolu-
 » ment étrangères.

» Souviens-toi donc que si tu prends
 » pour libres des choses qui, de leur na-
 » ture, sont esclaves, & pour tiennes en
 » propre, celles qui dépendent d'autrui, tu
 » trouveras par-tout des obstacles, tu seras
 » affligé, troublé, &c ».

Si on joint ces deux principes à ce qu'on
 a établi ci-dessus de la loi naturelle, on aura
 un précis de toute la philosophie stoïcienne.
 Mais comme l'objet de la loi naturelle a plus
 de rapport aux mœurs, je trouve dans Epic-

(1) Les sensations, la végétation, l'orga-
 nisation du corps ne dépendent pas de
 nous ; mais notre ame se sert du corps
 comme d'un instrument qu'un autre ou-
 vrier auroit fait ; elle lui commande ce
 qu'elle veut, ou bien elle se rend indé-
 pendante.

tete un passage entre autres que je ne peux omettre ; il est fort court :

« Quelqu'un est-il venu dans le monde » fans avoir une notion de ce qui est bien » ou mal , de ce qui est honnête ou non , de » ce qui convient ou ne convient pas , de » ce qui rend heureux ou malheureux , de » ce qui est un devoir ou une faute , de » ce qu'il faut faire ou éviter , &c » ? (Epic- tete d'Arrien , II. 11. p. 223 , d'Upton.)

Il avoit dit auparavant :

« La philosophie ne promet pas de pro- » curer à l'homme ce qui est hors de lui , » car ce seroit faire entrer dans son objet » des choses qui lui sont étrangères. La ma- » tiere que le menuisier travaille , est le » bois ; celle du fondeur de statues est le » bronze ; & la matiere de l'art de bien vivre » est , pour chacun en particulier , sa propre » vie ». (L. 15. p. 85.)

Rien de plus systématique , rien de mieux lié , de mieux suivi , que toute la morale des stoïciens , même dans ses excès ou ses écarts.]

C H A P I T R E XIX.

Regles de conduite.

I. **I**L faut avoir toujours à la main ces deux regles ; l'une , de ne rien faire que ce que t'inspire la raison ta reine & ta législatrice ;

l'autre, de changer d'avis, s'il se trouve quelqu'un qui te redresse & te retire de ton opinion ; mais toujours pourvu que les motifs de ton changement soient une raison probable de justice ou de bien public, ou quelque raison approchante, & non la satisfaction ou l'honneur qui pourroient t'en revenir. (IV. 12.) $\delta\upsilon\omicron = \iota\phi\acute{\alpha}\nu\eta$.

II. Souviens-toi que, même en changeant d'avis & te soumettant à celui qui te corrige, tu restes également libre ; car ta nouvelle action est toujours un effet de ta volonté & de ton discernement : c'est par conséquent une action propre de ton ame. (VIII. 16.) $\mu\acute{\epsilon}\mu\eta\eta\sigma\upsilon = \pi\epsilon\rho\alpha\iota\nu\omicron\mu\acute{\epsilon}\nu\eta$.

III. Que l'on gagne de tems en ne prenant pas garde à ce que le prochain dit, fait, ou pense, mais seulement à nos propres actions, pour les rendre justes & saintes ! Il ne faut jamais, disoit Agathon, regarder autour de soi les mauvaises mœurs des autres, mais aller devant soi sur une ligne droite, sans jeter les yeux çà & là. (IV. 18.) $\delta\sigma\alpha\upsilon = \delta\iota\epsilon\pi\acute{\rho}\iota\mu\epsilon\nu\omicron\varsigma$ (I).

(1) La citation d'Agathon n'est point dans le manuscrit du Vatican. (p. 17 des variantes du cardinal Barberin.)

IV. Faites peu de choses, dit-on, si vous voulez vivre content. Ne valoit-il pas mieux dire : faites ce qui est nécessaire, ce que la condition d'un être sociable exige, & comme elle exige qu'il soit fait ? Vous aurez ainsi la satisfaction d'avoir fait des actions honnêtes, & d'avoir fait un petit nombre d'actions ; car la plupart de nos conversations & de nos actions sont inutiles ; & si on les retranche, on en aura plus de loisir, moins de trouble. Il faut donc se redire en chaque occasion : ceci n'est-il pas inutile ? Ce n'est pas seulement les actions inutiles qu'il faut retrancher, mais aussi les imaginations ; car si on ne songe à rien d'inutile, on ne fera rien qui le soit. (IV. 24.) ὀλίγα = ἱπακολουθήσονται.

V. Travaille, non comme un misérable, ni pour te faire plaindre ou admirer ; mais qu'il n'y ait dans ta vie ni action ni repos qui ne se rapportent à l'intérêt de la société. (IX. 12.) ποιεῖ = ἀξιοῖ.

VI. Tu avois déjà vu de ces choses-là. Vois celle-ci. Ne te trouble pas, & que ton esprit s'ouvre.

Quelqu'un est-il en faute ? cette faute est pour lui seul.

T'est-il arrivé quelque chose ? fort bien (1). Tout ce qui t'arrive fait partie de l'univers ; il fut lié dès le commencement à ta destinée, & filé, pour ainsi dire, avec elle.

Après tout, la vie est courte. Il est question de mettre à profit ce qui se présente, selon la raison & la justice. (IV. 26.) *ῥάγκατος* = *δίκεη*.

VII. Ne te donne du relâche que sobrement. (IV. 26 à la fin.)

VIII. Si quelqu'un met devant toi en question comment s'écrit le nom d'ANTONIN, aussi-tôt, élevant ta voix, tu lui en diras toutes les lettres. Mais si on s'avise de vouloir disputer sur cela, t'amuseras-tu à disputer aussi ? Ne continueras-tu pas de prononcer tranquillement toutes les lettres l'une après l'autre ?

Fais de même dans la vie ; souviens-toi que chacun de tes devoirs est composé d'un

(1) Upton, sur l'Épictète d'Arrien, vouloit qu'on lût ici *κακῶς* au lieu de *καλῶς*. Mais le manuscrit du roi leve la difficulté : le point d'interrogation s'y trouve placé avant *καλῶς*, au lieu d'être après, comme il l'est dans l'édition de Gataker. Il n'y avoit pas d'interrogation dans celle de 1568.

certain nombre d'actions suivies : il faut les accomplir, & , sans te troubler ni te fâcher contre ceux qui se fâchent, suivre ton objet sans te détourner. (VL 26.) *ἐὰν τίς* == *προκαίμενον*.

IX. Plie-toi aux événemens que l'ordre général t'a destinés; & quels que soient les hommes avec lesquels le sort te fait vivre, aime-les , mais véritablement. (VL 39.) *οἷς* == *ἀληθινῶς*.

X. Ai-je, ou non , assez de génie pour cela? Si j'en ai assez, je m'en fers comme d'un outil que la nature universelle m'a donné. Si je ne m'en trouve pas suffisamment, ou je laisse l'ouvrage à celui qui peut le faire mieux que moi (pourvu que je ne doive pas le faire moi-même), ou bien j'y fais ce que je peux, en prenant un aide, qui, sous ma direction, puisse consommer tout ce qu'il faut maintenant pour l'avantage de la société; car tout ce que je fais par moi-même, ou à l'aide d'autrui, doit tendre uniquement au bien commun, & y convenir. (VII. 5.) *πέπτεον* == *τοῦ ἔργου*.

XI. Ne rougis point de te faire aider. Tu as ton devoir à faire, comme un soldat commandé pour l'attaque d'une breche. Que

ferois-tu donc si, étant blessé à la jambe, tu ne pouvois y monter seul, & que tu le pusses, aidé d'un autre? (VII. 7.) $\mu\eta \equiv \tau\tilde{\alpha}\lambda\omega$.

XII. Il faut tenir son corps dans une situation ferme; rien de déréglé dans les mouvemens ni dans la contenance; car ce qu'une ame sage & honnête fait voir sur le visage, doit se répéter dans tout le corps, mais le tout sans affectation. (VII. 60.) $\delta\tilde{\iota} \equiv \phi\upsilon\lambda\alpha\kappa\tau\acute{\iota}\alpha$.

XIII. L'esprit doit être attentif à ce qui se dit, & l'intelligence entrer dans ce qui se fait, & par qui. (VII. 30.) $\sigma\upsilon\mu\pi\alpha\rho\epsilon\kappa\lambda\acute{\iota}\nu\epsilon\iota \equiv \pi\omicron\iota\tilde{\upsilon}\nu\tau\alpha$.

XIV. Approche-toi de ton objet. Vois quels principes on a, quelles actions on fait, & ce qu'on donne à entendre. (VIII. 22 en partie.) $\pi\rho\acute{o}\sigma\sigma\chi\epsilon \equiv \sigma\eta\mu\alpha\iota\upsilon\omicron\mu\acute{\epsilon}\nu\eta$.

XV. Que tes discours dans le sénat & ailleurs soient agréables, mais sans brillans. Qu'ils partent d'une raison bien saine. (VIII. 30.) $\lambda\alpha\lambda\acute{\epsilon}\omega \equiv \chi\rho\eta\sigma\theta\alpha\iota$.

XVI. Dans ce qu'on dit, sois attentif aux expressions; & dans ce qu'on fait, à tous les mouvemens. Dans ceux-ci vois promptement à quel but on vise, & dans le reste

prends garde au vrai sens. (VII. 4.) διὶ
 συνεκτινόμενον.

XVII. Pénètre jusqu'au fond du cœur de tout le monde, & permets à tout le monde de pénétrer jusqu'au fond du tien. (VIII. 61.)
 ἵστέιναι = ἡγέμενικον.

XVIII. Vois ce qu'exige ton corps pour végéter. Fais ce qu'il faut ; nourris-le ; de façon pourtant que ta vie animale n'en soit point altérée. Vois ensuite ce qu'exige ton corps comme ayant des sens, & n'en rejette pas les impressions, à moins qu'elles n'altérassent en toi l'ame raisonnable : je dis raisonnable & en même tems sociable. Observe ces regles, & tu n'auras plus d'inquiétude (1). (X. 2.) παρὰ ἑαυτοῦ γίνεσθαι γάρον.

XIX. Pourquoi s'amuser à des conjectures, quand on peut voir dans le moment ce qu'il y a à faire ? Si tu le vois, marche à ton objet paisiblement & avec fermeté. Si

(1) Cette excellente pensée auroit paru obscure, si je l'avois rendue dans les expressions très-générales du texte. Pour la faire entendre sans peine, j'ai cru devoir en caractériser l'objet un peu plus particulièrement.

tu ne le vois point , suspens ton jugement , & prends l'avis de tes meilleurs conseillers. S'il se présente encore quelque difficulté , penfes-y , & selon les circonstances marche à ce qui te paroîtra le plus juste. C'est ce qu'il y a de mieux à faire. En allant à ce but , quelle chûte pourrois-tu craindre ? (X. 12 en partie.) *τις τοῖς* = *τέτου ἔστω* ;

XX. Chez les Ephésiens , on avoit établi pour loi , de rappeler souvent au peuple le souvenir de quelqu'ancien qui eût été vertueux. (XI. 26.) *ἐν τοῖς* = *χρησαμένων*.

XXI. Forme le plan de régler ta vie en détail , action par action. Si chacune a , autant qu'il est possible , sa perfection , c'est assez. Or personne ne peut t'empêcher de la lui donner. Viendra-t-il quelqu'empêchement du dehors ? Rien ne peut t'empêcher d'être juste , modéré , prudent. Mais , peut-être , quelqu'autre chose t'empêchera d'agir ? En ce cas , si tu ne te fâches point contre cet obstacle , & si tu le reçois avec résignation , il naîtra de là sur le champ une autre sorte d'action qui conviendra également bien au bon règlement que , j'ai dit. (VIII. 32.) *συντιθέναι* = *λόγος*.

XXII. Il est encore nécessaire de te sou-

venir que le soin que tu donnes à chaque action doit être proportionné au mérite de la chose, car par ce moyen tu n'auras pas le déplaisir d'avoir donné à des objets de peu de conséquence plus d'application qu'il ne convenoit. (IV. 32 à la fin.) ἀναγκάιον = κατὰ γινῆ.

XXIII. Accoutume-toi à tous les exercices qui te sont le moins familiers ; car la main gauche qui, faute d'habitude, est ordinairement foible, tient pourtant la bride plus ferme que la main droite : c'est qu'elle y est accoutumée. (XII. 6.) ἰθιζι = ἰθις τῆς.

XXIV. Tu connoîtras bien la nature des affaires, si tu examines séparément quel en est le fond, quelle en a été la source, & à quoi elles tiennent. (XII. 10.) τοιαῦτα = ἀναφοράν.

XXV. Point d'entreprise qui soit vaine & sans objet ; point encore qui ne se rapporte à quelque avantage pour la société. (XII. 20.) πρῶτον = ποιεῖσθαι.

XXVI. Il est impossible qu'une branche détachée d'une autre ne le soit de l'arbre entier. De même un homme divisé d'avec un autre, est retranché du corps entier de la société. C'est une main étrangère qui

coupe la branche ; mais c'est l'homme qui se sépare lui-même de son prochain , en prenant de la haine ou de l'aversion pour lui. Ah ! il ignore qu'en même tems il rompt les liens qui l'attachoient à toute la société civile. Il est vrai que le souverain des dieux , en formant la société , a donné à l'homme l'heureux pouvoir de se réunir à son prochain , & par-là de redevenir partie d'un même tout ; mais si cette séparation vient à se faire trop souvent , le rétablissement & la réunion en deviennent difficiles. Il y a toujours une sensible différence entre une branche qui dès le commencement a végété & crû avec l'arbre , & celle qui après la séparation y a été remise & entée ; les jardiniers en conviennent.

Restons unis , mais pensons chacun à part.

(XI. 8.) *κλάδης* = *δῆ*.

XXVII. Prends toujours le plus court chemin ; c'est celui de la nature. Il consiste à faire & à dire ce qu'il y a de plus droit. Cette façon de vivre épargne à l'homme beaucoup de peines & de combats ; elle le délivre du soin de ménager toute sa conduite , & d'user d'adresse. (IV. 51.) *ἐπὶ* = *κομψείας*.

XXVIII. Comme les médecins ont toujours sous la main des instrumens & des outils prêts pour les cures imprévues, de même tu dois être muni des principes nécessaires pour connoître tes devoirs envers Dieu & envers l'homme, & pour faire les moindres choses, comme ayant toujours devant les yeux la liaison de ces deux sortes de devoirs ; car tu ne feras rien de bien dans les choses humaines, si tu oublies le rapport qu'elles ont avec Dieu, ni rien de bien dans les choses divines, si tu oublies leur liaison avec la société. (III. 13.) ἀσπίζε
 ἡμπαλιν.

XXIX. Souviens-toi de celui qui avoit oublié le terme & l'objet de sa route.

Rappelle-toi que les mêmes hommes qui passent leur vie dans le sein de la raison universelle qui gouverne le monde, ont néanmoins des pensées toutes contraires aux siennes, puisqu'ils trouvent étranges les choses qui tous les jours se rencontrent dans leur chemin.

Rappelle-toi de plus qu'il ne faut point agir ni parler comme des gens qui dorment, car alors il leur semble seulement qu'ils parlent & agissent.

Qu'enfin il ne faut pas recevoir les opinions de nos peres comme des enfans, c'est-à-dire, par la seule raison que nos peres les ont eues. (IV. 46 en partie.) *μεμνέσθαι* ~~κατελήφαμεν.~~

C H A P I T R E X X.

Défauts à éviter.

I. **N**E fais rien avec regret, rien de nuisible à la société, rien sans examen, rien par esprit de contradiction. Méprise l'élégance dans les pensées. Parle peu, & ne te charge point de trop d'affaires.

De plus, que le Dieu qui est au dedans de toi conduise & gouverne un homme vraiment homme, un sage vieillard, un citoyen, un Romain, un empereur, qui s'est mis lui-même dans l'état d'un homme prêt à quitter la vie au premier coup de trompette.

Qu'on te croie sur ta parole, sans sermens ni témoins.

Sois gai & ferein (1) sans avoir besoin

(1) Au lieu de *ἐν δὲ τὸ φαιδρὸν*, le manuscrit du Vatican porte *ἐν τὸ φαιρόμενον*.

du secours ni des consolations de personne.

En un mot , sois ferme & droit par toi-même , sans avoir besoin d'étai. (III. 5.)

μητι = ὀρθόμενον.

II. Ne fais rien sans réflexion , ni autrement que dans toutes les regles de ton métier. (IV. 2.) μηδεν = ἐπιγίγνωσκον.

III. Il y a des hommes d'un caractère noir, des hommes efféminés ; d'autres durs , sauvages , brutaux ; d'autres badins , lâches , faux , bouffons , trompeurs , tyrans. (IV. 28.) μέλαν = τυραννικός.

IV. Ne ressembler ni à un acteur qui joue un rôle de héros , ni à une courtisane. (V. 28 à la fin.) ὅτι = πόρνη.

V. Les affaires qui t'arrivent du dehors t'attirent de tous côtés ; mais donne-toi du loisir pour apprendre quelque chose de bon , & ne te laisse plus entraîner par le tourbillon.

Evite aussi une autre erreur. C'est folie de se fatiguer toute la vie , sans avoir un but à quoi on rapporte tous les mouvemens du cœur , & généralement toutes ses pensées. (II. 7.) περισπᾶ = ἀπειθύνουσιν.

VI. L'ame de l'homme se déshonore elle-même de plusieurs manières ; principale-

ment lorsqu'elle se rend semblable, autant qu'il est en elle, à une forte d'abcès & de tumeur dans le corps du monde ; car c'est se séparer de la nature dont tous les êtres particuliers font partie, que de supporter impatiemment ce qui s'y fait ; d'avoir de l'aversion pour un autre homme , ou même de s'élever contre lui avec animosité , comme il arrive dans la colere.

Elle se déshonore aussi lorsqu'elle succombe à la volupté ou à la douleur, lorsqu'elle dissimule, qu'elle use de feinte ou de mensonge, par actions, par paroles ; lorsqu'elle ne dirige à aucun but son action & les mouvemens de son cœur, faisant tout au hasard & ne mettant à rien ni ordre ni suite.

Il faut rapporter à une fin les plus petites choses. La fin de tous les êtres raisonnables est de suivre la raison & la loi de la plus ancienne des cités & des polices [celle du monde]. (II. 16.) ὑπὸ ζῆτι = θεωρεῖν.

VII. Qu'il ne t'arrive plus de te plaindre devant personne, ni de la vie de la cour, ni de la tienne. (VIII. 9.) μὴ κέτι = σιωπῆ.

VIII. Recevoir sans fierté, rendre sans peine. (VIII. 33.) ἀνύφως = ἀφιΐναι.

IX. Quand tu agis n'aie point l'air abattu d'un homme haletant de fatigue.

Point d'inquiétude dans la conversation.

Sois réglé & arrêté dans tes pensées.

Évite également l'air sombre & les faillies de vivacité.

Enfin ne consume pas ta vie dans les affaires. (VIII. 51 en partie.) *μήτι = ἀσχολείσθαι.*

X. A ton réveil, demande-toi : aurai-je intérêt qu'un autre que moi fasse des actions justes & honnêtes ? Non. (X. 13 en partie.) *πυνθανισθαι = δίοιται.*

XI. Ces gens-là se méprisent & se caressent ? Ils cherchent à se supplanter, & se font des soumissions ? (XI. 14.) *αλλήλων = ὑποκατακλίνοισαι.*

XII. Que ce discours : *j'ai résolu de traiter franchement avec vous*, suppose de corruption & de fausseté ! Que fais-tu, ô homme ? A quoi bon ce préambule ? La chose se fera voir d'elle-même. Ce que tu dis a dû, dès le commencement, être écrit sur ton front, éclater dans tes yeux, & s'y laisser lire avec autant de facilité qu'un amant découvre toutes choses dans les yeux de sa maîtresse. Un homme franc & honnête est

en quelque sorte comme celui qui a quelque senteur ; dès qu'on l'approche on sent , & même sans le vouloir , avec qui l'on a affaire. L'ostentation de franchise est un poignard caché. Rien de si horrible que des caresses de loup. Evite cela sur toutes choses. Un homme vertueux , simple , sans art , & qui n'a que de bonnes intentions , porte cela dans ses yeux. On le voit. (XL. 15.) ὡς σαπρὸς = λανθάνει.

XIII. Il faut être bien ridicule & bien neuf pour s'étonner de tout ce qui arrive dans le cours de la vie. (XII. 13.) πῶς = γινόμενον.

C H A P I T R E X X I .

Sur la volupté & la colere.

I. **D**ANS la comparaison que Theophraste fait des péchés , suivant les notions communes , il décide en bon philosophe , que les péchés de concupiscence sont plus graves que ceux de colere ; car celui qui est en colere ne s'éloigne de la raison qu'en éprouvant un sentiment douloureux , un retirement violent des nerfs & des muscles ; au

lieu que celui qui pêche par concupiscence, vaincu par la volupté, paroît être en quelque sorte plus intempérant & plus efféminé. C'est donc avec raison, & en philosophe digne de ce nom, que Theophraste a dit que le crime qu'on commet avec un sentiment de plaisir, est plus grand que celui qu'on commet avec un sentiment de douleur. En effet, il semble que l'un ne se met en colère que malgré lui, comme forcé par la douleur d'une offense qu'il a reçue, au lieu que l'autre se porte de son plein gré à satisfaire sa concupiscence. (II. 10.) φιλοσόφως = ἐπιθυμίαν.

II. De quelles voluptés les brigands, les débauchés, les parricides, les tyrans ne firent-ils pas l'essai? (VI. 34.) ἡλίκαυς = τυραννοί.

III. Le reproche qu'on se fait à soi-même d'avoir négligé un objet utile, est une sorte de repentir. Le vrai bien doit être utile, & mériter les soins d'un homme vertueux & honnête; mais un homme vertueux & honnête ne s'est jamais repenti d'avoir négligé la volupté. Donc la volupté n'est ni utile ni bonne. (VIII. 10.) ἡ μετένοια = ἡδονή.

IV. Dans la constitution d'un être raison-

nable, je ne vois aucune vertu qui puisse être mise en opposition avec la justice ; mais j'y vois la continence opposée à la volupté. (VIII. 39.) *δικαιοσύνης* = *γκρατεϊαν*.

V. L'altération qui se fait au visage, par l'habitude de la colere, est un accident fort contraire à la nature, puisque souvent la couleur en devient morte & finit par s'éteindre, au point de ne pouvoir plus se ranimer. N'est-ce point une preuve que la colere est aussi contre la raison ? (VII. 24 en partie.) *τὸ ἐπίχολον* = *λόγον*.

VI. *Rappelle-toi* comment se comporta Socrate lorsqu'il fut obligé de se couvrir d'une peau, parce que Xantipe, après avoir emporté ses habits, étoit sortie ; & ce qu'il dit à ses amis, qui rougirent & reculerent en le voyant vêtu de cette sorte. (XI. 28.) *οἷος* = *ἐσταλμένον*.

VII. Le vice, considéré en général, n'est point un mal pour l'univers ; & considéré en particulier, il n'est point un mal pour un autre, mais seulement pour celui qui a reçu toute la force nécessaire pour en être exempt aussi-tôt qu'il le voudra. (VIII. 55.) *γενικῶς* = *θελήσῃ*.

C H A P I T R E X X I I.

Contre la vaine gloire.

I. CELUI qui s'inquiete de ce qu'on dira de lui après sa mort, ne songe pas que chacun de ceux qui se souviendroient de lui, mourra bientôt lui-même, & qu'il en arrivera autant à leurs successeurs, jusqu'à ce que toute cette renommée, après avoir passé par quelques races également inquietes & mortelles, périsse aussi. Mais supposons que ceux qui se souviendroient de toi fussent immortels, & que ton nom le fût avec eux, que t'en reviendrait-il, je ne dis pas seulement après ta mort, mais pendant ta vie ? A quoi sert la réputation, si ce n'est à faciliter les affaires ? & dois-tu maintenant négliger mal-à-propos le soin de cultiver en toi les dons de la nature, pour ne t'occuper le reste de tes jours que de ce qu'on pourra dire de toi ? (IV. 19.) ὁ περὶ = λοιπόν.

II. Le beau, en tout genre, l'est par lui-même ; il se réduit à lui seul, & la louange n'en fait pas partie. Ainsi rien ne devient meilleur ou pire par les discours d'autrui.

Nous en convenons pour ce qu'on appelle communément beau dans les productions matérielles de la nature & de l'art. Mais manque-t-il quelque chose à ce qui est beau de sa nature ? Pas plus qu'à la loi, qu'à la vérité, qu'à l'humanité, qu'à la pudeur. Qu'y a-t-il là qui devienne beau par la louange, ou qui soit altéré par le blâme ? L'émeraude perd-elle sa beauté si on cesse de la louer ? En est-il autrement de l'or, de l'ivoire, de la pourpre, d'une lyre (1), d'une belle arme, d'une fleur, d'un arbrisseau ? (IV. 20.) $\pi\alpha\tilde{\iota}\nu = \delta\iota\delta\epsilon\acute{\upsilon}\phi\iota\epsilon\iota$;

III. Nous n'entendons plus prononcer quantité de mots qui anciennement étoient en usage. Il en est de même aujourd'hui des noms des plus célèbres personnages des tems passés, tels que *Camille*, *Ceson*, *Volesus*, *Leonatus* ; & peu après, *Scipion*, *Caton* ; ensuite *Auguste* même, & *Adrien*, & *Antonin* ; ce sont comme des mots hors d'usage. Tout cela s'évanouit, se met bientôt au rang des fables, se perd entièrement dans l'oubli. Je dis les noms des personnages

(1) *Lyre*, addition du manuscrit du Vatican.

extraordinairement célèbres ; car pour les autres , dès qu'ils ont rendu le dernier soupir , personne ne les connoît , on ne prononce plus leur nom.

Mais après tout , quand notre nom ne devroit jamais être oublié sur la terre , que seroit-ce ? Pure vanité. Que faut-il donc ambitionner ? Une seule chose : d'avoir l'esprit de justice , de faire des actions utiles à la société , d'éviter constamment tout mensonge , d'être disposé à recevoir chaque accident de la vie , comme une chose nécessaire dans le monde & familière , comme nous étant venue du même principe & de la même source que nous. (IV. 33.) αἱ πάλαι = ῥέον.

IV. Alexandre de Macédoine , & son mulletier , ont été réduits en mourant au même état ; car , ou ils sont rentrés également dans la pépinière de tous les êtres du monde , ou ils se sont également dissipés en atomes (1). (VI. 24.) Ἀλλ᾽. = ἄτομας.

(1) Marc-Aurele ne croyoit point aux atomes ; il n'en parle que pour faire une énumération complète des différens systèmes.

Quant à la *pépinière de la nature* , j'en ai

V. Et le héros & le panégyriste, tout finit en un jour. (IV. 35.) πᾶν = μεμεινενόμην.

VI. Quelle conduite ! Ils ne veulent pas louer leurs contemporains, leurs concitoyens, & ils font grand cas d'être loués de la postérité, qu'ils n'ont jamais vue ni connue. C'est à peu près comme si tu t'affliges de n'avoir pas été loué par les hommes du siècle passé. (VI. 18.) οἷον = ἐποτρύντο.

VII. Combien de personnages autrefois célèbres sont maintenant dans l'oubli ! & qu'il y a même de tems que tous ceux qui

pris l'idée de Joachim KUNHIUS (*sur Diogene Laërce*, liv. VII. §. 136.) qui entend par les mots grecs σπειματικούς λόγους, *vim illam quæ instar seminarii continet in se causas rerum factarum, quæ fiunt & quæ futurae sunt.* CASAUBON le fils avoit déjà dit, sur le même livre de Diogene Laërce (note 594.) que ceux qui expliquent ce mot λόγους, par *rationes*, tombent dans une grande obscurité. Enfin je trouve que Marc-Aurele, après avoir dit (IX. 1 à la fin) τίνες λόγους τῶν ἰσομένων, ajoute, comme par forme d'explication : Καὶ δυνάμεις γονίμους . . . ὑποστάσιον, *facultates genitales existentiarum.* On peut voir encore Marc-Aurele, IV. 14. 21. 36. VII. 23. 25. VIII. 50. X. 1 & 7.

les ont loués ne sont plus! (VII. 6.) σοι =
ἱκποδών;

VIII. SUR LA GLOIRE. Voi quelles sont les pensées de ces gens-là, ce qu'ils craignent, ce qu'ils desirent.

Comme le sable du bord de la mer est caché par le nouveau sable que les flots apportent, & celui-ci par d'autre; de même en ce monde, ce qui survient efface bientôt la trace de tout ce qui a précédé. (VII. 34.)
πρι = ἱκαλύφθη.

IX. Considere souvent qui sont ceux dont tu veux obtenir l'approbation, & quel est l'esprit qui les guide; car, en pénétrant ainsi dans les sources de leurs opinions & de leurs desirs, tu ne les blâmeras pas des fautes qu'ils font par ignorance, & tu te passeras de leur approbation (1). (VII. 62.)
συνεχῶς = αὐτῶν.

X. Celui qui ne voit pas ce que c'est que le monde, ne voit pas où il est. Celui qui ne voit pas pourquoi il est né, ne fait pas ce qu'il est, ni ce que c'est que le monde; & celui qui manque d'une de ces connois-

(1) Le manuscrit du roi porte : ἱπμαρτη-
ρησιῶν δεισῶν ἐκὸς ἐπὶ πᾶν. Cette leçon est meil-
leure.

sances , ne sauroit dire pourquoi lui-même a été fait. Lequel donc te paroît mener une vie plus douce ? Celui qui dédaigne les louanges de telles gens , ou ceux-ci qui ne savent où ils sont , ni ce qu'ils font ? (VIII. 52.) (1) ὁ μὲν = γινώσκουσι.

XI. Lorsque tu as voulu faire du bien & que tu y es parvenu , pourquoi , en homme sans jugement , rechercher encore autre chose : la réputation de bienfaisance , ou la gratitude ? (VII. 73.) ὅταν = τυγχῖν.

XII. Celui qui en loue un autre & celui qui est loué , ceux dont la mémoire subsiste & ceux qui la rappellent , n'ont tous qu'une courte vie. Tout cela se passe dans un coin de la terre ; les hommes ne sont d'accord sur ce point , ni entre eux , ni avec eux-mêmes , & la terre elle-même n'est qu'un point dans l'univers. (VIII. 21 en partie.) βραχύβιον = σίγη.

XIII. O homme , tu viens de haranguer le peuple avec de grands cris ; est-ce que tu as oublié ce que c'est au fond *que ton art & ce peuple ?*

(1) J'ai suivi le manuscrit du Vatican. Voir le texte.

Non , je ne l'ai pas oublié , mais ils estiment & recherchent toutes ces choses-là.

Faut-il donc que tu sois fou parce qu'ils le sont ? Je le fus autrefois. (V. 36 en partie.) *ἰπώϊ = ποτί.*

XIV. Panthée ou Pergame sont-ils encore assis près du tombeau de leur maître ? Et Chabrias ou Diotime près de celui d'Adrien ? Belle demande ! Mais quand ces affranchis y seroient encore assis , ces morts le sentiroient-ils ? Et en supposant qu'ils pussent le sentir , en recevraient-ils quelque joie ? Et ces affranchis eux-mêmes seroient-ils immortels ? Leur destinée ne seroit-elle pas aussi de vieillir , puis de mourir ? Que deviendroient donc les maîtres après la mort de ces affranchis ?

Tout cela n'est que puanteur ; il n'y a que pourriture au fond du sac. (VIII. 37.)

μητι = θυλάκιον.

XV. Ça , ne songe plus qu'à mettre le présent à profit. Ceux qui songent le plus à se faire un nom dans la postérité , ne font pas attention que les hommes à naître , ne feront pas différens de ceux qu'ils ont aujourd'hui tant de peine à supporter. Tout cela mourra. Que t'importent les propos

discordans & toutes les opinions de ces mortels ? (VIII. 44.) τῶτον=ἐχούσιν.

XVI. Contemple, comme d'un lieu élevé, ces milliers d'attroupemens , ces milliers de funérailles ; toutes ces navigations en tempête , par un beau temps ; cette diversité d'êtres qui naissent, qui vivent , quelque peu ensemble , & meurent.

Songe à ceux qui ont vécu sous d'autres regnes , & qui vivront après le tien , & aux nations barbares. Combien ignorent jusqu'à ton nom ! Combien l'auront bientôt oublié ! Combien qui aujourd'hui s'accordent à te bénir , & qui te maudiront demain !

Ah , que cette renommée , que cette gloire, que le tout ensemble est méprisable ! (IX. 30.) ἀναθεῖν=σύμπαν.

C H A P T R E X X I I I

Humbles sentimens.

I. *V* I L esclave , tais-toi (1).... (XI. 30.)
δῦλος=λόγον.

(1) Bout de vers tiré de je ne fais quel poète.

II. Couvre-toi de honte, mon ame, couvre-toi de honte. Tu n'auras plus le tems de t'honorer toi-même. Chacun a le pouvoir de bien vivre, mais ta vie est presque passée, & tu ne t'honores point encore, puisque tu fais dépendre ton bonheur des pensées d'autrui. (II. 6.) ὑβριζε $\equiv$ ἐνμυρίαν.

III. J'avance dans la route des devoirs que ma nature exige, jusqu'à ce qu'en tombant je trouve le repos, jusqu'à ce que je rende un dernier soupir à ce même air que je respire journellement, jusqu'à ce que je rentre dans cette même terre dont mon pere avoit tiré les élémens de mon être, ma mere son sang, ma nourrice son lait; dont depuis tant d'années je reçois ma nourriture & ma boisson; que je sème & qui me soutient, quoique j'abuse souvent de ses dons. (V. 4.) πορεύομαι $\equiv$ ἑαυτῷ.

IV. Souviens-toi de la substance universelle dont tu n'es qu'un atome, de l'éternité entiere dans laquelle tu n'as en partage qu'un instant très-court & presque insensible, du destin général dont tu es un si mince objet. (V. 24.) μέμνησο $\equiv$ μέγας.

V. Tout ce qui est moi n'est qu'un peu de chair, & la faculté de respirer avec celle

de penser. Quitte donc tout autre livre. Point de distraction ; il ne t'est pas permis. Mais , comme un homme qui va mourir , méprise cette chair , amas de sang & d'os , tissu de nerfs , de veines & d'arteres. Considere encore ce que c'est que ta respiration. Ce n'est qu'un air toujours différent , rejeté sans cesse & sans cesse attiré. Il ne reste plus que la partie principale qui pense. Ne te soucie pas d'autre chose. Tu es vieux ; ne laisse plus cette partie dans l'esclavage ; ne souffre plus qu'elle soit secouée , comme une marionnette , par des desirs qui sont incompatibles avec le bien de la société. Qu'il ne t'arrive plus de te plaindre de ton sort présent , ni de vouloir échapper à ton sort à venir. (II. 2.) ὁ τί — ὑποδύεσθαι.

VI. N'es-tu point en état de te faire admirer par des vivacités d'esprit ? A la bonne heure : mais il y a bien d'autres choses sur lesquelles tu ne peux pas dire : *je n'y suis pas propre*. Fais donc au moins tout ce qui dépend de toi. Sois sincere , grave , laborieux , continent ; ne te plains pas de ton sort ; contente-toi de peu ; sois humain , libre , ennemi du luxe , ennemi des frivolités , magnanime. Ne sens-tu pas combien voilà de

choses que tu peux faire dès à présent, sans pouvoir t'excuser sur ta foiblesse & sur ton insuffisance ? Cependant tu restes là dans une inaction volontaire ? Est-ce donc faute de forces naturelles & par nécessité que tu murmures, que tu es lent & paresseux, que tu as de lâches complaisances, qu'après avoir accusé ton corps de tes défauts, tu le flattes, que tu es vain & que tu abandonnes ton ame à tant d'agitations ? Non, par tous les dieux. Il n'a tenu qu'à toi d'être délivré depuis long-tems de ces défauts ; car si tu es né avec un esprit pesant & tardif, tu peux du moins juger ce défaut & t'exercer à le corriger, au lieu de le dissimuler & de te complaire dans ton indolence. (V. 5.) *δριμύτητα* = *ταχύτητα* (1).

VII. Si quelqu'un peut me reprocher & me faire voir que je pense ou me conduis mal, je me corrigerai avec plaisir ; car je cherche la vérité, qui n'a jamais fait de mal à personne, au lieu que c'est un vrai mal de

(1) Puisque Xylander a traduit ce dernier mot par *tarditate*, il est évident que dans son manuscrit il avoit lu un *ω* au lieu d'un *ο*, qui est une faute d'impression.

se tromper & de s'ignorer soi-même. (VL. 21.) *εἰ τις* = *ἀγνοίας*.

VIII. Qu'ai-je affaire de vivre plus long-tems, si je perds le sentiment de mes fautes? (VII. 24 à la fin.) *εἰ γὰρ* = *αἰτία*;

IX. Les dieux immortels ne se fâchent pas d'avoir à supporter si long-tems un si grand nombre d'hommes & si méchans. Ils ont même toutes sortes de soins d'eux; & toi qui as si peu de tems à vivre, tu en es las? & cela quoique tu sois un de ces méchans? (VII. 70.) *οἱ θεοὶ* = *φάουλαι*.

X. Quand tu voudras te donner du plaisir, songe aux excellentes qualités de tes contemporains, comme à l'activité de celui-ci, à la pudeur de celui-là, à la libéralité d'un autre, & ainsi du reste; car il n'y a rien de si agréable que l'image des vertus qui éclatent dans les mœurs de ceux qui vivent avec nous, lorsqu'on les rassemble comme sous un même point de vue. Aie donc toujours ce tableau sous la main. (VI. 48.) *ἵτα* = *ἵκτιον*.

XI. Il est ridicule que tu ne veuilles pas te dérober à tes mauvais penchans, ce qui est très-possible, & que tu prétendes échapper

à ceux des autres, ce qui ne se peut pas.
(VII. 71.) γελοῖον = ἀδύνατον.

XII. C'est avec justice que tu éprouves des tourmens intérieurs, puisque tu aimes mieux remettre à demain à devenir bon que de l'être aujourd'hui. (VIII. 22 à la fin.)
δικαίως = εἶναι.

XIII. Les spectacles, la guerre, les craintes, une sorte d'engourdissement te tiennent esclave. Ah ! de jour en jour tes saintes maximes s'effaceront. (X. 9 au commencement.) μῖμος = δῖγματα.

NOTES.

[« Si on te rapporte que quelqu'un a dit » du mal de toi, ne te justifie pas de ce qu'il » a dit, mais réponds que cet homme ignore » roit sans doute tes autres défauts, puisqu'il n'a parlé que de celui-là ». (*Epicteti manuale*, cap. XXXII, §. 9, édition de Dresde en 1755, petit in-8°.) εἰαν τις = εἰλεγεν.

Revoir ci-dessus l'article 9 du chap. 18, & la note, où il y a un trait de modestie qui n'est nullement suspect, p. 207.]



C H A P I T R E X X I V.

Contre la paresse.

1. **L**E matin, lorsque tu sens de la peine à te lever, fais aussi-tôt cette réflexion : je m'éveille pour faire l'ouvrage d'un homme ; dois-je être fâché d'aller faire les actions pour lesquelles je suis né, j'ai été envoyé dans le monde ? N'ai-je été créé que pour rester chaudement couché entre deux draps ?

Mais cela fait plus de plaisir !

C'est donc pour avoir du plaisir que tu as reçu le jour, & non pour agir ou pour travailler ? Voi ces plantes, ces oiseaux, ces fourmis, ces araignées, ces abeilles ; qui de concert enrichissent le monde chacun de son ouvrage ; & toi tu refuses de faire tes fonctions d'homme ? Tu ne cours point à ce que ta nature exige ?

Mais il faut bien prendre quelque repos !

La nature a mis des bornes à ce besoin, comme elle en a mis à celui de manger & de boire ; & tu passes ces bornes, tu passes au-delà du besoin, tandis que sur le travail tu restes en deçà du possible ! C'est que tu

ne t'aimes pas toi-même ; car si tu t'aimois , tu aimerois aussi ta propre nature , & ce qu'elle veut. Les artistes qui sont passionnés pour leur art sechent sur leur ouvrage , sans se baigner & mangeant peu. Fais-tu moins de cas de ta nature que n'en fait un tourneur de son industrie , un comédien de son jeu , un avare de son argent , un ambitieux de sa folle vanité ? Aussi-tôt que ces gens-là sont à leur objet chéri , ils ont bien plus à cœur d'y faire des progrès que de dormir ou de manger. Or , les actions sociales te paroîtront-elles moins honnêtes , moins dignes de ton amour ? (V. 1.) ὁρῶν = ἄξιον ;

II. Rappelle-toi , quand tu seras tenté de rester au lit , qu'il est de la structure de ton être & de ta condition d'aller t'acquitter de quelque devoir social , au lieu que le dormir t'est commun avec les bêtes. Tout ce qui convient à la nature de chaque être lui est propre , est plus fait pour lui , & même plus agréable. (VIII. 12.) ὅταν = προσηγορέον.



CHAPITRE XXV.

Contre le respect humain.

I. **JUGE-TOI** digne de ne jamais dire ou faire que ce qui convient à ta nature. Que le blâme ou les discours d'autrui ne t'en imposent point. Si la chose est honnête (1) à faire ou à dire, crois qu'elle n'est point indigne de toi. Les autres ont leur façon de penser, leurs inclinations; c'est leur affaire; n'y regarde pas. Va ton droit chemin; laisse-toi conduire par ta propre nature & par la nature commune. Il n'y a pour l'une & l'autre qu'une seule route. (V. 3.) *ἀξίον ἐστίν.*

II. Ne te laisse point entraîner par ce tourbillon. Entre les divers mouvemens de ton cœur, choisis ce qui est le plus conforme à la justice, & entre tes diverses imaginations, tiens-toi à ce que tu as clairement conçu. (IV. 22.) *μη = κατὰληπτικόν.*

III. Ne vois-tu pas comment se conduisent les gens d'art? Quoiqu'ils cedent en

(1) La traduction de Xylander prouve qu'il avoit lu *εἰ καλόν*, au lieu de *ἐκαλόν*, qui est une faute d'imprimeur.

quelque chose aux volontés des ignorans , néanmoins ils se tiennent toujours aux regles de leur profession , & ne s'en laissent point écarter tout à fait. N'est-il pas affreux qu'un architecte , un chirurgien fassent plus de cas de leurs regles que l'homme n'en fait de cet art qui lui est spécialement propre & qu'il exerce en commun avec les dieux ? (VI. 35.) ἔχ = εἶς ;

IV. Quoi qu'on fasse & quoi qu'on dise , il faut absolument que je sois homme de bien ; il en doit être de moi comme de l'or , de l'émeraude , de la pourpre , qui diroient sans cesse : quoi qu'on fasse & quoi qu'on dise , il faut absolument que je sois une émeraude , il faut que j'aie ma couleur. (VII. 15.) ὁ τί = ἕχεν.

V. Tu veux être loué d'un homme qui trois fois dans une heure se maudit lui-même ? Tu veux plaire à un homme qui se déplaît ? Hé , comment pourroit-il se plaire , puisqu'il se repent de presque tout ce qu'il fait ? (VIII. 53.) ἱπαγγίσθαι = πρᾶσσι.

VI. Examine bien comment ils ont la tête faite , sur-tout ceux qui ont de la prudence. Que fuient-ils ? Que recherchent-ils ? (IV. 38.) τὰ ἡγεμονικά = δῖακουσιν.

VII. Entre dans ces têtes , & tu verras quels juges tu redoutes , & quels jugemens ils font d'eux-mêmes. (IX. 18.) *δέλεται κριταί.*

VIII. Quels têtes ! Quels objets d'attachement ! Et par quel intérêt ils aiment & honorent ! Mets le prix à ces petites ames toutes nues. Lorsqu'ils s'imaginent faire un grand mal en blâmant , & faire un grand bien en louant , qu'ils font voir d'arrogance ! (IX. 34.) *τίνα δέησις.*

IX. *De tous ces vains discours je ris au fond du cœur.*

La vertu leur déplaît. . . . (XI. 31 & 32.)
ἴμοι ἐπιστῆναι (1).

X. J'ai souvent admiré jusqu'à quel point l'homme s'aime lui-même par dessus tout , & que cependant il fait moins de cas de sa propre opinion sur ce qu'il vaut , que de celle d'autrui. En effet , si quelque dieu ou un maître sage obligeoient un homme à rendre compte sur le champ en public de tout ce qui se passeroit dans son cœur ou dans son imagination , il ne résisteroit pas un jour entier à cette contrainte. Il est donc

(1) Bouts de vers tirés de quelque poète.

Vrai que nous sommes plus touchés de l'opinion d'autrui que de la nôtre. (XII. 4.)

πολλὰς — εαυτός.

C H A P I T R E X X V I.

Des obstacles à faire le bien.

I. QUAND il s'agit de faire ton devoir ; qu'importe que tu aies froid ou chaud ? que tu aies envie de dormir ou non ? qu'on doive te blâmer ou te louer ? que tu ailles mourir ou faire tout autre chose ? Mourir est une fonction de la vie , & en cela , comme dans tout le reste , il suffit de bien faire ce qu'on fait dans le moment. (VI. 2.)

μη — θέσθαι.

II. En un sens tout homme me tient de très-près , puisque je dois lui faire du bien & le souffrir ; mais , d'un autre côté , lorsqu'il veut mettre obstacle aux actions qui me sont propres , c'est pour moi un être aussi indifférent que le soleil , le vent , une bête féroce ; car ces choses pourroient aussi mettre obstacle à mon action , mais aucune d'elles n'en peut mettre au mouvement de mon cœur , ni à mon affection , parce que

j'y ai mis une condition, & que je suis le maître d'en transformer l'objet ; car mon ame a le pouvoir de transformer par la pensée l'action que je ne peux faire, en quelque chose de meilleur ; enforte que ce qui arrête un ouvrage projeté, devient l'ouvrage, & que ce qui s'oppose à ma route, me devient une route. (V. 20.)

καὶ ἕτερον = ἑνταυτοῖς.

III. Tu peux vivre ici comme songeroit à vivre un homme qui s'est retiré du monde. Si on ne t'en laisse pas la liberté, fors de la vie ; non en homme qui souffre un vrai mal, mais il fume ici, je m'en vais ; penses-tu que ce soit une affaire (1) ? Cependant, jusqu'à ce que j'aie une si forte raison de m'en aller, je reste libre. Personne ne m'empêche de faire ce que je veux, & je ne veux

(1) Voir ma note sur le suicide, à la fin du chap. XII. p. 150. Il a voulu dire : *Je mourrais de chagrin, s'il me devenoit impossible de vivre avec moi-même dans la solitude de mes pensées, & je n'aurois pas plus de peine à sortir de la vie qu'on en auroit à sortir d'une maison où il fume.* L'article suivant autorise encore cette explication, & confirme la note sur le chap. XII.

rien qui ne soit conforme à la nature d'un être raisonnable & sociable. (V. 29.) *ὡς ἰξάνθων* = ζῶον.

IV. Essayons de les gagner par la persuasion. Mais continue de faire, malgré eux, des actions justes, toutes les fois que la raison de justice l'exigera. Que si quelque force t'en empêche, tourne ton ame à la patience & à l'égalité. Sers-toi de l'obstacle pour exercer une autre vertu. Souviens-toi que ton desir n'étoit que conditionnel, & que tu ne voulois pas l'impossible. Que voulois-tu ? Un certain effet de ton desir, & tu l'obtiens. Ce desir devient la chose. (VI. 50.) *πειρῶμεν* = γίνεται.

V. Personne ne t'empêchera de vivre selon ta nature ; il ne t'arrivera rien qui ne soit dans l'ordre de la commune nature. (VI. 58.) *κατὰ* = συμβήσεται.

VI. Qu'est-ce qu'on peut faire ou dire de mieux en telle occasion ? Quoi que ce soit, il ne tient qu'à toi de le faire ou de le dire. Ne cherche point à t'excuser sur les difficultés. Tu ne cesseras pas de t'en plaindre, jusqu'à ce que pour faire en toute occasion ce qu'exige la constitution de l'homme, tu aies autant d'empressement que les volup-

tueux en ont pour les délices de la vie. Car enfin c'est jouir délicieusement de soi-même que de faire tout ce qui convient à sa propre nature. Or, il est en ton pouvoir de le faire dans quelque situation que tu sois. Un cylindre ne peut de lui-même se mettre en mouvement que dans une certaine situation. Il en est de même de l'eau, du feu & des autres choses qui ne sont régies que par les impressions de la nature ou d'une forte d'ame destituée de raison ; car souvent les loix de la nature les retiennent & leur interdisent tout mouvement. Mais une ame intelligente & raisonnable n'a qu'à vouloir. Elle est en état par sa nature de franchir tous les obstacles ; elle se donne tel mouvement qu'il lui plaît, & avec la même facilité que le feu s'élève, que l'eau s'écoule, qu'un cylindre roule en bas. Si tu as toujours devant les yeux cette vérité, il ne t'en faut pas davantage.

Les obstacles ne peuvent agir que sur le corps, ce cadavre que l'ame traîne, & ils ne peuvent ni frapper l'ame ni lui faire aucun mal, à moins qu'elle ne s'imagine fausement que ce sont de vrais obstacles pour elle, & qu'elle ne se laisse dominer par cette

erreur ; car s'il en étoit autrement , l'ame arrêtée par la difficulté seroit aussi-tôt mau-
vaïse & dégradée.

Les ouvrages de l'art ne peuvent éprou-
ver aucun accident qu'aussi-tôt ils ne de-
viennent moins bons ; au lieu que si l'homme
fait un bon usage des difficultés , il en de-
vient en quelque sorte meilleur & plus
digne de louange.

En général souviens-toi qu'un citoyen
de cette grande ville du monde ne peut
être blessé que de ce qui offenseroit la
ville entière. Il n'est rien qui puisse nuire
au monde que ce qui troubleroit la loi de
son arrangement , & aucun de ces accidens
que le vulgaire nomme fâcheux ne peut
troubler cet ordre ; donc ils ne peuvent
nuire à la ville ni au citoyen. (X. 33.) *τι ἰστέ*

== *πολίτη.*

VII. Comme ceux qui te font obstacle dans
le chemin de la droite raison ne peuvent
te détourner d'une bonne action , ne cesse
pas de les aimer. Mais tiens-toi ferme éga-
lement sur ces deux principes : l'un , de
persévérer dans ta façon de penser & d'agir ;
l'autre , d'avoir de la douceur pour ceux
même qui veulent te faire obstacle ou qui

te sont fâcheux de tout autre maniere : car il n'y auroit pas moins de foiblesse à leur en vouloir du mal qu'à abandonner la bonne action & succomber à la crainte. C'est agir en soldat qui abandonne son poste , que de se laisser intimider , ou de haïr celui que la nature a fait notre parent & notre ami. (XI. 9.) *οἱ ἐνιστάμενοι* = *φίλον*.

VIII. Si quelque chose te paroît difficile à faire , songe qu'elle n'est pas impossible à l'humanité ; & si un autre peut la faire , si même elle convient à tout homme , songe que tu peux y atteindre aussi. (VI. 19.) *μή* = *νόμιζε*.

IX. Que le pouvoir de l'homme est grand ! Il lui est libre de ne rien faire que ce qu'il fait bien que Dieu approuvera , & de recevoir avec résignation tout ce qu'il plaît à Dieu de lui envoyer. (XII. 11.) *ἐλπίην* = *θεός*.

C H A P I T R E X X V I I.

Encouragemens à la vertu.

I. EMBELLIS ton ame de simplicité , de pudeur , & d'indifférence pour tout ce qui n'est ni vertu ni vice. Aime tous les

hommes. Marche à la suite de Dieu (1); car, comme dit un poëte, *ses loix gouvernent tout.*

Mais s'il n'y a que des atomes élémentaires?

En ce cas il suffit de te rappeler que toutes ces choses vont aussi par des loix constantes, du moins à peu de choses près, [*car nos volontés sont libres*]. (VII. 31.) *φαιδρυνον* = *ὀλίγα* (2).

II. Cesse d'errer çà & là, car tu n'auras pas le tems de relire tes mémoires, ni les hauts faits des anciens Romains & des Grecs, ni les recueils que tu avois mis à part pour ta vieillesse. Hâte-toi donc de marcher à ton but; & renonçant à de frivoles espérances, viens toi-même à ton secours, si tu as tes intérêts à cœur. Cela dépend de toi. (III. 14.) *μηκέτι* = *ἔτι*.

(1) Par la résignation, & autant qu'il est possible, par l'imitation. (*Voir Juste-Lipse sur la philosophie stoïcienne.*)

(2) Xylander, en cet endroit où le texte est obscur, dit que souvent pour l'entendre il faut plutôt être devin que simple interprète. Mais en comparant les passages analogues, on devine presque toujours à coup sûr.

III. Il ne faut pas seulement considérer que tous les jours la vie se consume, & qu'il en reste moins à passer, mais encore songer que si on parvient à un grand âge, il n'est pas sûr que l'on conservera la même force d'esprit & de jugement pour la contemplation, la recherche & la connoissance des choses divines & humaines; car si un homme tombe en enfance, il continue à la vérité de dormir (1), de prendre de la nourriture, d'avoir de certaines imaginations, de certains desirs & autres choses semblables; mais il ne jouit plus de lui-même, & la vivacité de son esprit se trouvant éteinte, il n'est plus en état de bien sentir toutes les parties de ses devoirs, ni de ranger & déduire ses idées, ni même d'examiner s'il est tems de mettre son esprit en liberté (2),

(1) *δι' ἀπαισιότα* suivant le manuscrit du Vatican, ce qui me paroît mieux que le *δι' ἀπαισιότα*, *perflari*, du texte palatin.

(2) Voir ma note sur le suicide, à la fin du chapitre XII. La question de la mort volontaire étoit fameuse; Marc-Aurele l'a décidée, en disant qu'il faut attendre la mort naturelle, sans se chagriner du retardement. Un soldat ne doit jamais quitter son poste que par l'ordre de son commandant. C'est

ni toute autre question qui demande une raison bien exercée. Il faut donc se hâter, non-seulement parce que tous les jours on s'approche de la mort, mais sur-tout pour prévenir cet affaiblissement total de notre intelligence & de notre raison. (III. 1.) *ὕχι* = *προαπολήγειν*.

IV. Songe depuis quel tems tu remets au lendemain, & combien d'occasions la Providence t'a fournies dont tu n'as pas profité. Il est tems enfin que tu fentes de quel monde tu fais partie, & quel est ce maître de l'univers dont ton ame est une émanation; qu'il n'a laissé à ta disposition qu'un tems limité, & que si tu ne fais pas ce qu'il faut pour le rendre ferein, il s'en-volera; tu disparaîtras avec lui, & il ne reviendra plus. (II. 4.) *μέμνησθε* = *ἡξίται*.

V. Ne fais pas comme si tu avois à vivre des milliers d'années; la mort s'avance; pendant que tu vis, pendant que tu le peux, rends-toi homme de bien. (IV. 17.) *μὴ ὥς* = *γίνου*.

VI. Tu mourras bientôt, & tu n'as pas encore des mœurs simples; tu n'es pas

une comparaison fort juste. Platon en fut l'auteur d'après Socrate.

exempt de trouble ; tu paroïs soupçonner encore que les choses extérieures peuvent te rendre malheureux ; tu n'es pas bien disposé pour tous les hommes en général ; tu ne fais pas consister la sagesse à ne faire que des actions justes. (IV. 37.) ἡδὴ = τὸ ἐπεμύνα.

VII. Comme si tu avois déjà rempli le nombre de tes jours, & que par grace ta vie eût été prolongée, passe du moins ce reste conformément à ta nature. (VII. 56.)

ὥς = φύσιν.

VIII. N'oublie jamais de faire ces réflexions : quelle est la nature de l'univers ? quelle est la tienne ? Quel rapport a celle-ci avec cette première ? quelle partie est-elle du tout, & de quel tout ? Ajoutes-y que personne ne peut t'empêcher de toujours faire & dire ce qui convient à cette nature dont tu es une portion. (II. 9.) τέταρτον = λέγειν.

IX. A toutes les heures du jour, en toute occasion, songe à te comporter en vrai Romain, en homme digne de ce nom, sans négligence, sans affectation de gravité, avec amour pour tes semblables, avec liberté, avec justice.

Fais ton possible pour écarter toute autre

idée ; tu y réussiras si tu fais chacune de tes actions comme la dernière de ta vie, sans précipitation, sans passion qui t'empêche d'écouter la raison, sans hypocrisie, sans amour propre, & avec résignation à ta destinée,

Voilà bien peu de préceptes ; mais celui qui les observera peut s'assurer de mener une vie heureuse & presque divine, car c'est là tout ce que les dieux exigent de lui. (II. 5.) *πάγος* = *φυλάσσοντες*,

X. Donne aux dieux, ô mon fils, donne-nous de la joie (1). (VII, 39.) *ἀθανάτοις* = *δοίης*,

XI. Que tous tes plaisirs & tes délassemens soient de passer d'une action sociale à une autre de même nature, en te souvenant toujours de Dieu. (VI. 7.) *ἐν* = *θεῷ*.

XII. Fais taire ton imagination ; contiens tes desirs ; éteins ta cupidité. Que ton ame se possède elle-même. (IX. 7.) *ἐξαλειψαι* = *ῥυγεμονικόν*.

XIII. Que le genre humain voie & connoisse en ta personne un homme qui vit con-

(1) C'est un vers de quelque poète inconnu, qui semble avoir fait parler un pere à son fils.

formément à sa nature. Si on ne peut le supporter, qu'on le tue. Ce seroit encore pis de vivre comme eux. (X. 15 à la fin.) *ιδύτω-
ναι* = ζῆν.

XIV. Quelle espece d'hommes sont ceux qui ne font que prendre leurs repas, dormir, s'accoupler, se vuider, faire les autres fonctions animales ?

Quelle autre espece sont ceux qui en gouvernent d'autres avec orgueil, s'emportant & traitant de haut en bas leurs inférieurs ? Un peu auparavant ils faisoient bassement leur cour : & pourquoi ?

Dans peu les uns & les autres seront réduits au même état. (X. 19.) *οἱοι* = *ἑσονται*.

XV. Il ne s'agit plus absolument de discourir sur les qualités qui font l'homme de bien, mais de l'être. (X. 16.) *μηκέτι* = *τοῦτον*.

XVI. Que personne ne puisse dire avec vérité que tu n'es pas simple dans tes mœurs, ou que tu n'es pas homme de bien. Fais mentir quiconque fera de ce sentiment ; car tout cela dépend de toi. Quelqu'un t'empêchera-t-il d'être bon & d'aimer la simplicité ? Prends seulement une bonne résolution de renoncer à la vie plutôt qu'à ces vertus ; car la raison ne te permet pas de

vivre autrement. (X. 32.) *μηδὲν ὄντα* (1).

XVII. Tout a pour cause, ou la nécessité du destin (2) & un arrangement immuable; ou bien une providence bienfaisante, ou enfin c'est l'effet d'un mélange confus de causes qui agissent d'elles-mêmes sans conducteur.

Si c'est l'immuable nécessité, à quoi bon te roidir?

Si c'est une providence bienfaisante, rends-toi digne de l'assistance de la divinité.

Mais si tout ce monde n'est qu'un mélange confus, sans maître qui y préside, songe avec plaisir que tu as en toi-même, au milieu des flots agités, une intelligence qui te sert de guide: si les flots t'emportent (3), ils n'entraîneront que ce qui est de la chair & tes facultés animales, car ils n'ont aucun pouvoir sur ton intelligence. (XII. 14.) *ἦτοι*
== παροίσι.

(1) Le manuscrit du roi porte : *πᾶν δὲ τὸ ποιεῖν ἔστι σοφία*, & encore *καλὸν τὸ εἶναι σοφόν*.

(2) Manuscrit du roi, *εἰμαρμένης καὶ*. Les autres différences sont moins importantes.

(3) Le manuscrit du roi porte : *περιφέρει* au lieu de *πείθει*.

XVIII. Aiguillonne-toi (1) encore ainsi :

En quel état est la raison qui te guide ? Qu'est-ce que tu en fais ? A quoi te sert-elle maintenant ? A-t-elle perdu son intelligence ? S'est-elle détachée, s'est-elle arrachée de la société des hommes ? S'est-elle tellement collée & confondue avec cette misérable chair, qu'elle en suive toutes les impressions ? (X. 23, les derniers mots, & 24.) καὶ βαλλειν ~~προεισπιοθαι~~ (2).

XIX. Comment t'es-tu comporté jusqu'à présent avec les dieux, tes parens, tes freres, ta femme, tes enfans, tes maîtres, tes gouverneurs, tes amis, tes officiers, tes domestiques ? N'as-tu point à te reprocher d'avoir manqué à quelqu'un d'eux par tes actions ou par tes paroles ?

Rappelle-toi par quels événemens tu as passé, & tout ce que tu as eu la force de supporter, & que l'histoire de ta vie est

(1) Le manuscrit du Vatican porte *ἐδαλ-
λιν μιλγερ*, au lieu de *βάλλειν προίερε* ; mais
celui-ci s'accorde mieux avec *βληματα* qui
suit.

(2) Les deux derniers mots du §. 23 de-
viendroient inintelligibles, si on ne les joi-
gnoit avec le §. 24 qui les suit dans le texte.

complète, & que tu as consommé ton ministère, & combien tu as vu d'actions honnêtes.

As-tu souvent méprisé la volupté, la douleur, la vaine gloire?

Combien d'ingrats as-tu traités avec bonté? (V. 31.) *πῶς* == *ἐγὼ*.

XX. Chaque être raisonnable a reçu de la nature diverses facultés, à peu près autant que sa condition en pouvoit admettre, & entre autres celle-ci : que comme la nature plie, tourne & fait entrer dans l'ordre de son plan tout ce qui lui est contraire & y résiste, de même un être raisonnable a la force de convertir tout empêchement en une action qui lui sera propre, & de s'en servir pour le but qu'il se propose (1). (VIII. 35.) *ὡςπερ* == *ὡςμεν*.

XXI. Dans quelque situation que tu te trouves, il dépendra toujours de toi de prendre en gré, avec une pieuse résigna-

(1) Au chapitre précédent, §. 2, il avoit dit : *mon ame a le pouvoir de transformer par la pensée l'action que je ne peux faire en quelque chose de meilleur ; en sorte que ce qui arrête un ouvrage projeté devient l'ouvrage, & que ce qui s'oppose à ma route me devient une route.*

tion, ce qui t'arrivera dans le moment ; d'être porté à faire justice aux hommes de ton tems , & d'analyser , suivant les regles de ton art , les pensées qui te viendront , de peur que quelque sentiment , dont la nature ne te feroit pas bien connue , ne se coule dans ton cœur. (VII. 54.) $\pi\alpha\lambda\lambda\acute{\alpha}\chi\tilde{\iota} = \pi\alpha\rho\alpha\sigma\kappa\eta$.

XXII. Prends garde de *te croire supérieur* (1) *à toute loi* , comme les mauvais empereurs. Prends garde de faire naufrage (2) ; il n'y en a que trop d'exemples. Persiste donc à vouloir être simple , bon , de mœurs pures , grave , ennemi des plaisanteries , juste , religieux , bienfaisant , humain , ferme dans la pratique de tes devoirs. Fais de nouveaux efforts pour demeurer tel que la philosophie a voulu te rendre. Révere les dieux & rends service aux hommes. La vie est courte ; le seul avantage qu'il y ait à passer quelque tems sur la terre , c'est de pouvoir

(1) J'ai été confirmé dans cette explication par le manuscrit du Vatican , où on lit $\alpha\pi\omicron\kappa\alpha\iota\sigma\tau\epsilon\rho\alpha\tau\eta\tilde{\iota}\varsigma$.

(2) $\mu\grave{\eta}\ \beta\alpha\phi\tilde{\iota}\varsigma$, dans le sens propre : *ne mergaris*.

y vivre saintement, & y faire des actions utiles à la société.

Fais toutes choses en vrai disciple de (Tite) Antonin. Rappelle-toi sa constance à ne faire que des choses raisonnables, l'égalité de son humeur dans toutes les situations, sa piété, la sérénité de son visage, son extrême douceur, son éloignement pour la vaine gloire, son ardeur à pénétrer les affaires : il ne laissoit rien passer sans l'avoir examiné à fond & l'avoir conçu jusqu'à l'évidence. Il souffroit patiemment les reproches injustes qu'on lui faisoit, & n'y répondoit jamais par d'autres reproches. Il ne faisoit rien avec précipitation ; il n'écouloit point les délateurs, mais il examinoit avec soin les mœurs & les actions de tout le monde. Il n'étoit ni médisant, ni timide, ni soupçonneux, ni pédant. On ne voyoit rien de trop dans les ornemens de sa demeure, de son coucher, de ses vêtemens, ni sur sa table, ni dans le nombre de ses domestiques. Rappelle-toi encore son amour pour le travail & sa longue application. On étoit étonné de le voir rester jusqu'au soir sans qu'il fût obligé de s'interrompre pour des besoins naturels

dont les heures étoient réglées, fruit de sa sobriété. Souviens-toi de sa persévérance dans l'amitié, sans aucune variation, Il ne trouvoit pas mauvais que l'on contredit avec liberté ses sentimens ; & si quelqu'un proposoit une meilleure idée, il en marquoit de la joie. Souviens-toi enfin que son éloignement pour la superstition égaloit sa piété, & passe ta vie avec la même pureté de conscience, afin que ta dernière heure te trouve au même état que lui. (VI. 30.)

ὁγα = ὡς ἐκείνου.

XXIII. En regardant autour de toi le cours des astres, songe qu'un même mouvement t'emporte avec eux, & pense souvent au changement des élémens les uns dans les autres ; car ces sortes de pensées purifient l'ame des ordures de sa vie terrestre. (VII. 47.) περιπατεῖν = εἶδον.

XXIV. Les pythagoriciens vouloient qu'en nous levant nous contemplassions le ciel, pour nous rappeler l'idée de ces êtres toujours les mêmes, qui sont toujours de même leur ouvrage, & pour nous faire penser à leur ordre & à leur pureté toute nue ; car un astre n'a point de voile. (XI. 27.) οἱ πύθαγοροι = ἀστροί.

XXV. En quel état faut-il que se trouvent
& le corps & l'ame quand la mort arrive ?
Cette vie est courte ; elle est précédée &
suivie d'une éternité. Toute matière est fra-
gile. (XII. 7.) *οποιον = ὕλη.*

XXVI. Puisque tu as la raison en partage,
use librement de ta supériorité sur les bêtes,
& en général sur tout ce qui manque de
raison. Quant aux hommes, puisqu'ils ont
la raison, traite avec eux comme étant leur
concitoyen. Mais en toutes choses invoque
les dieux.

N'importe combien de tems tu auras à
vivre ainsi ; car une telle vie n'eût-elle duré
que trois heures, ce seroit assez. (VI. 23.)

τοῖς μιν = τοιαῦται.

XXVII. Te flattes-tu de mériter les titres
de bon, de modeste, de véridique, de pru-
dent, de doux, de magnanime ? Prends donc
bien garde à ne point mériter les titres con-
traires ; & si tu perds ceux-là, tâche de les
recouvrer au plutôt : mais souviens-toi que
le titre de *prudent* veut dire que tu dois
avoir pris l'habitude d'examiner attentive-
ment & sans distraction la nature de chaque
objet ; que le titre de *doux* t'oblige à ac-
quiescer volontairement à tout ce que la

commune nature t'a distribué ; que le titre de *magnanime* suppose une élévation d'ame au-dessus de toutes les impressions douces ou rudes que la chair éprouve , au-dessus de la vaine gloire , au-dessus de la mort & des accidens les plus terribles.

Si tu tâches de mériter tous ces titres (sans te soucier que les autres te les donnent) , alors tu deviendras un autre homme , & tu parviendras à une vie toute nouvelle ; tu ne restes le même que tu as été par le passé , de continuer de mener une vie où l'amour reçoit mille atteintes mortelles & se couvre de souillures , c'est n'avoir aucun sentiment , c'est être esclave de l'amour de la vie , c'est ressembler à ces gladiateurs à moitié dévorés dans un combat contre des bêtes , qui , tout couverts de blessures , de sang & de poussière , demandent cependant à être réservés au lendemain pour être livrés aux mêmes dents & aux mêmes ongles.

Entre donc en possession de ce petit nombre de titres ; & si tu peux y rester , restes-y , aussi content que si tu étois transporté dans un séjour comparable aux îles des bienheureux (1).

(1) Expression de Platon , au liv. VII. de sa république.

Que si tu sens que la possession de ces beaux noms t'échappe, si tu manques de force pour les retenir tous, aie du moins le courage de te retirer dans quelque coin du monde, où il te soit possible de régner entièrement sur toi ; car autrement il vaudroit mieux quitter le monde même, sans colere cependant, & au contraire avec simplicité, & en homme libre & modeste, qui du moins auroit voulu faire la bonne action de le quitter avec ces sentimens (1).

Au surplus tu te sentiras puissamment attiré à la pensée de ces titres, si tu te ressouviens des dieux ; ils ne se soucient pas d'être simplement loués par des êtres raisonnables, mais de trouver parmi ces êtres des ames en tout pareilles aux leurs. Songe que comme un figuier porte des figues, comme un chien & une abeille font ce qui convient à leur nature, il faut aussi que l'homme fasse tout ce qui convient à la raison qui lui est propre. (X. 8.) *ὁρῶμεθα ὡς ἀνθρώπων.*

XXVIII. Essaie de voir ce qu'il t'en arrivera de mener la vie d'un homme de bien ;

(1) Voir ma note à la fin du chapitre XII.

qui accepte avec résignation la part qui lui a été destinée des événemens du monde, qui fait consister son bonheur à ne faire lui-même que des actions justes, & qui a le cœur plein de bienveillance pour les autres. (IV. 25.) *πείρασον* = *ἐμπειρί*.

XXIX. Ne point te laisser troubler par ce qui vient d'une cause extérieure, & pratiquer la justice en tout ce qui dépend du principe qui réside en toi, c'est-à-dire, diriger tes affections & tout ce que tu fais au bien de la société, comme à un objet intimement lié par la nature avec ton existence. (IX. 31.) *ἀταραξία* = *φύσιν ὄν*.

XXX. Tu n'aurois point commencé d'écrire & de lire, avant que d'avoir commencé à l'apprendre; il en est de même à plus forte raison de l'art de bien vivre. (XI. 29.) *ἐν τῇ* = *ἐν*.

XXXI. Quoi! jusqu'à ce qu'une torche soit consummée, elle ne cesse point de jeter sa lumière; & tu souffrirais que la vérité, la justice, la tempérance s'éteignissent en toi tant que tu subsisteras? (XII. 15.) *ἢ τὸ μὲν* = *σπῆλαι καὶ σβῆναι*;

XXXII. Quand goûteras-tu les fruits de la simplicité, de la gravité, de la connois-

sance de chaque objet qui se présente, voyant ce qu'il est dans le fond, quel rang il occupe dans le monde, combien de tems il doit durer, de quelles parties il est composé, qui peut en jouir, enfin qui peut le donner & l'ôter? (X. 9 à la fin.) *πότι = ἀφαιρῆσθαι.*

XXXIII. Purifie ton imagination.

Arrête le progrès de ces indignes émotions.

Renferme le présent dans ses bornes.

Connois la nature de ce qui t'arrive à toi ou à un autre.

Distingue & sépare dans l'objet qui t'affecte, le principe de son activité d'avec sa matière.

Pense à ta dernière heure.

A-t-on fait une faute? laisse-la où elle est; (VII. 29.) *ἐξάλειψεν = ὑπόσκη.*

XXXIV. Tu n'as plus le tems de lire; mais tu peux repousser loin de toi ce qui te couvrirait de honte; mais tu peux vaincre la volupté & la douleur; mais tu peux te mettre au-dessus de la vanité; mais tu peux supporter, sans te fâcher, les fots & les ingrats; tu peux même leur faire du bien. (VIII. 8.) *ἀναγινώσκειν = ἐξιστίν.*

XXXV. O mon ame! quand seras-tu donc

Bonne & simple, & toujours la même, & toute nue, plus à découvert que le corps même qui t'environne ? Quand feras-tu sentir à tous les hommes une douce & tendre bienveillance ? Quand feras-tu assez riche de ton fond pour n'avoir besoin de rien, pour n'avoir rien à desirer au dehors parmi les êtres animés ou inanimés pour en faire ton plaisir, ni desirer d'avoir le tems d'en jouir, ni d'être en quelque autre lieu, dans un autre pays, ni de respirer un air plus pur, ni de vivre avec des hommes plus sociables ; mais que te pliant à ta situation, tu prendras plaisir à tout ce qui est, persuadée que tu as en toi tout ce qu'il te faut, que tout va bien pour toi, qu'il n'y a rien qui ne te vienne des dieux, que tout ce qu'il leur a plu ordonner, & ce qu'ils ordonneront, ne peut être que bon pour toi, & en général pour la conservation *du monde*, cette créature animée qui est parfaite en soi, bonne, juste & belle, qui produit, embrasse, contient toutes les autres, & reçoit dans son sein toutes celles qui se dissolvent pour en reproduire de semblables (1) ?

(1) C'est le monde créé avec une ame

Quand est-ce enfin que tu te feras mise en état de vivre avec les dieux & les hommes, de façon que tu ne te plains jamais d'eux, & qu'ils n'aient rien à blâmer dans tes actions ? (X. 1.) ἵστην == εὐλῶν.

XXXVI. C'est une honte que dans la vie que tu menes ton corps ne succombe point aux fatigues *de la guerre*, & qu'avant lui ton ame devienne languissante. (VI. 29.) αἰσχροί == προκαυδῶν.

XXXVII. Si tu te veux du bien, tu peux dans un moment te procurer les vraies sources de ce bonheur que tu desires, & autour duquel tu ne fais que tourner. Tu n'as qu'à oublier le passé, remettre l'avenir entre les mains de la Providence, & ne t'occupant que du présent, le diriger vers des objets de sainteté & de justice. Je dis de *sainteté*, en aimant ta destinée telle qu'elle est, car la nature l'a faite pour toi & t'a fait pour elle ; & de *justice*, en disant toujours librement & sans détour la vérité, & faisant tout ce qu'exigent les loix & le mérite des circonstances.

par l'Être suprême, qui, selon Timée & Platon, fit du monde un dieu de nature très-excellente & bienheureux.

Que rien ne t'en empêche, ni la méchanceté des autres, ni leurs opinions, ni leurs discours, ni même ce qu'ils pourroient faire souffrir à cette masse de chair que tu nourris autour de toi ; car c'est elle qui souffre : c'est son affaire.

Te voilà bientôt à la fin de ta course. Si tu dédaignes tout le reste, pour t'occuper uniquement du culte de cet esprit dont la source est divine & qui te guide ; si tu ne crains pas de mourir, mais seulement de n'avoir pas assez tôt commencé à vivre conformément à ta nature, tu te rendras digne du monde qui t'a donné l'être (1), tu ne feras plus un étranger dans ta patrie, tu ne recevras plus avec surprise comme des événemens inespérés, ce qui arrive journalle-

(1) Notre esprit, dit-il ailleurs, est un écoulement de la divinité. Nous n'avons rien qui soit à nous de notre fond. Nos enfans, notre corps, notre ame, sont venus de là. (XII. 26 du texte.) Ainsi le monde qui nous a donné l'être est Dieu même, selon Marc-Aurele. d'autant mieux qu'au commencement de ce même article, Marc-Aurele se remet pour l'avenir entre les mains de la Providence.

CHAPITRE XXVIII. 277
ment ; tu ne dépendras plus de ceci ou de
cela. (XII. 1.) *παῖλα* = *τῦδι*.

CHAPITRE XXVIII.

Supporter les hommes.

I. COMMENCER le matin par se dire : aujourd'hui j'aurai affaire à des gens inquiets, ingrats, insolens, fourbes, envieux, infociables. Ils n'ont ces défauts que parce qu'ils ne connoissent pas les vrais biens & les vrais maux. Mais moi qui ai appris que le vrai bien consiste dans ce qui est honnête, & le vrai mal dans ce qui est honteux ; moi qui fais quelle est la nature de celui qui me manque, & qu'il est mon parent, non par la chair & le sang, mais par notre commune participation à un même esprit émané de Dieu, je ne peux me tenir pour offensé de sa part. En effet, il ne sauroit dépouiller mon ame de son honnêteté ; & il est impossible que je me fâche contre un frere & que je le haïsse ; car nous avons été faits tous deux pour agir de compagnie, à l'exemple des deux pieds, des deux mains, des deux paupieres, des deux mâchoires.

278 SUPPORTER LES HOMMES.

Ainsi il est contre la nature que nous soyions ennemis ; or ce seroit l'être que de se supporter l'un l'autre avec peine & de se fuir.

(II. 1.) ἴσθαι = ἀποσπρέφεισθαι.

II. Ils sont nés pour faire nécessairement de ces actions , & celui qui le trouve mauvais ne veut pas que le figuier ait du lait. Après tout vous mourrez bientôt l'un & l'autre , & fort peu après , on ne se souviendra pas même de vos deux noms. (IV. 6.)

ταῦτα = ὑπολειφθήσεται.

III. C'est folie d'aspirer à des choses impossibles ; or il est impossible que des méchans ne fassent pas quelques actions conformes à leur naturel. (V. 17.) τὸ τὰ = παρῆν.

IV. Te mets-tu en colere contre quelqu'un qui sent du gouffet ? Te mets-tu en colere contre celui qui a l'haleine puante ? Qu'y peuvent-ils faire ? La bouche de l'un , le gouffet de l'autre sont ainsi faits ; il est impossible que d'un tel corps il ne sorte pas une telle odeur. Mais , dira-t-on , l'homme a de la raison ; il peut , avec de l'attention , reconnoître à quoi il manque. Hé bien , tu as aussi de la raison ; fers-t-en pour exciter la sienne , remontre-lui son devoir , avertis-

le de sa faute ; s'il t'écoute tu le guériras. Il est inutile de se fâcher. (V. 28 presque entier.)

τῷ γράσσει = ὀργῇ.

V. Le miel paroît amer à ceux qui ont la jaunisse. Ceux qui ont la rage craignent l'eau. Une petite balle est aux yeux des enfans un bijou. Pourquoi donc me fâcher contre des hommes pleins de préjugés ? Crois-tu que leur imagination séduite ait moins de force sur eux, que n'en a la bile sur celui qui a la jaunisse, & le venin sur celui qui a la rage ? (VI. 57.) ὑπεριώσι = λυσσώδηται.

VI. Il y a une forte d'inhumanité à ne pas permettre aux hommes de se porter aux choses qui leur paroissent convenables & utiles ; & tu sembles le leur défendre lorsque tu te fâches contre eux de leurs fautes ; car ils ne se portent à ce qu'ils font que comme y trouvant de la convenance & de l'utilité. Mais, diras-tu, ils se trompent. Détrompe-les donc, & instruis-les, mais sans te fâcher. (VI. 27.) πῶς = ἀγανακτῶν.

VII. Les hommes ont été faits les uns pour les autres. Instruis-les donc, ou les supporte. (VIII. 59.) οἱ = φέρε.

VIII. Qu'est-ce que la méchanceté ? C'est ce que tu as vu souvent. Ainsi à tout ce qui

arrive en ce genre, dis-toi auffi-tôt : c'est ce que j'ai déjà vu plusieurs fois. Par-tout, haut & bas, tu trouveras les mêmes choses qui remplissent nos histoires, soit anciennes, soit du moyen âge, soit modernes, les mêmes dont toutes les villes & toutes les familles sont pleines. Rien de nouveau; tout est ordinaire & de bien courte durée. (VII. 1.) $\tau\iota = \delta\lambda\gamma\omicron\chi\rho\epsilon\nu\alpha$.

IX. Ne te lasse point de considérer que ce que tu vois faire à présent s'est toujours fait & se fera toujours, & de te rappeler toutes les comédies, toutes les scènes de même genre que tu as vues, ou que tu connois par l'histoire; par exemple, quelle fut toute la cour d'Adrien, toute la cour de Tite-Antonin, toute la cour de Philippe, d'Alexandre, de Crésus. Tout cela n'étoit pas différent de ce que tu vois; c'étoient seulement d'autres acteurs. (X. 27.) $\epsilon\nu\iota\chi\alpha\varsigma = \epsilon\tau\acute{\epsilon}\rho\omega\nu$.

X. Il n'y a point d'ame, dit Platon, qui ne soit privée, malgré elle, de la connoissance de la vérité, & qui par conséquent ne soit privée auffi malgré elle des vertus de justice, de tempérance, d'égalité d'ame, & autres qui ont un principe commun. C'est

ce qu'il est essentiel de ne jamais oublier ; tu en feras plus indulgent à l'espèce humaine. (VII. 63.) $\pi\alpha\sigma\alpha = \pi\rho\alpha\acute{o}\tau\epsilon\rho\omicron\varsigma$.

XI. Si quelqu'un vient devant toi, commence par te parler ainsi à toi-même : quels sont les principes de cet homme sur les biens & les maux ? Car s'il a de certaines opinions sur le plaisir & la douleur, & sur ce qui les cause l'une & l'autre, sur la gloire, l'ignominie, la mort & la vie, je ne dois pas trouver surprenant ni étrange qu'il fasse de certaines choses. Je me ressouviendrai même qu'il ne peut manquer d'agir comme il le fait. (VIII. 14.) $\tilde{\alpha}\tilde{\nu} = \pi\omicron\eta\tilde{\iota}\nu$.

XII. Si l'on te blâme ou l'on te hait, ou si l'on te décrie par quelque motif semblable, examine de près l'ame de ces gens-là ; pénètre dans leur intérieur, & vois ce qu'ils font. Tu reconnoîtras qu'il ne faut pas te tourmenter pour leur faire prendre une autre opinion de toi. Il faut cependant leur vouloir du bien, car là nature a voulu que vous fussiez amis, & les dieux même leur donnent des secours de toute espèce par la voie des songes & des oracles, pour leur faire avoir ces faux biens qu'ils recherchent avec inquiétude. (IX. 27.) $\acute{o}\tau\alpha\iota = \delta\iota\alpha\phi\acute{o}\rho\tau\alpha\iota$.

XIII. A-t-il fait une faute ? c'est à lui-même qu'il a manqué ; mais peut-être ne l'a-t-il pas faite. (IX. 38.) *ei* = ἡμαρτιν.

XIV. S'il se trompe, instruis-le avec amitié ; fais-lui connoître son erreur ; & si tu ne peux y réussir , n'accuse que toi , ou même ne t'accuse pas. (X. 4.) *ei mi* = σμαυτον.

XV. Quand tu trouves quelqu'un en faute , reviens aussi-tôt sur toi ; compte par tes doigts les fautes à peu près semblables que tu fais : par exemple , en regardant comme un bien les richesses , le plaisir , la vaine gloire , & autres choses pareilles ; c'est un voile que tu jetteras sur la faute d'autrui , & ton indignation disparaîtra bien vite. Ajoute que c'est malgré lui qu'il a péché. Que pouvoit-il faire ? ou bien délivre-le , si tu le peux , de la tyrannie qu'il éprouve. (X. 30.) *istav* = διαζόμενον.

XVI. Déformais il ne faut se plaindre ni de la nature , ni des dieux , car ils ne font point de fautes , soit volontairement , soit malgré eux. Il ne faut pas non plus se plaindre des hommes , car ils ne font point de faute qui ne soit involontaire. Ainsi ne te plains jamais. (XII. 12.) *τὸ ἐξ ἡς* = μεμεπτιον.

XVII. Lorsque quelqu'un te donne lieu

d'imaginer qu'il a fait une faute, demande-toi s'il est bien sûr que c'en soit une ; & si la faute est constante, crois qu'il s'est déjà jugé coupable, châtement aussi sensible que s'il s'étoit déchiré le visage à lui-même. Songe encore que celui qui ne veut pas qu'un méchant fasse des fautes ressemble à celui qui ne voudroit pas que le fruit d'un figuier contint du lait, ni que les enfans au berceau pleurassent, ni que les chevaux hennissent, & ainsi des autres choses qui arrivent nécessairement. Que voudrois-tu que fit un homme qui a de mauvaises habitudes ? Puisque tu es si vif, guéris-le de ces habitudes. (XII. 16.) *ἵπὶ τῷ* = *θεράπεισον.*

XVIII. Dissipe, si tu le peux, leurs préjugés ; & si tu ne le peux pas, souviens-toi que c'est pour eux que t'a été donné le sentiment de bienveillance. Les dieux même les aiment & contribuent (tant ils ont de bonté) à leur faire avoir de la santé, des richesses, de la gloire. Il ne tient aussi qu'à toi de leur vouloir du bien ; dis-moi qui t'en empêche. (IX. 11.) *εἰ μὴ* = *καλῶν.*



CHAPITRE XXIX.

Sur les offenses qu'on reçoit.

I. **EN** faisant ensemble nos exercices, quel-
qu'un nous a égratignés & blessés d'un coup
de tête? Nous ne nous en plaignons pas.
Nous ne nous tenons pas pour offensés, &
dans la fuite nous ne nous défions pas de
cet homme comme d'un traître; nous nous
gardons simplement de lui sans air d'ini-
mitié ni de soupçon; nous nous conten-
tons de l'éviter tout doucement. C'est ainsi
qu'il faut faire dans tout le reste de la vie.
Passons bien des choses à ceux qui, pour
ainsi dire, s'exercent avec nous. Il ne nous
est pas défendu, comme je l'ai dit, d'éviter
certaines gens, mais il ne faut avoir ni
soupçon ni haine. (VL 20.) *ἢ τοῖς ἀπὸ
θεοῦ.*

II. On tue, on massacre, on maudit (*les
empereurs*). Cela m'empêchera-t-il de con-
server une âme pure, sage, modérée, juste?
Telle qu'une source d'une eau claire &
douce qu'un passant s'aviserait de maudire,
la source n'en continue pas moins de lui

offrir une boisson salutaire ; & s'il y jette de la boue , du fumier , elle se hâte de les dissiper , de les laver , sans en être altérée.

Comment feras-tu pour avoir au dedans de toi une source intarissable (1) ? si tu cultives à toute heure dans ton cœur le goût de la liberté , de la bienveillance , de la simplicité , de la pudeur. (VIII. 51 à la fin.)
πείνῃσι = κιδημένοις.

III. Quelqu'un me manque ? c'est son affaire. Son cœur , ses actions sont à lui ; & moi j'ai maintenant ce que la commune nature m'envoie ; je fais maintenant ce que ma nature particulière exige de moi. (V. 25.)
ἄλλος = φύσις.

IV. La volonté de mon prochain m'est aussi étrangère que son ame & son corps me le sont ; car quoique la nature nous ait principalement faits les uns pour les autres , cependant chacun de nos esprits a son domaine à part. S'il en étoit autrement , un méchant homme auroit pu me rendre méchant comme lui ; pouvoir que Dieu n'a pas

(1) Je corrige ici le texte ordinaire par le manuscrit du Vatican , comme on le verra dans le nouveau texte ci-après.

voulu lui donner, parce qu'en me rendant méchant, il m'auroit aussi rendu malheureux. (VIII. 56.) τῇ ἰμῶν = ἀποχρῖν.

V. Lorsqu'un impudent te choque, fais-toi aussi-tôt cette question : est-il possible que dans le monde il n'y ait point d'impudens ? Cela ne se peut : ne demande donc pas l'impossible ; celui-ci est un de ces impudens qui doivent nécessairement se trouver dans le monde. Ne manque pas d'en dire autant du fourbe, du traître, de tout autre méchant ; car en te rappelant qu'il est impossible de ne pas rencontrer des hommes de cette espèce, tu en seras plus indulgent pour chacun d'eux.

Il est aussi très-utile de penser d'abord à celle des vertus que l'homme a reçues de la nature contre chaque défaut de son prochain ; elle lui a donné la douceur comme une sorte de préservatif contre la colère que peut exciter la sottise ; Et contre un autre défaut elle a donné un autre antidote. Après tout il ne tient qu'à toi de remettre dans le bon chemin celui qui s'est égaré, car tout homme qui manque à son devoir manque le but général qu'il s'est proposé. En quoi donc te trouves-tu offensé ?

Cherche , & tu trouveras qu'aucun de ceux qui causent ton indignation n'a altéré les facultés de ton ame ; car tu ne peux souffrir un vrai mal , un vrai préjudice qu'en elle. Mais y a-t-il un vrai mal , est-il étrange qu'un homme sans éducation fasse les actions d'un homme de sa sorte ? Vois plutôt si tu ne dois pas t'accuser toi-même pour n'avoir pas attendu de lui ces fautes-là. Les lumières de ta raison devoient te le faire présumer ; c'est pour l'avoir oublié , que tu t'étonnes de sa faute.

Sur toutes choses , quand tu te plains d'un homme sans foi , d'un ingrat , reviens sur toi-même ; car c'est évidemment ta faute d'avoir cru qu'un homme sans foi , seroit fidelle , ou d'avoir eu , en faisant du bien , autre chose en vue que d'en faire , & de goûter dans le moment tout le fruit de ta bonne action. Eh ! que cherches-tu de plus en faisant du bien aux hommes ? Ne te suffit-il pas d'avoir agi convenablement à ta nature ? Tu veux en être récompensé ? C'est comme si l'œil demandoit à être récompensé parce qu'il voit , ou les pieds parce qu'ils marchent ; car comme ces parties du corps ont été faites pour une fin , &

qu'en agissant selon leur structure, elles ne font que ce qui leur est propre, de même aussi l'homme ayant été créé pour être bien-faisant, n'a fait que remplir les fonctions de sa structure, lorsqu'il a fait du bien à quelqu'un, ou qu'il a contribué à lui procurer des avantages extérieurs. Il a dès-lors tout ce qui lui appartient. (IX. 42.) *ἵτασι* = *ἰαυτῷ* (1).

VI. Ce qui ne nuit point à la ville ne nuit point au citoyen. Sers-toi de cette règle toutes les fois que tu t'imagines avoir été offensé. Si la ville n'en est point blessée, je ne l'ai pas été. Si même la ville en est blessée, il ne faut pas en vouloir au coupable. A quoi sert-il de le regarder de travers? (V. 22.) (2) *ὁ τῇ* = *παρορώμενον*.

VII. N'aie pas des choses l'opinion qu'en a celui qui te fait une injure, ou l'opinion qu'il veut t'en faire prendre. Vois-les comme elles

(1) Le manuscrit du roi, au lieu d'*ἀναισχυντοί*, porte, *ἀναισχυντίαν*; & après, *ἀρκεῖ*, au lieu de *σοι*, il met *τῷτο*, *ὅτι*; puis avant *ἐύλου*, il met *ἀλλά*. Les autres différences ne méritent pas d'être rapportées.

(2) *παρορώ* dans le sens propre : *Limis oculis aspicio; transversum intueor.*

sont dans le vrai. (IV. 11.) $\mu\eta = \text{ισ}\tau\iota$.

VIII. Un tel me méprise ? qu'il voie pour-
quoi. A mon égard, je veillerai à ne rien faire
ou dire qu'il puisse trouver digne de mépris.
Un autre me hait ? c'est son affaire. La
mienne est d'avoir de la bienveillance & de
la douceur pour tout le monde & pour
lui-même, & d'être prêt à lui remontrer
qu'il se trompe, non en le mortifiant, non
en affectant de la modération, mais avec
une noble franchise & avec bonté, comme
en usoit Phocion, si toutefois il ne feignoit
pas ; car il faut que cette conduite parte du
cœur, & que les dieux y voient un homme
vraiment patient & résigné. En effet, peut-
il y avoir pour toi quelque mal tant que tu
feras ce qui convient à ta nature, & tant
que tu recevras ce qui convient à la nature
de l'univers, en homme créé pour laisser
faire, en toutes façons, ce qui sert à l'utilité
commune ? (XI. 13.) $\kappa\alpha\tau\alpha\phi\rho\omicron\eta\sigma\iota = \text{συμ}\phi\epsilon\rho\iota$.



CHAPITRE XXX.

Pardonner à ses ennemis & les aimer.

I. C'EST le propre d'un homme d'aimer ceux même qui l'offensent.

Tu les aimeras, si tu viens à penser que tu es leur parent, que c'est par ignorance & malgré eux qu'ils font des fautes, que dans peu vous mourrez tous, & sur-tout qu'on ne t'a point fait de mal, puisqu'on n'a pas rendu ton ame de pire condition qu'elle n'étoit auparavant. (VII, 22.) *ἵδιον* = *ἴδιον* (1).

II. Lorsqu'il arrive à quelqu'un de te manquer, pense aussi-tôt à l'opinion qu'il a dû avoir sur ce qui est bien & ce qui est mal, pour s'être porté à cette faute. Après cette réflexion tu auras compassion de lui, au lieu d'être étonné ou fâché. Car si tu as la même opinion que lui sur ce qui est bien, ou une autre opinion qui ressemble à la sienne, tu dois lui pardonner ; & si tu ne

(1) Les différences du manuscrit du roi ne changent rien au sens.

metts pas son objet au rang des biens ou des maux, tu en auras d'autant plus de facilité à excuser un homme qui simplement a mal vu. (VII. 26.) *εἶπεν* = *εἰρηπάειν*.

III. Garde-toi d'avoir pour ceux même qui sont inhumains, autant d'indifférence que les hommes ordinaires en ont pour d'autres hommes (1). (VII. 65.) *ὅσα* = *ἀνθρώπους*.

IV. La meilleure façon de se venger d'un ennemi, c'est de ne pas lui ressembler. (VI. 6.) *ἐμὸς* = *ἐκμοῦστος*.

N O T E.

[*Epiète* disoit : « Un voisin a jeté chez » toi des pierres ? Qu'est-ce qu'on t'a » donné pour opposer à cela ? Est-ce de » remordre comme un loup, & de jeter » encore plus de pierres, &c. » (ARRIEN IV. 5. p. 600, d'*Upton*).]

C H A P I T R E X X X I.

Bonheur de la vie.

I. TOUT être créé à ce qu'il lui faut pour être content lorsqu'il fait bien ses fonctions,

(1) Je ne change rien au texte, comme l'ont fait presque tous les autres traducteurs, & la pensée n'en est que plus belle.

Quant à l'être raisonnable, bien faire sa fonction de penser, c'est de n'admettre pour vrai ni ce qui est faux, ni ce qui n'est pas évident; c'est de diriger tous les mouvemens du cœur au bien de la société, c'est de ne rechercher, de ne fuir que ce qu'il dépend de lui d'avoir ou d'éviter; c'est d'accepter avec résignation tout ce qui lui est distribué par la commune nature; car il fait partie de la commune nature, comme une feuille fait partie d'une plante: avec cette différence pourtant, qu'une feuille fait partie d'un être dénué de sentiment, dénué de raison, capable d'éprouver des empêchemens; au lieu que ce qui constitue l'homme fait partie d'une nature indépendante, libre, intelligente, juste, & qui a distribué à chaque être, suivant sa place dans le monde, une certaine durée; une portion de matière, un ressort d'activité & d'efficace, une correspondance & une liaison avec tout le reste. Or il faut prendre garde que tu ne trouveras pas cette égalité de proportions, si tu compares un seul individu avec un autre en particulier, mais en comparant le tout d'une espèce avec le tout d'une autre. (VIII. 7.) *απειράτης ἰσότητος.*

II. Si tu fais l'affaire du moment selon la droite raison, avec soin, avec fermeté, tranquillement, sans te distraire à rien d'étranger; si tu conserves dans sa pureté le génie qui t'anime, comme si dans l'instant tu devois le rendre; si, attaché à ces principes, tu ne desires rien, tu ne crains rien; si, content de faire ce que tu fais suivant la nature de ton être, tu dis héroïquement la vérité, sans t'en écarter d'un seul mot, tu vivras heureux. Or personne ne peut t'empêcher de faire tout cela. (III. 12.) *ἐὰν τοῦτο δυνάμενος.*

III. Il dépendra toujours de toi de mener une vie heureuse, si tu veux prendre le droit chemin, si tu penses & te conduis bien.

Il y a deux vérités communes à l'esprit de Dieu, de l'homme & de tout être raisonnable; l'une, que rien n'est capable d'arrêter son action; l'autre, que son bonheur consiste à vouloir & à faire des choses justes, & à borner là tous ses desirs. (V. 34.) *δυνασται = ἀπολύγειν.*

IV. Toute machine, tout instrument, tout vase qui fait le service pour lequel on l'a construit, est bien; cependant l'ouvrier qui

La fait en est loin : au lieu qu'à l'égard des êtres que la nature porte dans son sein, la même vertu qui les a formés reste & agit en eux. C'est pourquoi tu dois la révéler davantage, & croire que tu auras ce que tu peux désirer de mieux, si tu agis & te gouvernes selon sa volonté. C'est ainsi que l'être universel est heureux, en faisant les fonctions qui sont propres à sa nature. (VI 40.)
 ὁ γὰρ ἀγαθὸς ὁμοῦς ἐστὶν (1).

V. La félicité, ou le bien absolu, c'est de posséder un bon & droit genre. Que fais-tu donc ici, mon imagination ? Retire-toi, au nom des dieux, comme tu es venue ; car je n'ai point affaire de toi. Tu es venue selon ton ancienne coutume. Je ne m'en fâche point. Mais en un mot, va-t'en. (VII. 14.) οὐδ' αὖτις ἔστιν.

VI. Il faut moins s'occuper l'esprit des choses qui te manquent que de celles que tu as actuellement ; choisir même parmi les choses que tu as, celles qui sont les plus

(1) Le texte ordinaire étoit fautif. Je l'ai corrigé par les manuscrits du Roi & du Vatican, comme on le verra par le nouveau texte grec ci-après.

propres à te rendre heureux ; te rappeler leur beauté , & combien tu aurois lieu de les rechercher si tu ne les avois pas. Mais prends garde en même tems de faire un trop bon accueil à ces idées , de crainte que tu ne viennes à estimer les moyens que tu as , au point d'être troublé si tu cessois de les avoir. (VII. 27.) *μη τὰς ἀγαθὰς περιχθόνισθαι.*

VII. Il est très-possible d'être en même tems un homme divin & un homme inconnu à tout le monde. N'oublie jamais cette vérité , & souviens-toi encore qu'il faut bien peu de connoissances pour vivre heureux ; car enfin , parce que tu ne peux plus espérer de devenir un grand dialecticien , un grand physicien , renonceras-tu à être libre , modeste , sociable , résigné aux volontés de Dieu ? (VII. 67 à la fin.) *λίαν ὀλίγον.*

VIII. La joie de l'esprit humain consiste à faire ce qui est le propre de l'homme. Or , le propre de l'homme est d'aimer son prochain , de mépriser tout ce qui affecte les sens , de distinguer le spécieux du vrai , enfin de contempler la nature universelle & ses œuvres. (VIII. 26.) *ἐν φρονήσει ὡς γινώσκουσιν.*

IX. Le soleil ambitionne-t-il de faire les fonctions de la pluie, ni Esculape celles de la terre? Que diras-tu de chacun des astres? Ils different les uns des autres, mais leurs fonctions ne se rapportent-elles pas à un but commun? (VI. 43.) *μήτι = αὐτόν* ;

X. Les uns prennent du plaisir à une chose, les autres à une autre; & moi, à rendre mon esprit sain, pour ne fuir aucun homme, ni rien de ce qui arrive aux hommes, même tout voir, tout accueillir d'un œil tranquille; & faire usage de tout ce qui se présentera, sans donner à aucun objet plus de valeur & de mérite qu'il n'en a. (VIII. 43.) *εὐφραίνει = ἀξίαν*.

XI. Une seule chose m'inquiète, c'est la crainte de faire ce que la nature d'un homme ne veut pas, ou autrement qu'elle ne le veut, ou ce qu'elle ne veut pas pour le moment. (VII. 20.) *ἐμὶ = θέλει*.

XII. Prends-moi, jette-moi où tu voudras. Par-tout le génie qui réside en moi sera tranquille; je veux dire qu'il sera content s'il pense & s'il agit comme le demande la condition d'un homme. (VIII. 45 en partie.)

ἄσπον = κατασκευῇ.

XIII. Puisque te voilà enfin pénétré de la

Vérité de tes principes , uniquement occupé d'actions utiles à la société , disposé du fond du cœur à recevoir tout ce que la cause par excellence voudra t'envoyer , c'est assez ; sois content. (IX. 6.) ἀρκῆι = οὐ μετέσταις.

XIV. L'ame trouve en elle-même ce qui peut la faire vivre excellemment : elle n'a qu'à regarder avec indifférence tout ce qui est réellement indifférent , & pour y parvenir considérer chaque objet extérieur , tant séparément que par rapport au grand tout ; se ressouvenir qu'aucun de ces objets n'est capable d'imprimer en nous quelque opinion à son sujet , ni même de s'approcher de nous ; ils restent immobiles ; c'est nous qui formons notre jugement sur eux , & qui le gravons , pour ainsi dire , de notre main , au dedans de nous. Or , il dépend de nous de ne le point graver , ou même de l'effacer promptement s'il s'y trouve glissé à la dérobée. Au reste , c'est une attention qui fera de peu de durée , puisqu'elle finira bientôt avec notre vie. Mais , après tout , qu'y a-t-il de difficile à prendre comme il faut , les choses qui se présentent ? Si elles conviennent à ta nature , jouis-en gaiement ; point de difficulté. Si elles n'y conviennent

pas, cherche en toi-même ce qui peut y convenir, & vole à ce but, n'y eût-il point de gloire attachée. Il n'est défendu à personne de chercher son propre bien. (XI. 16.)

καλλιστη = ζητησι.

XV. Tu es composé de trois choses : d'un corps, d'une âme animale, & d'un esprit. De ces trois substances, les deux premières ne t'appartiennent que pour en prendre soin ; mais la troisième est proprement toi.

Si donc tu parviens à éloigner de toi, c'est-à-dire de ton esprit, tout ce que les autres hommes font ou disent, ce que tu as fait ou dit, toutes les idées de l'avenir qui te troublent, tout ce qui se passe malgré toi dans ce corps qui t'environne, ou dans l'âme animale formée avec lui, & tout ce qu'un tourbillon extérieur fait rouler autour de toi, enforte que ton esprit se dérochant à la destinée du monde, ne vive qu'avec soi, pur, libre, pratiquant la justice, voulant tout ce qui lui arrive, disant toujours la vérité ; si, dis-je, tu parviens à séparer ainsi de ton esprit ce que l'impression des sens lui fait éprouver malgré lui ; si tu laisses là le passé comme l'avenir ; si tu te rends semblable à la sphère d'Empedocle,

qui, parfaite en rondeur, se contente de tourner autour d'elle seule (1); si tu ne songes à vivre que ce que tu vis, je veux dire le moment présent, alors tu seras en état de passer le reste jusqu'à la mort sans aucun trouble, dans une noble liberté, dans une parfaite union avec le génie qui t'anime.

(XII. 3.) *επιστα* = *διαβίωσις*.

XVI. Pour vivre heureux, il faut voir ce que chaque chose est en elle-même par un effet de l'ordre universel, quelle est sa matière, & ce qu'elle a d'actif; se porter de toute son ame à faire ce qui est juste, & à dire la vérité. Que reste-t-il après cela, sinon de jouir de cette vie en accumulant bonne action sur bonne action, sans y laisser le moindre vuide? (XII. 29.) *εωρησάμενος* = *ἀποδείκνυμι*.

XVII. Qu'il y ait des atomes ou d'autres

(1) Je lis, avec le manuscrit du Vatican, *μονή*, au lieu de *κίνησις*, ce qui est conforme à la traduction de Xylander, *se solo exultans*, & à la note de Meric Casaubon.

J'ai une note manuscrite de M. Menage, qui renvoie à Proclus sur Platon, pour l'éclaircissement de ce passage tiré d'un poète.

principes naturels (1), il est d'abord constant que je suis une partie de cet univers gouverné par la nature ; ensuite qu'il y a une sorte d'alliance entre moi & les parties qui sont de mon espece.

Pénétré de la pensée que je fais partie du grand tout, je ne recevrai point avec peine ce qu'il m'aura distribué ; car ce qui est utile au tout ne peut être mauvais pour la partie, & il ne peut rien y avoir dans le tout qui ne serve au bien général. Cela est commun à tous les principes naturels. Mais de plus, il ne peut y avoir hors de l'univers (suivant la force de ce mot) aucune cause naturelle qui l'obligeât à produire ce qui seroit mauvais pour lui.

Ainsi, en me rappelant que je fais partie d'un certain tout actuel, je prendrai en bonne part tout ce qui m'arrivera ; & en même tems, si je songe que j'ai une sorte d'alliance avec les parties de même espece que moi, je ne ferai rien de nuisible à la

(1) On a mal-à-propos corrigé le texte *φύσιν* pour y mettre *φύσις*, puisque dans le même article on trouve *πάντων φύσεων*, sans qu'il soit possible d'y substituer le singulier.

société. Au contraire, je rapporterai tout à mes alliés ; je dirigerai tous les mouvemens de mon cœur au bien général, & je fuirai tout ce qui s'y opposeroit.

Par ce moyen je menerai sûrement une vie heureuse, comme tu conçois bien que la meneroit un citoyen qui s'occuperait sans cesse à faire des choses utiles à sa patrie, & qui accepteroit de bon cœur tout ce qu'elle jugeroit à propos de lui distribuer.

(X. 6.) ἢ τι ἄτομοι — ἀσπαζομένου.

XVIII. En quelque lieu qu'un homme soit abandonné à lui-même, il peut vivre heureux ; mais il ne sauroit l'être qu'autant qu'il se feroit à lui-même une bonne fortune par de bonnes habitudes de l'ame, de bons desirs, de bonnes actions. (V. 36 à la fin.) ὁπουδῆποτε — πράξεις.

XIX. Qu'est-ce qu'Alexandre, Cesar, Pompée, en comparaison de Diogene, d'Héraclite, de Socrate ? Ceux-ci connoissoient la nature de toutes choses ; ils en connoissoient les principes actifs, le fond ; leur ame étoit toujours dans la même assiette.

Que de projets divers ! Combien de sortes d'esclavages dans l'ame des autres ! (VIII. 3.) Ἀλέξανδρος — πόσων.

N O T E S.

[« Dieu, dit Epictète, est la source de
 » tout bien ; or, c'est la possession du vrai
 » bien, qui fait le vrai bonheur. Il est donc
 » vrai de dire que la nature du bien est la
 » même que celle de Dieu qui en est la
 » source. Mais quelle est la nature de Dieu ?
 » Consiste-t-elle à avoir un corps ? Eloignons
 » cette pensée. A être riches en
 » terres ? à jouir d'une belle réputation ?
 » Nullement. La nature de Dieu est d'être
 » un pur esprit, la science même, la droite
 » raison même. C'est donc dans ces mêmes
 » qualités qu'il faut uniquement chercher
 » la nature du vrai bien. Car enfin
 » trouveras-tu ces qualités dans les êtres
 » végétatifs ? Non. Les trouveras-tu dans
 » les autres substances privées de raison ?
 » Point du tout. Ne pouvant donc les trouver
 » que dans les êtres raisonnables,
 » pourquoi chercher le vrai bien ailleurs
 » que dans la partie qui te distingue des
 » plantes & des bêtes ? qui est, ajoute-t-il,
 » une partie détachée de Dieu même, &c ».
 (Epictète d'Arrien, liv. 2, chap. 8, p. 203,
 d'Upton).]



CHAPITRE XXXII.

L'homme vertueux.

I. **D**ANS une ame bien réglée & bien épurée, tu ne trouveras point de corruption, rien d'impur, point de venin caché. La mort ne la surprend point avant que sa vie ait été complète, comme on le diroit d'une piece de théâtre si un acteur quittoit avant que d'avoir fini son rôle. De plus, on n'y voit rien de bas, ni d'affecté; point de contrainte; rien de découfu, rien de criminel, ni qui exige le secret. (III. 8.) οὐδ'εν = ἐμφυλῶν.

II. Corps. Ame sensitive. Intelligence.

Au corps, des sensations. A l'ame animale, des passions. A l'intelligence, des maximes.

Avoir l'imagination frappée? Les brutes l'ont.

Être agité par des passions? Les loups le font, & les demi-hommes, & un Phalaris, & un Neron.

Savoir se conduire extérieurement avec bienséance? Les athées le savent aussi, &

les traîtres à la patrie, & ceux qui font tout à portes fermées.

Ces facultés sont communes aux différentes especes que je viens de nommer. C'est donc une vertu propre au seul homme de bien; de chérir & d'agréer tout ce qui lui arrive, comme ourdi, pour ainsi dire, avec la trame de ses jours; de ne jamais faire d'injure au génie qui réside au fond de son cœur; d'empêcher qu'il ne soit troublé par une foule d'imaginations, & de se le conserver propice & favorable, en lui faisant modestement cortège, comme à un Dieu, sans jamais dire un mot qui ne soit vrai, ni rien faire qui ne soit juste.

Que si tout le monde ne croit pas qu'il passe véritablement sa vie en homme simple, modeste & tranquille, il ne s'en fâche contre personne, & ne perd pas pour cela de vue sa route jusqu'à la mort, où il doit arriver pur, tranquille & prêt à faire le voyage, en acceptant librement l'ordre de sa destinée. (III. 16.) *εὐφρα — συνημερομένην.*

III. Lorsque notre maître intérieur est dans sa vigueur naturelle, s'il lui arrive quelque obstacle, il transporte sans peine & constamment son action à une autre chose

qu'il lui est possible & permis de faire. Il n'affectonne pas un ordre d'événemens plus qu'un autre, & s'il desire quelque chose, c'est sous condition. De l'obstacle qui arrive il se fait un sujet d'exercice, comme un feu qui s'empare de tout ce qui y tombe. Une petite lampe en seroit éteinte; mais un feu ardent s'approprie sur le champ tout ce qu'on y jette; il le consume & ne s'en élève que plus haut. (IV. 1.) τὸ ἵδιον ἔστιν ἡγήθη.

IV. En haut, en bas, ou en cercle, c'est ainsi que se meuvent tous les élémens. La vertu, dans son allure, n'offre rien de semblable. C'est quelque chose de plus divin. Elle va par un chemin qu'on ne peut se peindre, & arrive à son but. (VL 17.) ἄρα ἰδιότι.

V. Antisthene disoit à *Cyrus*: c'est chose royale de faire le bien, quoiqu'on l'appelle un mal (1). (VII. 36.) Ἀντισθένης ἔλεγε ὅτι ἀκόσμιον.

VI. De Platon:

« J'aurois raison de répondre ainsi à cet
 » homme: ô mon ami, tu ne dis pas bien,
 » si ton avis est qu'un homme qui vaut

(1) Epictète dans Arrien. IV. 6. p. 614, d'Upton.

» quelque chose doive peser les hafards de
 » la vie ou de la mort, & qu'il ne doive
 » pas se borner à voir dans ce qu'il fait si
 » l'action est juste ou injuste, si elle est d'un
 » homme de bien, ou d'un méchant. . . .

» C'est une vérité constante, ô Athé-
 » niens : si quelqu'un a pris de lui-même un
 » poste comme très-bon, ou si l'Archonte
 » le lui a confié, il faut, selon moi, qu'il
 » s'y tienne & qu'il s'y défende, sans tenir
 » compte ni de la mort, ni d'autre chose
 » plus que de l'honneur. . . .

» Au reste, mon ami, vois toi-même : y
 » a-t-il rien de plus noble & de meilleur
 » que de défendre les autres & d'en être
 » défendu ? Un homme vraiment homme
 » n'aspire point à vivre tant d'années ; il
 » n'aime pas la vie ; il s'en remet à Dieu ; il
 » dit, comme les bonnes femmes : on ne
 » peut fuir sa destinée. Il examine simple-
 » ment quel est le meilleur emploi à faire
 » du tems qu'il doit vivre ». (VII. 44. 45.
 46.) *πλατωνικά* = *βίος*.

VII. Ne regarde point autour de toi ce
 que pensent les autres. Ne regarde que droit
 devant toi. A quoi la nature te conduit-
 elle ? La nature universelle, par tout ce qui

s'arrive de sa part ; sa nature propre , par les obligations qu'elle t'impose.

Tout être doit agir suivant sa condition. Les êtres qui ne sont pas raisonnables ont été faits pour ceux qui le sont , par la raison que le bas est fait pour le haut.

Les êtres raisonnables n'ont pu être faits que les uns pour les autres.

Ainsi le premier attribut de la condition humaine est la sociabilité.

Le second , de résister aux passions dont la source est dans le corps ; car c'est le propre d'une substance spirituelle & raisonnable de pouvoir se renfermer en soi-même , & dominer sur les sens , sur les appétits qui sont du par animal. La raison demande à les dominer sans jamais s'en laisser vaincre , & cela est juste , puisqu'ils n'ont été faits que pour la servir.

Enfin la raison est faite pour se garantir de toute faute & de toute erreur.

Un esprit ainsi disposé marche toujours droit. Il a tout ce qui appartient à sa nature, (VII. 55.) *μη περιελέπουσιν* = *ισούσιν*.

VIII, D'où favons-nous si Telauges n'étoit pas supérieur à Socrate pour les qualités de l'ame ? Car ce n'est pas assez que

Socrate soit mort avec plus de gloire, ni qu'il ait fait voir plus de finesse d'esprit dans ses disputes avec les sophistes, ni qu'il ait montré plus de fermeté en passant des nuits très-froides au bivouac, ou plus de grandeur d'ame en refusant d'obéir *aux trente tyrans* qui lui avoient commandé d'aller enlever un *riche* habitant de Salamine, ni qu'ensuite il se soit promené fièrement dans les rues (de quoi cependant on peut fort douter); mais il faut analyser le fond de l'ame de Socrate; savoir si elle étoit assez forte pour faire consister son bonheur à être juste envers les hommes, & religieuse envers les dieux, sans se fâcher inutilement contre les méchans, ni flatter baslement l'ignorance, sans regarder les accidens que l'ordre général du monde amène comme des choses étranges ou impossibles à supporter, & sans se livrer aux sensations qu'une vile chair éprouve. (VII. 66.) *πότεν* = *συμπαθῇ* (1).

IX. La perfection des mœurs consiste à passer chaque jour comme si ce devoit être

(1) Le manuscrit du roi porte, fol. 177, *εἰ μὴ τηλαυγῆς Σωκράτης τὴν διάβασιν*. J'ai suivi cette leçon, & j'ai joint les deux derniers mots du texte *τὸν ἴσιν* avec le §. 67.

le dernier, sans trouble, sans lâcheté, sans dissimulation. (VII. 69.) *τὸ ἐπὶ ἀποκρίνεται.*

X. Ce qu'un être animé qui raisonne & qui est sensible aux devoirs de la société, trouve dénué d'intelligence & d'instinct social, lui paroît avec raison fort au dessous de sa dignité propre. (VII. 72.) *ὁ δὲ ἀποκρίνεται.*

XI. Ai-je quelque fonction à remplir ? je m'en acquitte en la rapportant au bien de l'humanité. M'arrive-t-il quelque accident ? je le reçois en le rapportant aux dieux & à cette source commune de toutes choses, d'où procède tout ce qui se fait. (VIII. 23.)

τὸ ἐπὶ ἀποκρίνεται.

XII. Il seroit sans doute plus agréable de sortir de la vie sans avoir connu le mensonge, ni la dissimulation, ni le luxe, ni le faste. Mais après s'être rassasié de toutes ces fautes, il reste une ressource, qui est de mourir plutôt que de se résoudre à croupir volontairement dans le mal. Hé quoi ! l'expérience ne t'a pas encore persuadé de t'enfuir du milieu de cette peste ? Car la corruption de l'ame est une peste pour toi bien plus que l'altération & la mauvaise qualité de l'air. Ceci n'est une peste que pour l'animal comme animal, au lieu que l'autre est

la peste des hommes en tant qu'hommes.
(IX. 2.) *χαριστότερον* = *εἶον*.

XIII. Celui qui ne dirige pas toujours ses actions à un seul & même but, ne sauroit être pendant toute sa vie toujours égal & le même. Ce n'est pas assez dire, si tu n'ajoutes quel doit être ce but. Or, puisque tous les hommes n'ont pas la même idée sur les biens, pas même sur ceux à qui la plupart donnent ce nom, & comme ils s'accordent seulement sur de certains biens, je veux dire sur ceux qui le sont en effet pour toute la société : il suit de-là que notre but doit être de faire des actions utiles à l'espece humaine & à notre société particulière ; car celui qui rapportera toutes les affections de son cœur à ce but, rendra toutes ses actions uniformes, & par ce moyen il sera toujours le même. (XI. 21.)

ἢ μὴ = *ἴσται*.

XIV. Quel est ton métier ? D'être vertueux. Quel bon moyen de le devenir ? Par les principes qu'inspire la contemplation de la nature universelle & de la structure particulière de l'homme. (XI. 5.) *τίς οὖν* = *κατασκευῆς*.

XV. La main ni le pied ne font point un

CHAPITRE XXXIII. 311

travail au-dessus de leur nature, tant que le pied ne fait que les fonctions de pied, & la main celles de main. Il en est de même de l'homme comme homme : ce n'est pas pour lui un travail au-dessus de la nature de remplir les devoirs d'un homme ; & s'il n'y a rien là au-dessus de sa nature, il n'y a point de mal pour lui. (VI. 33.) *ἐκ τῆς αὐτῆς,*

CHAPITRE XXXIII.

Se détacher & s'attacher,

L CONSIDERE les tems, par exemple, de *Vespasien*, tu y verras tout ce qu'on voit aujourd'hui : des hommes qui se marient, qui élèvent des enfans, qui sont malades, qui meurent, qui font la guerre, qui célèbrent des jeux. Tu y verras des marchands, des laboureurs, de bas courtisans, des hommes remplis d'orgueil, ou de soupçons, ou de mauvais desseins ; quelques-uns qui souhaitent la mort ; d'autres qui se plaignent de l'état présent des choses ; d'autres enfin qui s'occupent de folles amours, de ramasser des trésors, d'obtenir

un consulat, un royaume. Tous ces gens là ont cessé de vivre ; ils ne sont plus nulle part.

Passé en revue les tems de *Trajan*. Le spectacle se trouvera le même. Cet âge s'est encore évanoui.

Jette les yeux sur d'autres époques. Parcoure toutes les nations de la terre. Vois combien d'hommes, après s'être bien tourmentés pendant leur vie, sont morts après une courte apparition, se sont résolus en leurs premiers principes. Rappelle-toi surtout ceux de ta connoissance, que tu as vu s'occuper de soins frivoles, sans jamais songer à faire les actions propres à la structure d'un être raisonnable, ni s'attacher à cet unique moyen de vivre contents. (IV. 32 en partie.) *ἰπποῖοντες* = ἀγχιῶνται.

II. On s'est familiarisé avec tous ces objets par l'habitude ; mais leur durée n'est que d'un jour, & ils sont composés d'une matière sale & dégoûtante. Ce sont aujourd'hui les mêmes que l'on voyoit du tems de ceux que nous avons enterrés. (IX. 14.) *πάντα* = κατεσθάψαμεν.

III. La matière de chaque corps n'est que pourriture. C'est de l'eau, de la poussière,
des

des ossemens, de l'ordure. Les marbres sont de simples callosités de la terre ; l'or & l'argent ne sont que des sédimens. Ma robe n'est que du poil de bête , & sa couleur de pourpre n'est que le sang d'un coquillage. Tout le reste a le même fond ; & même ce qui respire n'est pas de nature différente : il vient de là & y retourne. (IX. 36.) τὸ σαπρὸν = μεταβάλλον.

IV. Sais-tu en quoi consistent les bains que tu prends ? C'est de l'huile , de la sueur , de la crasse , de l'eau , des raclures , toutes choses de mauvaise odeur. Ce qui fait notre vie & tout ce qui entre dans la composition des êtres en général , n'est pas d'une autre nature. (VIII. 24.) ὁποῖον = ὑποκείμενον.

V. Toutes choses sont couvertes , pour ainsi dire , d'un voile si épais , que plusieurs philosophes de mérite ont cru qu'on ne pouvoit absolument en connoître le fond ; & les stoïciens eux-mêmes pensent que la connoissance en est au moins difficile. Toutes nos opinions sont sujettes à erreur ; car où est celui qui ne se trompe jamais ? Passe maintenant aux objets que nous pouvons posséder. Qu'ils sont de peu de durée ! Et qu'ils sont méprisables , puisqu'ils

314 SE DÉTACHER ET S'ATTACHER.

peuvent être entre les mains d'un débauché, d'une courtisane, d'un brigand ! Porte ensuite tes regards sur les mœurs de ceux qui vivent avec toi. Le plus agréable d'entre eux est à peine supportable ; que dis-je ? à peine quelqu'un d'eux peut-il se supporter lui-même.

Au milieu donc de tant d'obscurité, de toute cette ordure, de ce torrent (1) qui emporte la matière, le tems, les mouvemens particuliers, & tout ce qui se meut, je ne conçois pas ce qui peut mériter de l'estime ou le moindre attachement. On est réduit au contraire à se consoler soi-même en attendant sa propre dissolution ; mais il faut l'attendre sans se chagriner du retardement, & chercher son repos dans ces deux points qui sont d'une ressource unique ; l'un, qu'il ne m'arrivera rien qui ne soit dans les dispositions de la nature universelle ; l'autre, qu'il dépend de moi de ne rien faire contre mon Dieu & mon génie ; car nulle puissance au monde ne

(1) Le texte porte *πῦρ*, mais Xylander a traduit *fluxu*, ce qui prouve qu'il avoit lu *πῦρ* ou *πῦρ*.

CHAPITRE XXXIII. 315
peut me nécessiter à leur désobéir. (V. 10.)
τὰ μὲν = παραβῆναι.

VI. Confidère souvent avec quelle promptitude tout ce qui existe & ce qui naît est emporté & disparoît après une course incertaine ; car la matiere s'écoule sans cesse comme un fleuve. Les opérations naturelles & leurs causes ne produisent que des changemens continuels & des transformations ; il n'y a presque rien de stable & de permanent. Regarde encore de près cette immense étendue du passé & de l'avenir, dans laquelle tout s'évanouit.

N'y a-t-il donc pas de la folie à celui qui pour de tels objets s'enorgueillit, ou se tourmente, ou se plaint comme en étant importuné ? Combien de tems l'est-il ? Et que ce tems est court ! (V. 23.) πολλάκις = ἐνοχλήσῃς (1) ;

VII. Voici un bel endroit de Pythagore (2) : celui qui veut faire un discours sur

(1) Ces derniers mots, touchant la durée, auroient dû être imprimés dans le texte entre deux parenthèses.

(2) Le texte dit *Platon* ; mais Upton, dans ses notes sur l'*Épictète* d'Arrien, page 136, observe que ce passage, qu'aucun

316 SE DÉTACHER ET S'ATTACHER.

les hommes, doit considérer, dit-il, comme d'un lieu élevé, tout ce qui se passe sur la terre, ce grand nombre de sociétés, d'armées, de labourages, de mariages, de divorces, de naissances, de morts ; le tumulte des tribunaux, les pays inhabités, les barbares de toutes couleurs, les réjouissances, les deuils, les foires, les marchés, la confusion de tout cela, & ce mélange de choses contraires dont le monde est composé. (VII. 48.) καλὸν = συγκοσμέμενον.

VIII. Tous les corps particuliers passent comme un torrent au travers de la substance de l'univers. Ils sont nés avec lui, & lui servent, comme nos membres se servent réciproquement.

Combien le tems n'a-t-il pas déjà englouti de Chrysippes ? Combien de Socrates ? Combien d'Epictetes ? Applique cette réflexion à chaque homme, à chaque objet. (VII. 19.) διὰ = προσκίπτεται.

IX. Retourne les objets. Considere bien ce que c'est. Que devient-on par la vieillesse, par la maladie, par la débauche ? (VIII.

savant n'a trouvé dans Platon, est une pensée très-connue de Pythagore, à laquelle Epictète fait souvent allusion.

21 en partie.) *ἐκστροφή* = *παρεῖναι*.

X. Des querelles, des jeux d'enfans, des ames qui promènent des morts, image vivante de l'histoire des manes. (IX. 24.) *παιδίων* = *νεκρίας*.

XI. Représente-toi sans cesse l'éternité du tems & l'immensité de la matiere. Chaque corps n'est, par rapport à celle-ci, qu'un grain de millet, & sa durée n'est, pour le tems, qu'un tour de vrille. (X. 17.) *τῷ ὅλῳ* = *περιστροφῇ*.

XII. En t'arrêtant sur chaque objet qui s'offre, imagine-toi qu'il se dissout déjà, qu'il est en voie de changer de forme, de se pourrir, de se dissiper. Tout a été fait pour mourir. (X. 18.) *εἰς* = *θνήσκειν*.

XIII. EPICTETE conseilloit à tout pere qui baïse son enfant de dire tout bas : *tu mourras peut-être demain*. Mais cela est de mauvais augure ! Rien, dit-il, de ce qui signifie une opération naturelle n'est de mauvais augure, car autrement il seroit de mauvais augure de parler de la moisson. (XI. 34, & l'Epictete d'Arrien III. 24. p. 508.) *καταφιλοῦν* = *δυσφημον* (1).

(1) J'ai fait ici quelques changemens au

XIV. Dieu ne regarde que les esprits, sans faire attention à ces vases matériels, à ces écorces, à ces ordures qui les enveloppent; car l'intelligence divine ne touche qu'aux émanations dérivées de sa propre substance. Accoutume-toi à faire de même: tu te débarrasseras d'une foule d'inquiétudes qui t'affligent; car celui qui ne voit autour de son ame qu'une misérable enveloppe de chair, daignera-t-il s'occuper d'un bel habit, d'un palais, de la gloire même, & de tous les entours de même genre qui le couvrent? (XII. 2.) ὁ Θεός = ἀσχολήσεται (1).

XV. Dans peu, & toi, & tout ce que tu vois maintenant, & tous ceux qui vivent aujourd'hui, vous ne ferez plus; car tout est né pour être déplacé, changé, corrompu, afin que de tout ce débris il naisse, dans l'ordre marqué, d'autres productions. (XII. 21.) ὅτι = γίνηται.

texte ordinaire en suivant les manuscrits du Roi & du Vatican, comme on le verra dans le texte grec ci-après.

(1) Dans le manuscrit du roi on ne lit pas μόνων avant ἀπίζεται, & après ἰθίως on lit εἰαυτον, le mot σκηνήν n'y est pas. J'ai suivi le texte imprimé.

XVI. Tout change. Toi-même tu changes continuellement & tu te détruis dans quelque partie. Il en est de même du monde entier. (IX. 19.) *παντα* = *ὅλας*.

XVII. Bientôt la terre nous couvrira tous. Elle-même changera. Tout prendra d'autres formes, & puis d'autres à l'infini. Or, en considérant cette suite de changemens (1) & de transformations, & leur rapidité, il y a bien lieu de se dégoûter de tout ce qui est mortel. La cause universelle est un torrent qui entraîne tout. (IX. 28 à la fin, avec le commencement du 29^e.) *ἔδῃ* = *φερει*.

XVIII. En voyant *les philosophes de ton tems*, Satyron, Euphrate, Alcyphron, Xénophon, imagine-toi voir *les anciens philosophes* Euryches, Hymene, Eutichyon, Sylvain Tropeophore, Criton, Severus; & en te regardant toi-même, songe à quelqu'un des anciens Césars. Uses-en de même pour chacun de tes contemporains; rappelle-toi quelque'autre ancien qui ait eu du rapport avec lui. Fais ensuite cette réflexion : où sont ces gens-là ? Nulle part,

(1) Au lieu de *ἐπικυμμάσεις*, le manuscrit du Vatican porte *ἐπικαλυμματώσεις*.

ou bien ils sont en tel lieu que tu voudras l'imaginer. Ainsi tu t'accoutumeras à voir que les choses humaines ne sont que fumée, que néant, sur-tout si tu te ressouvrens que ce qui aura une fois changé de forme, ne la reprendra jamais dans la suite des siècles.

(Et toi, quand changeras-tu ?

Mais quoi ! ne te suffit-il pas de passer avec honnêteté ce peu de jours ?

Quelle est la matière, quel est le sujet de tes aversions ? Car enfin, qu'est-ce que tout cela, sinon des occasions d'exercice pour un homme raisonnable qui a bien & méthodiquement réfléchi sur tout ce qui se passe dans la vie ? Arrête-toi donc jusqu'à ce que tu te sois rendu ces idées propres, comme un fort estomac se rend propres toutes sortes d'alimens, comme un grand feu tourne en flamme & en lumière tout ce qu'on y jette. (X. 31.) Σαυρανα = ποικί (1).

XIX. Lorsqu'on a une fois mordu (2) aux

(1) Le manuscrit du Vatican porte ὁ ἱππάρχουτος ὁλοκαυσμός ; la *bramata mira*. (Cardinal Barberin.)

(2) Au lieu de δειγμένω, le manuscrit du roi porte δειγμένω.

vrais principes, un mot très-court & même trivial suffit pour nous faire bannir la tristesse & la crainte. Par exemple, ce mot [*d'Homere*] :

Comme on voit par les vents les feuilles arrachées...

De même les mortels (1).

Oui, tes chers enfans ne sont que des feuilles légères ; feuilles aussi ces hommes qui, d'un air de vérité, nous louent & nous bénissent en public, ou qui au contraire nous maudissent en particulier, nous déchirent & font de nous mille railleries ; feuilles pareillement ceux qui, après notre mort, se souviendront de nous : un printems les voit naître, un coup de vent les abat, ensuite la forêt en repousse d'autres ; mais leur durée est également courte.

Et toi tu crains, & tu desires tout, comme si tout devoit être éternel ?

Tu mourras aussi, & celui qui t'aura mené au tombeau fera bientôt pleuré par un autre. (X. 34.) τῷ = θρήνησι.

(1) Le manuscrit du roi ne contient que les mots d'Homere qu'on traduit ici, & Xylander ne traduist rien de plus.

XX. Dans un moment il ne restera plus de toi que de la cendre, des os arides, un nom, pas même un nom, qui n'est qu'un peu de bruit, un écho. Oui, ce qu'on respecte le plus dans la vie n'est que vanité, pourriture, petitesse. Ce sont des chiens qui se battent, des enfans qui se disputent; ils rient, & le moment d'après ils pleurent. La foi, la pudeur, la justice, la vérité ont quitté la terre pour s'envoler au ciel. Qu'est-ce qui t'attache ici bas? Sont-ce les objets sensibles? Mais ils changent, ils n'ont point de solidité. Sont-ce tes sens? Mais ils t'éclairent mal; ils sont sujets à erreur. Est-ce tes esprits vitaux? Mais ce n'est qu'une vapeur du sang. Est-ce de devenir célèbre parmi ces hommes? Ce n'est rien. Pourquoi donc n'attends-tu pas paisiblement, ou d'être éteint, ou d'être déplacé? Et jusqu'à ce que ce moment arrive, te faut-il autre chose pour vivre content, que d'honorer & bénir les dieux, faire du bien aux hommes, savoir souffrir & t'abstenir, & ne jamais oublier que tout ce qui est extérieur à ton corps & à ton ame n'est ni à toi, ni dans ta dépendance? (V. 33.) *ὅσον ἐπὶ σοὶ;*

XXI. Dans peu tu oublieras tout, & tu en feras oublié. (VII. 21.) *ἰγγὺς* = *λήθη*.

XXII. Accoutume-toi à contempler les transformations des êtres les uns dans les autres. Fais-y une continuelle attention. Exerce-toi dans cette partie. Rien ne rend l'ame plus grande : elle se détache par là du corps. Celui qui pense que bientôt il faudra tout quitter en quittant les hommes, se soumet aux loix de la justice pour tout ce qu'il faut faire, & aux loix de la nature universelle pour tout ce qui arrive. Il ne fait pas la plus légère attention à ce que les autres disent, pensent, ou font à son sujet, content de ces deux choses, de faire avec justice ce qu'il doit faire dans le moment, & d'aimer ce qui dans le moment lui est distribué.

Libre de tout autre soin, de toute autre affection, il ne veut qu'aller droit selon la loi, & que suivre Dieu qui est le guide & le terme (1) de sa route. (X. 11.) *πῶς* = *Θεῷ*.

(1) *παραίω* est pris ici dans ses deux sens, *termino*, *efficio*, qui m'ont paru profonds.

NOTES.

[« Les hommes, dit *Epictète*, pensent » bien diversement. En effet, comme dans » notre formation deux choses ont été mê- » lées ensemble, savoir, un corps tel que » l'a tout ce qui respire, avec une raison & » une intelligence qui nous sont communes » avec les dieux, la plupart de nous pen- » chent vers cette alliance malheureuse & » mortelle, & il y en a peu qui s'attachent » à cette autre alliance divine & bienheu- » reuse ». (*Epictète d'Arrien, liv. 1, chap. 3, p. 20, d'Upton.*)

Il ajoute : « Quiconque a suivi de près » l'administration de ce monde, a dû y ap- » percevoir un très-grand & souverain syf- » tème qui embrasse l'universalité des êtres, » & qui lie les hommes avec Dieu. C'est » de Dieu que sont venus non-seulement » dans mon pere & mon aïeul, mais dans » tout ce qui existe sur la terre, les germes » de tout ce qui y a été produit, sur-tout » dans les êtres raisonnables, à qui seuls il » appartient d'entretenir par la raison un » commerce avec Dieu. Pourquoi donc ne » diroit-on pas que nous sommes des conci- » toyens de l'univers, & des fils de Dieu » ? (*La même, p. 51.*)]



C H A P I T R E X X X I V.

Sur la mort.

I. **L**A mort est, comme la naissance, un mystère de la nature, une nouvelle combinaison des mêmes élémens. Mais il n'y a rien là qui doive faire de la peine, car il ne s'y trouve absolument rien qui répugne à l'essence d'un être intelligent, ni au plan de sa formation. (IV. 5.) ὁ θάνατος = παρασκευῆς.

II. Est-ce dissipation ? résolution en atomes ? anéantissement ? extinction ? simple déplacement ? (VII. 32.) περὶ θανάτου = μεταστάσεως.

III. Oh ! que toutes choses sont bien vite englouties : les corps par la terre, leur mémoire par le tems ! Qu'est-ce que tous les objets sensibles, particulièrement ceux qui nous amorcent par l'idée du plaisir, ou qui nous épouvantent par l'idée de la douleur, ou ceux qu'on admire tant ? Que tout cela est frivole, méprisable, bas, corruptible, cadavéreux ! Approche-toi, en esprit, de ceux même dont les opinions & les suffrages dispensent la gloire, Songe

ce que c'est que la mort. Si tu parviens à bien connoître ce seul objet, si tu en sépares par la pensée tout ce que l'imagination y ajoute, tu ne la verras que comme un ouvrage de la nature ; or, il faut être enfant pour avoir peur d'un effet naturel. Et ce n'est pas seulement une opération de la nature, mais de plus une opération qui lui est utile.

Comment l'homme tient-il à Dieu ? Par quelle partie, & quand y tient-il ? Et quel repos cette partie de l'homme ne trouve-t-elle pas en Dieu ? (II. 12.) $\pi\acute{\alpha}\varsigma = \mu\acute{\epsilon}\rho\iota\omicron\nu$ (1).

IV. Tu as subsisté comme partie d'un tout. Ce qui t'avoit produit t'absorbera, ou, pour mieux dire, tu seras reçu, par un changement, dans le sein fécond du Père de la nature (2). (IV. 14.) $\epsilon\nu\pi\eta\sigma\eta\varsigma = \mu\epsilon\tau\tau\alpha\beta\omicron\lambda\eta\varsigma$.

V. Ce qui est venu de la terre retourne à la terre ; mais ce qui avoit une céleste origine retourne dans les cieux, *dit un poëte*. Ce premier changement est, ou une sépara-

(1) Je mets un point après $\acute{\omicron}\tau\alpha\iota$; & au lieu d' $\epsilon\chi\eta$, je lis $\epsilon\chi\epsilon\iota$ qui signifie *là*, en Dieu.

(2) Voir ci-dessus ma note sur le chap. XXX. 4.

tion d'atomes qui étoient adhérens ; ou , ce qui revient au même , c'est une dispersion d'élémens inanimés. (VII. 50.) καὶ τὰ = πλεονάζον.

VI. Celui qui redoute la mort craint , ou d'être privé de tout sentiment , ou d'en avoir d'une autre sorte. Mais au premier cas il n'aura point de mal , & au second il fera autrement animé ; il ne cessera pas de vivre. (VIII. 58.) ὁ τὸν = πάσῃ.

VII. Si les ames sensitives ne périssent pas , comment depuis tant de siècles l'air peut-il les contenir ? Mais comment la terre peut-elle contenir tant de corps qui y ont été renfermés depuis le même tems ?

Comme les corps , après quelque séjour en terre , s'alterent & se dissolvent , ce qui fait place à d'autres ; de même les ames , après quelque séjour dans l'air , s'alterent , se fondent & s'enflamment , en rentrant dans le sein fécond du premier principe de l'univers (1), ce qui fait place à celles qui surviennent.

(1) Ce n'est ici qu'une hypothèse. Marc-Aurèle y considère l'esprit comme un feu renfermé dans une nue. La nue se fond ;

Voilà ce qu'on peut répondre, en supposant que les ames ne périssent pas.

Or, non-seulement il faut tenir compte de ce grand nombre de corps enterrés, mais encore des animaux qui sont mangés tous les jours, tant par nous que par d'autres animaux; car combien y en a-t-il de consommés, qui ont été comme enterrés dans les corps de ceux qui s'en nourrissent! Cependant le même lieu les contient, parce qu'ils y sont convertis en sang, en air & en feu. (IV. 21 en partie.) *εἰ διαμένουσιν*
 == *ἀλλοιοῦσιν*.

VIII. Il ne faut jamais oublier ce mot d'HÉRACLITE, que la mort de la terre est de se tourner en eau, celle de l'eau de se tourner en air, celle de l'air de se tourner en feu, & réciproquement. (IV. 46 en partie.)
αἱ == *ἱμπαλιν*.

l'esprit s'enflamme, & il rentre seul dans le sein de l'Être suprême, dont il est émané.

Plusieurs autres philosophes ont donné à l'esprit une sorte de vêtement d'air. Timée & Platon disent que l'esprit est logé dans l'ame, & l'ame dans le corps. *Plato in Timæo*, p. 527, *Fiscini*. Mais il est à propos de voir aussi ma note sur le §. 4 du chap. XXII. ci-dessus.

IX. C'est une nécessité aux parties du grand tout, je veux dire à toutes celles qui composent le monde visible, de se corrompre, c'est-à-dire, de s'altérer, pour aller former d'autres individus.

Si je dis que c'est pour elles un mal, & un mal nécessaire, ce monde est donc mal gouverné; car en effet ses parties paroissent faites pour s'altérer & se corrompre en mille manieres.

Est-ce que la nature auroit voulu tout exprès faire du mal à ses parties, les assujettir au mal, les créer pour les y faire tomber inévitablement? Ou bien cela se passeroit-il indépendamment de la nature? L'un & l'autre est incroyable.

Que si quelqu'un, sans parler de la nature, disoit seulement, les parties du monde sont ainsi faites; il n'évitera pas le ridicule de la contradiction qu'il y a de convenir que les parties du monde sont faites pour changer de forme, & d'être cependant étonné, fâché même de ces changemens comme d'un désordre; sur-tout dès qu'on voit chaque individu se résoudre dans les principes dont il avoit été formé; car la corruption vient, ou de la dispersion des

élémens du corps , ou de la conversion de ce qu'il a de solide en terre, & de ce qu'il a de spiritueux en air , l'un & l'autre rentrant dans la pépinière de tous les êtres de l'univers (1), pour être consumé un jour avec lui, ou pour le renouveler par de perpétuelles vicissitudes.

Et n'imagine pas que ces parties solides & spiritueuses du corps y soient depuis sa conception ; car tout ceci n'y est que d'hier ou d'avant-hier , par les alimens ou la respiration. C'est donc ceci qui change , & non ce que la mere a mis au monde.

Et si tu supposes que ceci fasse une principale partie de l'homme , c'est une supposition qui , à mon avis , ne détruit pas ce qui est & que j'ai voulu dire (2). (X. 7.) τοῖς μέρισι = λεγόμενον.

X. Tout ce qui est corporel va très-vîte se perdre dans la masse totale de la matiere. Tout ce qui agit comme cause particuliere , est repris très-vîte par le principe de toute activité dans l'univers ; & la mémoire de

(1) Voir ci-dessus ma note , chap. XXII. 4.

(2) Savoir , que l'esprit seul constitue l'homme , & que le corps n'en est qu'un vêtement corruptible & mortel.

tout est engloutie très-vite dans l'abyme du tems (1). (VII. 10.) $\pi\alpha\tilde{\nu}\nu=\kappa\iota\tilde{\nu}\nu$.

XI. J'ai été composé de matiere & de quelque chose qui agit en moi comme cause. Et comme ni l'un ni l'autre n'ont été faits de rien , ni l'un ni l'autre ne seront anéantis. Ainsi toute partie qui est à moi sera changée en quelqu'autre partie du monde , & celle-ci en une autre , à l'infini. C'est par un de ces changemens que j'ai existé , que mes parens ont existé , & de même en remontant plus haut indéfiniment ; car on peut s'exprimer de cette sorte , quoique le monde soit destiné à éprouver les révolutions fixées par celui qui le gouverne (2). (V. 13.) $\epsilon\tilde{\iota}\varsigma\alpha\iota\omega\delta\delta\omicron\nu\varsigma=\delta\iota\omicron\iota\kappa\tilde{\eta}\tau\alpha\iota$.

(1) Marc-Aurele peut avoir douté si l'esprit de l'homme , après sa réunion avec Dieu , conserve le souvenir de sa vie passée. Il pouvoit avoir observé , qu'après de grandes maladies, on se trouve quelquefois avoir tout oublié , jusqu'à son nom , quoique le bon sens reste , & avoir conclu de-là que la mémoire tient aux organes du corps.

Cette idée est remarquable : elle porte fort loin.

Mais voyez ci-après , pag. 359.

(2) Cette explication est fondée sur l'at

XII. Plusieurs grains d'encens ont été destinés à brûler sur le même autel. Que l'un y tombe plutôt, l'autre plus tard, cette différence n'est rien. (IV. 15.) πολλὰ = εἰς.

XIII. Si quelque Dieu venoit t'annoncer que tu dois mourir demain, ou au plus tard après-demain, tu ne te soucierois pas beaucoup que ce fût après - demain plutôt que demain, à moins que tu ne fusses le plus lâche des hommes ; car quel seroit ce délai ? Pense de même qu'il t'importe peu de mourir demain ou après plusieurs années. (IV. 47.) ὥσπερ = ὅμοιωσις.

XIV. Un moyen trivial, mais fort bon, pour mépriser la mort, c'est de songer aux vieillards qui ont le plus tenu à la vie. Ont-ils quelque avantage sur ceux qui moururent jeunes ? On doit trouver quelque part les tombeaux de *Cadicien*, de *Fabius*, de *Julien*, de *Lépide*, & de leurs pareils, qui, après en avoir enterré tant d'autres, l'ont été à leur tour (1). Toute vie est courte ; & encore dans quelles misères, dans quelle

ticle 3, liv. II. du texte. J'en fais l'observation à cause de l'importance du sujet.

(1) Au lieu de ὅλοι, le manuscrit du Vatican porte ἀλλόι.

société, dans quel corps nous faut-il la passer ? Ce n'est donc pas grand'chose. Regarde derriere toi l'immensité des tems, & devant toi un autre infini : dans cet abyme quelle est la différence de trois jours à trois siècles ? (IV. 50.) *ἰδιαίτην* = *τετραπλησίον*.

XV. Il est égal d'avoir connu ce monde trois années, ou cent. (IX. 37 à la fin.) *ἴσον* = *ισόπορον*.

XVI. Celui qui voit maintenant le monde, a tout vu. Il a vu toute l'éternité passée & à venir. Car tout est & sera de même nature & de même apparence. (VI. 37.) *ὁ τὰ νῦν* = *ὁμοειδὴς*.

XVII. Lorsqu'au théâtre & en d'autres jeux on ne te fait voir qu'une répétition uniforme des mêmes objets, tu t'ennuies. Il devrait t'en arriver autant toute la vie, car dans ce monde tu ne vois en haut, en bas, que les mêmes effets, un jeu égal de causes toujours les mêmes. Ah, ceci ne finira-t-il point ! (VI. 46.) *ὅσπερ* = *τίς τις ἔν* ;

XVIII. Revois le passé. Que de révolutions d'empires ! Tu peux aussi voir l'avenir ; le spectacle sera le même ; tout ira du même pas & sur le même ton que ce qui se passe aujourd'hui. Il est donc égal d'être pendant

quarante ans spectateur de la vie humaine ,
ou de l'être pendant dix mille ; car que
verrois-tu de plus ? (VII. 49.) τὰ προγεγενημένα
= ὅψαι ;

XIX. Tous les êtres vivans que tu vois , &
tous ceux qui les voient , tomberont bientôt
en pourriture. Le vieillard décrépît qui
meurt , ne se trouvera pas en meilleur état
que celui qui meurt très-jeune. (IX. 33.)
πάντα = πρόσω.

XX. Celui qui ne reconnoît pour bon que
ce qui se fait aux tems marqués ; celui
qui pense qu'il est égal d'avoir eu , on non ,
assez de tems pour faire beaucoup d'actes
de raison , & qu'il n'y a point de différence
à voir ce monde plus ou moins d'années ,
celui-là , dis - je , n'envisage pas la mort
comme un objet terrible. (XII. 35.) ὅ τὸ =
φοβερὸν.

XXI. O homme ! tu as été citoyen de la
grande ville du monde. Que t'importe de ne
l'avoir été que cinq ans ? Personne ne peut
se plaindre qu'il y ait de l'inégalité dans ce
qui se fait par les loix du monde. Qu'y a-t-il
donc de fâcheux si tu es renvoyé de la
ville , non par un tyran , ni par un juge
inique , mais par la nature même qui t'y

avoit admis ? C'est comme si un acteur étoit congédié du théâtre par l'entrepreneur qui l'y avoit employé. Hé, je n'ai pas joué les cinq actes, je n'en ai joué que trois ! Tu dis bien. Mais, dans la vie, trois actes font une piece complete ; car elle est toujours terminée à propos par celui qui l'ayant composée, ordonne maintenant l'interruption. En tout cela tu n'as été ni l'auteur ni la cause de rien. Va-t-en donc paisiblement ; car celui qui te congédie est plein de bonté. (XII. 36.) ἀνθρώποι = ἱλαοί.

XXII. Hypocrate, après avoir traité bien des maladies, est tombé malade, est mort. Les devins, après avoir annoncé bien des morts, ont été enlevés à leur tour par la Parque. ALEXANDRE, & POMPÉE, & CAÏUS-CESAR, après avoir si souvent détruit, de fond en comble, des villes entières, après avoir fait périr dans les combats plusieurs milliers d'hommes de cheval & de pied, sont enfin sortis eux-mêmes de la vie. HÉRACLITE, après avoir dit en physicien tant de belles choses sur l'embrasement du monde, est mort le corps plein d'eau, & couvert de fiente de vache. La vermine fit mourir DÉMOCRITE, &

une autre sorte de vermine tua SOCRATE.
 Qu'est-ce à dire ? Tu t'es embarqué ; tu
 as navigué ; tu es arrivé ; fors du vaisseau.
 Si c'est pour une autre vie , tout est plein
 de la divinité : tu y trouveras des dieux.
 Si c'est pour être privé de tout sentiment ,
 tu cesseras d'être obsédé par la douleur ,
 par la volupté , & d'être assujetti au vase
 qui te renferme : vase si fort au-dessous de
 toi. Faut-il que ce qui doit servir com-
 mande ? Tu es esprit & génie ; le reste n'est
 que fange & pourriture. (III. 3.) *ἰπποκράτης*
 = *λύθρος*.

XXIII. Combien de ceux qui étoient en-
 trés avec moi dans le monde en font déjà
 fortis ! (VI. 56.) *ποσοί* = *ἀπεληλύθασιν* ;

XXIV. La vie est moissonnée comme des
 épis dont les uns sont mûrs & les autres
 verts. (VII. 40.) *εἶον* = *μή* (1).

XXV. N'oublie pas combien il est mort
 de médecins qui souvent avoient froncé les
 sourcils auprès de leurs malades ; combien

(1) Cette explication est nouvelle , mais
 justifiée par le passage d'Euripide , dont cet
 article est tiré. On peut voir Gataker , &
 Plutarque dans sa consolation d'Appollo-
 nius.

d'astrologues qui avoient prédit avec emphase les morts des autres ; combien de philosophes qui avoient débité avec confiance une infinité de systêmes sur la mort & l'immortalité ; combien de guerriers fameux qui avoient immolé un nombre d'ennemis ; combien de tyrans qui , avec une horrible férocité , avoient abusé de leur pouvoir sur la vie de leurs sujets , comme si eux-mêmes eussent été invulnérables ; combien il est mort , pour ainsi dire , de villes entieres , *Helice* , *Pompeii* , *Herculanum* , une infinité d'autres ! Passe encore successivement à tous ceux que tu as connus. Tel qui avoit enterré celui-ci , l'a été par celui-là , & le tout en fort peu de tems. Ah ! il ne faut jamais perdre de vue que toutes les choses humaines sont passageres & sans consistance. Hier l'homme étoit un simple germe ; demain ce sera une momie ou de la cendre. Il faut donc passer cet instant de vie conformément à notre nature , & nous soumettre à notre dissolution avec douceur , comme une olive mûre qui en tombant semble bénir la terre qui l'a portée , & rendre graces au bois qui l'avoit produite. (IV. 48.) *ἡνίκά ἐστιν ὁ ἄνθρωπος ὡς ὁ καρπὸς τοῦ δένδρου*

XXVI. VERUS est mort avant *ma fille* LUCILLA, & puis LUCILLA. MAXIMUS avant SECUNDA, & puis SECUNDA. DIOTIME avant EPITYNCHAN, & puis EPITYNCHAN. FAUSTINE *ma tante* avant *Tite* ANTONIN, & puis ANTONIN. Tout le reste a été de même. ADRIEN avant CELER, & ensuite CELER. Quant à ces gens d'un esprit si délié, si prévoyant dans l'avenir, ou si fastueux, où sont-ils ? par exemple, ces génies subtils, CHIARAX, DÉMÉTRIUS le platonicien, EUDEMON, & leurs pareils, s'il y en a eu ? Tout cela n'a duré qu'un jour ; tout est mort depuis long-tems. Quelques-uns n'ont pas laissé d'eux le moindre souvenir, & la mémoire des autres a dégénéré en fables, ou disparu des fables mêmes. Souviens-toi donc de ceci : il faudra, ou que ce petit composé de ton être soit dissipé, ou que le foible principe de ta vie s'éteigne, ou qu'il soit déplacé & employé quelque'autre part. (VIII, 25.) *ἀνέλλαται καὶ ταχὺ θῆναι.*

XXVII. Cœur d'Auguste, sa femme, sa fille, ses petits-enfans, ses beaux-fils, sa sœur, Agrippa, ses parens, les officiers de sa maison, Arius, Mécène, ses médecins,

les sacrificateurs , tout est mort. Vois encore ailleurs , non la mort d'un seul homme , mais , par exemple , celle de la race entière de Pompée. Aussi trouve-t-on gravé sur des tombeaux : ci git le dernier de sa race. Songe combien les ancêtres de celui-là s'étoient donné de soins pour laisser un héritier de leur nom. Quelqu'un sera nécessairement le dernier ; par conséquent la famille entière mourra. (VIII. 31.) *οὐδὲν ἔστιν αἰώνιον.*

XXVIII. Rien n'est plus propre à te faire mépriser la mort , que de songer que ceux même qui ont regardé la volupté comme un bien & la douleur comme un mal , l'ont cependant méprisée. (XII. 34.) *πρὸς τὴν ἀφροσύνην.*

XXIX. Que desires-tu ? D'exister ; c'est-à-dire , de sentir , de vouloir , de croître pendant un tems , de ne plus croître ensuite , de parler , de penser. Laquelle de ces facultés te paroît la plus excellente ? Si chacune en particulier te semble peu de chose , va au dernier , qui est d'obéir à ta raison & à Dieu. Mais il y a de la contradiction à honorer l'un & l'autre , & de ne pouvoir supporter la privation du reste par la

mort. (XII. 31.) *τὴν ἐπιζήτησιν αὐτῶν.*

XXX. Passe en revue le détail des actions de ta vie, & sur chacune demande-toi si la mort est terrible parce qu'elle pourra te priver de faire telle chose. (X. 29.) *κατὰ ἐπιποταί.*

XXXI. Dusses-tu vivre trois mille & trente mille ans, n'oublie jamais que personne ne peut perdre que la vie qu'il a, ni jouir d'une autre sorte de vie que de celle qui s'évanouit sans cesse. La plus longue & la plus courte vie reviennent au même, quoiqu'il n'en soit pas ainsi du passé ; & il est visible qu'il n'y a jamais que l'instant présent qui nous échappe. On ne peut perdre ni le passé ni l'avenir ; comment pourroit-on être privé de ce qu'on n'a pas ?

Rappelle-toi ces deux vérités : l'une, que de tout tems le spectacle du monde a été le même ; tout ne fait que rouler en cercle ; il n'y a rien d'intéressant à voir les mêmes objets pendant un siècle ou pendant deux, ou même à l'infini ; l'autre, que celui qui meurt fort jeune ne perd pas plus que celui qui a vécu fort long-tems ; car l'un & l'autre ne perdent, comme j'ai dit, que l'instant présent, puisqu'on ne sauroit

C H A P I T R E XXXIV. 341
 perdre ce qu'on n'a pas (1). (II. 14.) $\alpha\pi\omicron\beta\alpha\lambda\lambda\epsilon\iota$.

XXXII. La mort met heureusement fin à l'agitation que les sens communiquent à l'ame, aux violentes secouffes des passions, à la mobilité, aux écarts de la pensée, à la servitude que la chair nous impose. (VI. 28.) $\theta\acute{\alpha}\nu\alpha\tau\acute{o}\varsigma = \lambda\epsilon\iota\tau\upsilon\rho\gamma\acute{\iota}\alpha\varsigma$.

XXXIII. Il ne tient qu'à toi de recommencer ta vie. Revois toutes les choses que tu as vues. C'est revivre. (VII. 2 à la fin.) $\acute{\alpha}\nu\alpha\beta\iota\omega\nu\alpha\acute{\iota} = \acute{\alpha}\nu\alpha\beta\iota\omega\nu\alpha\acute{\iota}$.

XXXIV. Le tems est comme un fleuve qui entraîne rapidement tout ce qui naît. Aussi-tôt qu'une chose a paru, elle est emportée. Une autre roule ensuite, mais pour ne faire que passer. (IV. 43.) $\pi\omicron\tau\alpha\mu\acute{o}\varsigma = \epsilon\iota\chi\theta\acute{\eta}\sigma\iota\alpha\iota$.

XXXV. Tous les objets que tu vois changent sans s'arrêter. Ils finiront par s'évaporer s'il n'y a qu'une seule substance,

(1) Perd-on, jeune ou vieux, l'espérance d'une plus longue suite de momens ? Non ; car l'espérance subsiste encore, au dernier sentiment que l'on a de soi-même. On ne sentira donc pas la perte.

ou par se résoudre en leurs divers élémens.
(VI. 4.) *πάντα* = *συνδρασθήσονται*.

XXXVI. Un individu se hâte d'être, un autre de n'être plus ; & de tout ce qui est né, quelque portion s'est déjà éteinte. Ces écoulemens, ces altérations renouvellent continuellement le monde, comme la suite continuelle du tems le rend & le rendra éternellement nouveau. Mais au milieu de ce courant où il n'y a rien de stable, quel-qu'un pourroit-il faire cas de choses si passageres ? Ce seroit se prendre d'affection pour un oiseau qui vole & qu'on perd de vue dans un moment. Notre vie n'a rien de plus solide que le cours des esprits qui s'exhalent du sang, & que la respiration de l'air. Vois ce que c'est qu'attirer l'air une fois, & puis le rendre, comme nous le faisons continuellement. C'est la même chose de rendre tout à la fois à la source de qui tu la tiens, cette respiration que tu reçus en naissant hier ou avant-hier. (VI. 15.) *τὰ μὲν* = *ἐσπασίς*.

XXXVII. On redoute son changement ? Mais sans le changement, qu'est-ce qui se feroit dans le monde ? Y a-t-il rien de plus familier, de plus ordinaire à la nature de

l'univers ? Toi-même pourrois-tu prendre le bain , si le bois ne changeoit ? Pourrois-tu te nourrir , si les alimens ne changeoient (1) ? Pourroit-il en général se rien faire d'utile sans le changement ? Ne vois-tu pas que le changement qui t'attend sera de même nature que tous les autres dont la nature de l'univers ne peut se passer ? (VII. 18.) *φύσιν ταῑς φέουσι.*

XXXVIII. La nature de l'univers se sert de toute la matiere comme d'une cire molle. Elle en fait maintenant le corps d'un cheval ; puis mêlant avec le reste la matiere du cheval , elle en a fait un arbre , puis le corps d'un homme , puis autre chose ; & chacun de ces êtres subsiste peu. Mais il n'y a pas plus de mal pour une armoire , d'être dé faite que d'être montée. (VII. 23.) *ἡ τῶν συμπαγῆσαι.*

XXXIX. Ce qui meurt ne va pas tomber hors du monde ; mais il y reste pour y changer , & par conséquent se résoudre en ses élémens qui sont ceux du monde & les tiens propres. Or tous ces élémens se changent

(1) Le manuscrit du roi porte *μεταβάλλει* deux fois.

& ils n'en murmurent pas. (VIII. 18.) ἔτι
 = γογγύζει.

XL. Tout ce que tu vois, la nature qui gouverne l'univers le changera, & de cette substance elle fera d'autres choses, puis d'autres, afin que le monde soit toujours jeune. (VII. 25.) πάντα = κόσμος.

XLI. Te déplaît-il de peser tant de livres & de n'en pas peser trois cents? Il en doit être de même de ce que tu as à vivre tant d'années & pas davantage. Car comme tu es content de la quantité de matière qui t'a été accordée, tu dois l'être aussi de la durée. (VI. 49.) μήτι = χρόνου.

XLII. Pensez-vous, disoit Platon, qu'un homme né avec un esprit mâle & assez fort pour contempler à la fois l'immensité des tems & l'ensemble des êtres, regarde la vie humaine comme un bien considérable? Cela ne se peut. Ainsi un tel homme ne pensera pas que la mort soit un mal? Non sans doute. (VII. 35.) πλατωνικόν = ἡκιστά γε.

XLIII. Point de mal aux êtres qui changent, comme aucun bien pour ce qui les remplace. (IV. 42.) ἔστιν = ὑφισταμένοις.

XLIV. La nature n'a pas moins dirigé la

fin que le commencement & la route de chacun de nous. Celui qui joue à la paume fait de même en la poussant. Mais est-ce un bien pour la balle d'être poussée en haut ? Est-ce un mal d'être portée en bas ou de tomber par son poids ? Est-ce un bien pour ces bouteilles qui se forment sur l'eau de se soutenir , ou un mal de se rompre ? Dis-en autant d'une lampe. (VIII. 20.) ἡ φύσις ὡς λέγουσιν.

XLV. Périr n'est autre chose qu'être changé : c'est ce qui plaît beaucoup à la nature universelle, qui fait si bien toutes choses. De tout tems elle en a usé ainsi. A l'infini elle fera des choses nouvelles. Quoi donc ! diras-tu que tout est & sera toujours mal ? que tant de dieux n'ont pas eu assez de puissance pour corriger ce désordre ? ou que le monde a été condamné à être perpétuellement misérable ? (IX. 35.) ἡ ἀποβολὴ ὡς συνέχεται.

XLVI. Chaque action particuliere qui finit en son tems ne perd rien de sa valeur , parce qu'elle finit. Celui qui l'a faite n'éprouve aussi aucun mal à cause de cette fin. De même donc notre vie , qui n'est qu'un composé d'actions , venant à finir en son

tems, ne devient pas malheureuse en ce qu'elle finit, & celui qui en son tems se trouve parvenu à la dernière de ses actions n'est point maltraité. C'est toujours la nature qui distribue le tems convenable & le terme : quelquefois la nature particulière comme quand on meurt de vieillesse, & en général la nature de l'univers, lequel, par le changement continuuel de ses parties, est toujours jeune & vigoureux. Ce qui est utile à l'univers est toujours bien & toujours de saison : ainsi la fin de la vie n'est point un vrai mal pour nous, puisqu'elle n'offre rien de honteux qui dépende de notre volonté, ni qui blesse les loix communes. C'est même un bien, puisqu'elle est de saison pour l'univers, qu'elle lui est utile, & qu'elle est amenée avec tout le reste.

Si tu penses de cette façon, si tu te portes vers les mêmes objets que Dieu, & si ta raison se porte à approuver tout ce qu'il fait, tu pourras te dire vraiment porté par l'esprit de Dieu. (XII. 23.) *μὴ αὐτοφρονέμενος.*

XLVII. Une action, un desir, une pensée meurent, pour ainsi dire, lorsqu'elles

finissent. Il n'y a point de mal à tout cela.

Songe maintenant à l'enfance, à l'adolescence, à la jeunesse, à l'âge avancé. Le passage de chacun de ces états à celui qui le suit, suppose la mort de celui qui a précédé ; y a-t-il là quelque mal ?

Passé ensuite aux intervalles de tems que tu as vécu sous ton aïeul, ta mere, ton pere ; rappelle-toi ainsi plusieurs autres différences & changemens de situation, & t'arrêtant à la fin de chacune, demande-toi : y a-t-il eu là quelque mal ? Il en sera donc de même de la fin, de la cessation, du changement de toute ta vie. (IX. 21.) *μεταβολή* = μεταβολή.

XLVIII. Du raisin verd, du raisin mûr, du raisin sec, tout cela n'est que changement, non de l'être au néant, mais d'une maniere d'être en une autre. (XI. 35.) *ὁμοίαν* = μὴ ὄν.

XLIX. Tout homme qui s'afflige & se fâche de quelqu'événement que ce soit, ressemble à un vil pourceau qui, pendant qu'on l'immole, regimbe & crie. Fais-toi la même image de celui qui, se voyant étendu dans son lit, y déplore seul en secret sa

destinée. *Songe* qu'il n'a été donné qu'aux êtres raisonnables d'obéir librement aux dispositions primitives ; car ne faire qu'y obéir simplement , c'est pour tous une chose inévitable. (X. 28.) *φαιτάζου* = *ἀναγκάζον*.

L. Aucun homme n'est assez fortuné pour n'avoir pas en mourant quelqu'un près de lui qui soit bien aise de l'événement. Que ce soit un homme vertueux & sage , ne se trouvera-t-il pas quelqu'un qui , le voyant à sa dernière heure , dira : je respirerai enfin , délivré de ce pédant ? Il est vrai qu'il ne faisoit du mal à aucun de nous , mais nous avons bien senti qu'en secret il nous condamnoit. Voilà pour l'homme de bien.

Quant à nous *souverains* , combien de sortes d'intérêts font dire à plusieurs : qu'il s'en aille ! Cette pensée donc doit te faire quitter la vie plus volontiers , car tu pourras te dire : je quitte une vie où ceux qui passoient la leur avec moi , pour qui j'avois tant travaillé , fait tant de vœux , pris tant de soucis , sont les mêmes qui veulent ma mort , dont peut-être ils espèrent quelque avantage. Pourquoi rester ici plus long-tems ?

Cependant ne t'en vas pas pour cela moins bien disposé à leur égard ; continue

d'avoir pour eux de l'affection , de l'amitié , de l'indulgence. Ne les quitte pas non plus comme si on t'arrachoit du milieu d'eux. Il faut que tu t'en sépares avec la même aifance que l'ame de ceux qui favent bien mourir se dégage de leur corps. Car enfin c'est la nature qui te lia & t'unit avec eux ; c'est elle qui t'en détache. Je prends congé , il est vrai , de mes amis , mais fans déchirement de cœur , fans violence ; car c'est une chose conforme à la nature. (X. 36.) *adieu*
= *φάρι*.

LI. Quelle ame que celle qui est prête à sortir du corps , dans le moment , s'il le faut , soit pour s'éteindre ou se dissiper , ou pour subsister à part ! Je dis prête par un effet de ses réflexions particulieres : non avec une fougue d'enfans perdus , comme les chrétiens (1) , mais avec jugement &

(1) *Comme les chrétiens* , ou plutôt , comme quelques chrétiens qui , par un excès de ferveur que les papes & les conciles condamnerent plusieurs fois , alloient se dénoncer eux-mêmes & courir aux supplices.

Enfans perdus ou troupes armées à la légère. Voir dans le journal de Trévoux , octobre 1713 , le mémoire 140 , mon mémoire , au

gravité, & d'une façon à faire passer les sentimens dans l'ame d'un autre, sans faire le héros de théâtre. (XI. 3.) *αἶα* = *ἄτραγῆδος*.

LII. Ne méprise point la mort ; envisage-la favorablement comme un des ouvrages qui plaisent à la nature ; car être dissous est la même chose que passer de l'enfance à la jeunesse & puis vieillir, que croître & se trouver homme fait, que prendre des dents, de la barbe & puis des cheveux blancs, que donner la vie à des enfans, les porter, puis en accoucher, & ainsi des autres opérations naturelles qui conviennent à chaque âge. Il est donc d'un homme sage de n'être ni léger, ni emporté, ni fier & dégaîneux sur la mort, mais de l'attendre comme une des fonctions de la nature. Attends donc le moment où ton ame éclorra de son enveloppe, comme tu attends que l'enfant dont ta femme est enceinte vienne au monde.

même journal, mois d'avril 1764, tome 2, n°. 46, & l'histoire de l'établissement du christianisme, p. 169.

Ce fut le président du Gas, de Lyon, qui, le premier, traduisit ainsi & avec raison, *κατὰ ψιλὴν παράφραξιν*.

Si tu veux encore un reconfort trivial, mais propre à donner même du goût pour la mort, jette les yeux sur les objets dont elle te délivrera, & de quel borbier de mœurs tu seras sorti. Il ne faut point s'irriter contre les méchans ; il faut même en prendre soin, & les supporter avec douceur. Souviens-toi cependant que tu n'auras point à quitter des hommes imbus des mêmes principes que toi ; car ce seroit la seule chose qui pourroit te faire reculer sur la mort, & t'attacher à la vie, si tu pouvois espérer de ne vivre qu'avec des hommes fidèles à suivre des maximes semblables aux tiennes. Mais tu fais combien la discordance de mœurs te rend fâcheuse la nécessité de vivre avec eux, jusqu'à te faire dire : ô mort, hâte-toi de venir, de peur qu'à la fin je ne m'oublie aussi moi-même ! (IX. 3.) *μή = ἐμνήσθαι*.

LIII. Ou tout est un amas confus d'atomes qui, après s'être accrochés, se dispersent ; ou bien tout a été mis & arrangé, ce qui suppose une providence. Au premier cas, pourquoi souhaiterois-je de rester plus long-tems au milieu d'un assemblage fait au hasard, au milieu d'un borbier ? De

vrais-je avoir d'autre desir que de devenir terre à tous égards ? Pourquoi me troublerois-je ? Car, quoi que je fisse, la force de la dispersion parviendrait jusqu'à moi ; au lieu que s'il en est autrement, j'adore la main qui me gouverne, & je mets en elle tout mon repos, toute ma confiance. (VL. 10.) *ἡρεῖται ὁ δουλὸς.*

N O T E S

Sur l'immortalité de l'ame.

[Marc-Aurele considere l'homme comme composé d'un esprit, d'une ame sensitive & d'un corps.

Il paroît avoir envisagé l'esprit de l'homme sous l'emblème d'une sphere ou ballon, capable par son ressort de s'étendre ou se resserrer à son gré. (XL. 12.)

En suivant cette idée de Marc-Aurele, il faut dire que le ressort spirituel agit sur le fluide très-subtil qui certainement existe dans les nerfs & les muscles de l'homme, & que par eux il fait mouvoir à son gré quelques organes du corps, mais qu'il est affecté malgré lui de beaucoup de mouvemens de ces esprits vitaux excités par l'impression des objets du dehors, sur les sens.

L'esprit, selon Marc-Aurele, est ce principe qui se donne à lui-même le mouvement, qui se tourne & se fait ce qu'il veut être. (VI. 8. XI. 1.) Il est d'une force invincible lorsqu'il se ramasse en lui-même comme une sphere d'une rondeur parfaite. (VIII. 41. 48.) Il agit donc à son gré sur les esprits vitaux, non-seulement pour exécuter les mouvemens volontaires des bras, des jambes, mais même pour exciter ou tempérer ceux de l'imagination & des passions. (VI. 7.) Marc-Aurele n'a pas entrepris d'expliquer le comment de l'action de l'esprit pur sur le fluide vital. Il s'est borné sagement à l'expérience intime. Le souffle d'un ballon qui mettroit en mouvement le pendule d'une horloge, peut servir d'image à l'action déterminante de la volonté sur les esprits vitaux.

Mais l'esprit pur est affecté aussi malgré lui par tout ce qui vient des sens corporels, par tout ce qui agite les esprits vitaux. Il en est affecté, dit Marc-Aurele, *par une sorte de sympathie* (V. 26.) comme d'aimant ou d'unisson, dont les effets se transmettent aussi à travers un milieu.

Voilà donc deux adjoints à l'esprit pur, qui agissent sur lui & sur lesquels il agit. Il

pousse en quelque sorte & il est poussé , mais c'est un ressort incorporel qui se donne aussi le mouvement à lui-même.

Or , ces deux adjoints d'un côté , & l'esprit pur de l'autre , font , selon Marc-Aurele , trois substances distinctes & de nature différente , trois élémens divers , ou trois ressorts contigus & subordonnés. Le corps organisé n'est au fond que matière ; une machine composée comme les plantes , qui subsiste , se nourrit , croît & se reproduit à peu près comme elles. L'esprit pur est un être simple , qui veut , qui pense. Mais le fluide vital , ou l'ame sensitive , est une substance intermédiaire mise en action par les deux autres. Elle est , selon Marc-Aurele , de même nature que celle des animaux ; (IX. 8. XII. 30.) c'est elle , par exemple , qui est affectée par les images qui se peignent au fond de l'œil , & qui en transmet l'idée à l'esprit pur.

Marc-Aurele ne s'arrête qu'aux faits , sans chercher à expliquer la nature de cet être intermédiaire entre l'ame raisonnable & le corps. Les difficultés à cet égard paroissent être les mêmes que sur l'ame des bêtes.

Nous n'expliquons que par la toute-puiss-

sance de Dieu comment son esprit, sans frapper les corps, les met en mouvement. Pourquoi bornerions-nous sa toute-puissance quant à l'activité réciproque des âmes & des corps par un milieu purement sensitif qui les joint ? Dieu qui les a créés également ne les a-t-il pas composés & tempérés convenablement aux effets que nous voyons ? Et concevons-nous assez bien leur nature pour en décider (1) ?

Cette âme sensitive est mortelle, selon Marc-Aurèle, ainsi que le sont le corps & les organes des sens. (VI. 28.)

Qu'est-ce à dire mortels ?

(1) PLATON a mieux pensé de la toute-puissance de Dieu, dans l'explication qu'il donne pour probable de la composition de l'âme. Il dit que, par sa puissance, Dieu réunit & concilie deux choses qui résistoient à être mêlées. (*Platon dans son Timée, p. 528, de Ficin. D. E.*)

Voir Diogene Laërce, liv. 7, §. 156.

On peut voir encore l'anthropologie du marquis de GORINI-CORIO, chap. 9, comment l'âme agit sur le corps, ouvrage imprimé à Lucques en 1755, & à Paris, 1761.

Voir sur-tout le système intellectuel de CUDWORTH & de MOSHEIM, chap. 5, §. 17, p. 1029.

Marc-Aurele entend qu'une telle ame sensitive & un tel corps organisé cessent d'être les adjoints d'un tel esprit, & qu'ils rentrent chacun dans leur élément, pour passer dans la composition d'autres individus à l'infini ; car, selon tous les philosophes, rien ne retourne jamais à rien. Marc-Aurele sur-tout ne cesse de parler de ces transformations des êtres les uns dans les autres.

Mais que devient l'esprit pur séparé de l'ame sensitive & du corps ses adjoints ?

Il rentre aussi dans son élément qui est Dieu, dont il est un écoulement, une partie détachée. Voici les preuves que Marc-Aurele donne de cette extraction divine, & à quelles conditions il a conçu qu'une ame raisonnable trouvera son repos dans sa réunion avec Dieu.

Ce qui est certainement vrai pour l'esprit humain l'est également pour tous les êtres intelligens supérieurs à lui, & pour Dieu même. C'est ce que j'ai développé dans ma note à la fin du chap. VII.

Ainsi il n'y a, dit Marc-Aurele, qu'une seule vérité. (VII. 9. IX. 1.)

Toutes les raisons sont semblables en ce point, puisqu'elles voient la même vérité. Elles sont semblables entre elles ; & toutes sont semblables aussi en ce point à celle de Dieu qui les a faites. (V. 21. & ci-dessus après le chap. VII.)

C'est en ce sens que la raison de l'homme est, selon Marc-Aurele, une émanation, une portion de la raison de Dieu, qui est la source & l'élément de toute raison dans l'univers. *Tu es esprit & génie, se disoit-il ; le reste n'est que fange & pourriture. Regarde-toi comme un prêtre & un ministre des dieux. Consacre-toi au culte de celui qui a été placé au dedans de toi comme dans un temple. Pardonne à ton prochain ; il est ton frere, puisqu'il participe comme toi à une portion de l'esprit divin, &c. (II. 1. 4. III. 3. 4. 5. 16. IV. 4. 9. V. 27. VI. 14. VII. 9. 53. VIII. 2. 54. IX. 1. 8. 9. 22. XII. 30.)*

Un philosophe qui s'exprime ainsi, est bien éloigné de regarder son esprit comme mortel, & même de douter s'il ne l'est pas. Marc-Aurele s'est expliqué positivement à ce sujet : *Ne laisse pas vaincre, se disoit-il, la partie la plus divine de toi-même, pour l'assujettir à la moins noble, à celle qui doit mourir,*

(*XL. 19.*) *Tu as subsisté. . . . Ce qui t'avoit produit t'absorbera , ou , pour mieux dire , tu seras reçu par un changement dans le sein fécond du pere de la nature. Tout ce qui agit comme cause particuliere est repris très-vîte par le principe de toute activité dans l'univers. (Articles 4 & 10 de ce même chapitre.) Si les flots t'emportent , ils n'entraîneront que ce qui est de la chair & tes facultés animales , car ils n'ont aucun pouvoir sur ton intelligence. (Chapitre XXVII. 17 à la fin.)*

On demandera sans doute ce que doit devenir, suivant les idées de Marc-Aurele , cet esprit de l'homme après qu'il aura été séparé de ses adjoints , & qu'il sera rentré dans le sein de Dieu , & si l'état des méchans ne sera pas différent de celui des bons.

Marc-Aurele n'a pu rien affirmer de particulier sur de tels sujets , étant malheureusement privé du secours de la révélation : mais il dit en général que *Dieu regarde les esprits comme étant émanés de lui , & qu'il les touche par son intelligence. (XII. 2.)* Il ajoute que *l'esprit humain réduit à lui-même brille d'une lumiere qui lui découvre la vérité de tout. (XL. 12.)* Comment l'homme , dit-il , tient-il à

Dieu ? Par quelle partie, ET QUAND Y TIENT-IL ? Et quel repos cette partie de l'homme ne trouve-t-elle pas en Dieu ! (Art. 3 de ce ch. à la fin.)

Ces mots , *quand y tient-il* , conviennent sur-tout à l'état de l'ame après la mort ; & le repos en Dieu suppose une continuation d'existence à part dans le sein de Dieu , pour y voir & sentir tout ce qu'il renferme , à proportion sans doute de la capacité d'une ame particuliere, & de la volonté de Dieu.

Là tout le passé est présent , & sous les yeux de l'ame à jamais , pendant que le cerveau de son corps pourrit en terre.

Mais Marc-Aurele n'ignoroit pas à quelles conditions il pouvoit obtenir *ce repos en Dieu*. *Oublie le passé* , se disoit-il ; *remets l'avenir entre les mains de la Providence.... Te voilà bientôt à la fin de ta course. Si tu dédaignes tout le reste, pour t'occuper uniquement de cet esprit dont la source est divine & qui te guide ; si tu ne crains pas de mourir, mais seulement de n'avoir pas assez tôt commencé à vivre conformément à ta nature, tu te rendras digne [de l'auteur] du monde qui t'a donné l'être. (XII. 1.) En quel état faut-il que se trouvent & le corps & l'ame quand la mort arrive ? Cette vie est courte ; elle est précédée & suivie d'une éternité. (XII. 7.) Conserve dans*

sa pureté le génie qui t'anime , comme si dans l'instant tu devois le rendre. (III. 12.) Passe ta vie avec la même pureté de conscience que ton pere Antonin , afin que ta dernière heure te trouve au même état que lui. (VI. 30 à la fin, &c. &c.)

En adoptant ces conditions *du repos en Dieu* , Marc-Aurele fait assez entendre que le sort des méchans ne sera pas le même. Il reconnoît expressement la justice distributive de Dieu *selon les mérites.* (IV. 10.) Il ne parloit que pour lui , & n'a pas sans doute écrit tout ce qu'il avoit pensé en sa vie. Il n'avoit pas tout à fait 59 ans lorsqu'il mourut , & il avoit employé beaucoup plus de tems à agir qu'à écrire.

Ceux qui ont cru qu'il en avoit toujours douté n'avoient pas assez médité ses pensées. J'ai déjà observé que Marc-Aurele parle souvent dans d'autres systêmes que le sien, pour se mieux exciter à être vertueux , quelque supposition qu'on voulût faire ; & il en a usé de même au sujet de l'ame , soit pour faire une énumération complete des différentes hypothèses (dans lesquelles il comprend celle du simple déplacement ou transmigration de l'esprit), (IV. 21. VII. 32. VIII. 25. 58.) soit pour faire sentir l'égalité naturelle de
tous

tous les hommes, (VI. 24.) soit pour se mieux détacher de toutes les choses d'ici bas. (V. 33. VIII. 25 & 58.)

L'opinion de Marc-Aurele sur l'immortalité de l'ame étoit une suite nécessaire de celle qu'il avoit sur une providence pleine de justice ; & j'ai déjà observé qu'il tenoit à cette dernière opinion plus qu'à sa propre vie : *Qu'ai-je à faire*, s'écrioit-il, *de vivre dans un monde sans providence & sans dieux !*

Après cela , on peut raisonnablement croire que Marc-Aurele , à la fin de sa vie , fit à l'Être suprême cette priere d'Epictete , dont il remercie Rusticus de lui avoir donné le recueil :

« C'est assez ; j'éleve mes mains vers toi...
 » Je n'ai pas négligé les lumières que tu
 » m'as données pour connoître ton gouvernement & pour m'y soumettre du
 » fond du cœur. Je ne t'ai pas fait repentir
 » de m'avoir fait une partie de toi-même.
 » Vois l'usage que j'ai fait de mes sens &
 » de mes réflexions. Me suis-je jamais plaint
 » de toi ? Ai-je supporté impatiemment quel-
 » qu'accident de la vie ? Ai-je souhaité qu'il
 » m'arrivât autre chose ? Suis-je allé contre
 » tes dispositions ? Je te rends grâces de
 » m'avoir fait naître. J'ai toujours usé de

» tes dons comme les tenant de toi. C'est
 » assez, reprends-les, & mets-moi en tel
 » lieu qu'il te plaira ». (Arrien d'Upton,
 IV. 10. p. 652.) ἀρκεῖ μοι = χάρις.

CHAPITRE XXXV & dernier.

Récapitulation de quelques maximes.

I. *Ce que je dois penser sur les autres hommes.*

PREMIÈREMENT, quelles qualités naturelles me lient avec eux, & que nous sommes nés les uns pour les autres; & que, dans un autre rapport, j'ai été fait pour les conduire, comme le bœuf son troupeau, ou le taureau le sien. Remonte plus haut : s'il n'y a point d'atomes, c'est la nature qui gouverne tout; & sur ce pied là les moindres êtres sont faits pour les meilleurs, & ceux-ci les uns pour les autres.

Mais, secondement, quelles sont les actions de plusieurs d'entre eux à table, au lit, ailleurs? Sur-tout à quelles nécessités ils sont asservis par leurs opinions? Et cependant quel faste dans ces bassesses!

En troisieme lieu, si parmi leurs actions il y en a de bonnes, il ne faut pas en être jaloux. S'ils font mal, c'est malgré eux, sans doute, & par ignorance ; car il n'y a point d'ame qui ne soit privée, malgré elle, de la connoissance de la vérité, & il en est de même de la justice qui fait rendre à chacun ce qui convient. C'est pour cela qu'ils souffrent impatiemment d'être appelés injustes, ingrats, escrocs, en un mot, de méchans voisins.

4°. Tu peches aussi souvent que ton voisin. Tu lui ressembles ; & si tu t'abstiens de certaines fautes, tu n'as pas moins de pente à les commettre, quoique par crainte, ou par vanité, ou par tout autre mauvais principe, tu te retiennes.

5°. Tu n'es pas même bien certain s'ils font mal. Car on fait beaucoup de choses par des vues particulieres ; & il faut être informé de quantité de circonstances, pour juger avec une pleine lumiere de la qualité des actions d'autrui.

6°. Es-tu bien fâché ? bien irrité ? . . .
La vie humaine est si courte ! Dans peu de tems ne ferez-vous pas tous au tombeau ?

7°. Notre trouble ne vient pas de leurs

actions ; car elles ont leur principe dans l'esprit qui les guide : mais il vient de nos seules opinions. Chasse donc ton opinion. Cesse de juger de leurs actions comme d'un mal qui te touche ; ta colere se dissipera. Mais comment chasser cette opinion ? par ce raisonnement , qu'il n'y a rien là qui soit honteux pour toi ; car le vrai mal ne consiste que dans ce qu'il est honteux de faire soi-même. S'il en étoit autrement , tu serois , malgré toi , coupable de bien des crimes : tu deviendrois un brigand & un malfaiteur en tout genre.

8°. La colere & le chagrin que nous prenons des actions d'autrui sont un mal qui nous blesse bien plus réellement que ces mêmes actions qui nous fâchent & nous chagrinent.

9°. La douceur est d'une force invincible lorsqu'elle est sincere & sans affectation ni déguisement ; car que pourra te faire le plus méchant des hommes si tu persévères à le traiter avec douceur ? Si tu te contentes de lui donner paisiblement des avis & des leçons (s'il y a lieu) au moment même qu'il s'efforce le plus de te nuire ? *Non , mon enfant ; nous sommes nés*

pour vivre d'une autre maniere. Tu ne saurois me faire un vrai mal ; mais , mon enfant , tu t'en fais à toi-même. Si tu fais lui remontrer adroitement & en général que son procédé n'est pas dans l'ordre de la nature , & que les abeilles , ni aucun animal né pour vivre en troupe , ne traite ainsi son semblable. Il ne faut pas faire cela d'un air de moquerie ni d'insulte , mais avec l'air de la vraie amitié & sans émotion ; non en pédant , ni comme pour te faire admirer , mais comme n'ayant en vue que lui seul , y eût-il d'autres témoins.

Souviens-toi de ces neuf articles , comme d'autant d'inspirations des muses , & tu commenceras enfin à être homme pour le reste de ta vie.

Mais il ne faut pas moins éviter l'adulation que la colere. L'un & l'autre est également contraire à la nature de la société , & tend également à la blesser. Dans les occasions de colere , pense au plutôt qu'il est indigne d'un homme de s'emporter , & que comme il est plus conforme à sa nature d'avoir de la bonté & de la douceur , c'est aussi un procédé plus mâle , qui montre plus de force , plus de nerf , plus de vir-

gueur, que de se laisser dominer par le dépit & l'impatience. Plus cette conduite ressemble à l'insensibilité, plus elle approche de la force. Il est d'un homme foible d'être triste ou en colere : c'est toujours avoir été blessé & s'être rendu à un vainqueur.

Si tu veux une dixieme maxime, reçois-la comme un présent du dieu qui préside aux muses. Vouloir que des méchans ne fassent pas des méchancetés, c'est folie, car c'est vouloir l'impossible : mais les laisser pour ce qu'ils font, & vouloir qu'ils ne te manquent point, c'est sottise & tyrannie, (XI. 18.) (1) καὶ πρῶτον = τυραννικόν.

II. *Sur toi-même.*

Trois regles qu'il te faut avoir sous la main :

1°. Quant à toi, ne rien faire sans réflexion, ni d'une autre maniere que la justice elle-même ne le feroit ; & quant aux événemens du dehors, c'est un effet du hafard ou de la Providence. Le hafard n'est rien dont on puisse se plaindre, & la Providence ne doit pas être censurée.

(1) J'ai fait sur cet article quelques corrections, d'après le manuscrit du Vatican.

2°. Qu'est-ce que l'homme depuis sa conception jusqu'à ce qu'il ait une ame, & depuis qu'il l'a, jusqu'à ce qu'il la rende ? Quel assemblage, & quelle décomposition ?

3°. Eleve-toi *en idée*. Vois l'espèce humaine ; songe à ses changemens continuels. Regarde en même tems ce grand nombre d'êtres qui occupent autour de toi l'air & le ciel. Toutes les fois que tu retourneras à ce poste, tu reverras des objet de même nature. Tout se retrouvera semblable, & de peu de durée. Comment peut-on avoir de l'orgueil au milieu de tout cela ? (XII. 24.) *τρία* = *τύπος*.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier un manuscrit qui a pour titre : *Pensées de l'Empereur Marc-Aurele-Antonin*. Je ne doute pas que cette traduction, qui me paroît faite avec soin, & enrichie de notes savantes & judicieuses, ne soit bien accueillie de tous les amateurs de la bonne philosophie. Il ne manquoit à cet empereur que de connoître la morale chrétienne, pour donner à celle qu'il enseigne toute la perfection dont elle est susceptible. A Paris, le 29 déc. 1769.

R I B A L L I E R, Censeur royal.

Nota, Le Privilège se trouve à l'édition in-8°.

Q iv

T A B L E

DE RENVOI

Des livres & articles du texte de MARC-AURELE (édition de Gataker) aux chapitres & articles de la traduction, par ordre des matieres.

LENS TRADUCTION.
Chap. §§.

LENS TRADUCTION.
Chap. §§.

L. I.

1. I.	1.
2. I.	2.
3. I.	3.
4. I.	16.
5. I.	6.
6. I.	7.
7. I.	8.
8. I.	9.
9. I.	10.
10. I.	11.
11. I.	12.
12. I.	13.
13. I.	14.
14. I.	5.
15. I.	15.
16. I.	4.
17. II.	

L. II.

1. XXVIII.	1.
2. XXIII.	5.
3. IV.	4.
4. XXVII.	4.
5. XXVII.	9.
6. XXIII.	2.
7. XX.	5.
8. IX.	4.
9. XXVII.	8.
10. XXI.	1.
11. V.	4.
12. XXXIV.	3.
13. IX.	5.
14. XXXIV.	31.
15. XVIII.	1.
16. XX.	6.
17. XVIII.	3.

Texte. TRADUCTION.
Chap. §§.

Texte. TRADUCTION.
Chap. §§.

L. III.

1. XXVII.	3.
2. IV.	10.
3. XXXIV.	22.
4. XI.	2.
5. XX.	1.
6. XVII.	1.
7. XVI.	1.
8. XXXII.	1.
9 & 10. XI.	3.
11. XV.	18.
12. XXXI.	2.
13. XIX.	28.
14. XXVII.	2.
15. VIII.	14.
16. XXXII.	2.

L. IV.

1. XXXII.	3.
2. XX.	2.
3. IX.	1.
4. III.	1. 5.
5. XXXIV.	1.
6. XXVIII.	2.
7. XII.	2.
8 & 9. XIV.	1.
10. V.	3.
11. XXIX.	7.
12. XIX.	1.
13. VII.	12.

14. XXXIV.	4.
15. XXXIV.	12.
16. VII.	14.
17. XXVII.	5.
18. XIX.	3.
19. XXII.	1.
20. XXII.	2.
21. XXXIV.	7.
21. XV.	5.
22. XXV.	2.
23. V.	5.
24. XIX.	4.
25. XXVII.	28.
26. XIX.	6.
26. XIX.	7.
27. IV.	1.
28. XX.	3.
29. V.	7.
30 & 31. XVIII.	4.
32. XXXIII.	1.
32. XIX.	22.
33. XXII.	3.
34. V.	8.
35. XXII.	5.
36. XV.	13.
37. XXVII.	6.
38. XXV.	6.
39. XIV.	7.
40. IV.	2.
41. XIV.	15.

T E X T U S. T R A D U C T I O N.			T E X T U S. T R A D U C T I O N.		
Chap.	§§.		Chap.	§§.	
42. XXXIV.	43.		19. XIV.	6.	
43. XXXIV.	34.		20. XXVI.	2.	
44. XIII.	2.		21. VII.	1.	
45. VIII.	3.		22. XXIX.	6.	
46. XXXIV.	8.		23. XXXIII.	6.	
46. XIX.	29.		24. XXIII.	4.	
47. XXXIV.	13.		25. XXIX.	3.	
48. XXXIV.	25.		26. XIV.	9.	
49. XII.	1.		27. VII.	2.	
50. XXXIV.	14.		28. XXVIII.	4.	
			28. XX.	4.	
L. V.			29. XXVI.	3.	
1. XXIV.	1.		30. VIII.	1.	
2. XII.	4.		31. XXVII.	19.	
3. XXV.	1.		32. III.	1. 6.	
4. XXIII.	3.		33. XXXIII.	20.	
5. XXIII.	6.		34. XXXI.	3.	
6. VIII.	19.		35. XII.	5.	
7. VI.	1.		36. XI.	12.	
8. XIV.	16.		36. XXII.	13.	
9. XVIII.	5.		36. XXXI.	18.	
10. XXXIII.	5.				
11. IX.	6.		L. VI.		
12. XVII.	2.		1. IV.	7.	
13. XXXIV.	11.		2. XXVI.	1.	
14. VII.	7.		3. XV.	6.	
15. XVII.	3.		4. XXXIV.	35.	
16. XI.	1.		5. V.	2.	
17. XXVIII.	3.		6. XXX.	4.	
18. XIII.	12.		7. XXVII.	11.	

TRADUCTION.
 Texte. Chap. §§.

TRADUCTION.
 Texte. Chap. §§.

8. VII.	8.	40. XXXI.	4.
9. IV.	3.	41. XVII.	5.
10. XXXIV.	53.	42. V.	1.
11. XII.	6.	43. XXXI.	9.
12. XVIII.	7.	44. IV.	5.
13. XV.	7.	45. VIII.	7.
14. VII.	3.	46. XXXIV.	17.
15. XXXIV.	36.	47. XVI.	3.
16. XVI.	1.	48. XXIII.	10.
17. XXXII.	4.	49. XXXIV.	41.
18. XXII.	6.	50. XXVI.	4.
19. XXVI.	8.	51. XVII.	8.
20. XXIX.	1.	52. XII.	9.
21. XXIII.	7.	53. XV.	15.
22. XII.	7.	54. VIII.	18.
23. XXVII.	26.	55. VII.	13.
24. XXII.	4.	56. XXXIV.	23.
25. XIII.	3.	57. XXVIII.	5.
26. XIX.	8.	58. XXVI.	5.
27. XXVIII.	6.	59. XVII.	6.
28. XXXIV.	32.	<u>L. VII.</u>	
29. XXVII.	36.	1. XXVIII.	8.
30. XXVII.	22.	2. XII.	10.
31. XII.	8.	2. XXXIV.	33.
32. XIV.	5.	3. X.	2.
33. XXXII.	15.	4. XIX.	16.
34. XXI.	2.	5. XIX.	10.
35. XXV.	3.	6. XXII.	7.
36. IV.	9.	7. XIX.	11.
37. XXXIV.	16.	8. XII.	11.
38. VIII.	2.	9. III.	1. 1.
39. XIX.	9.		

Texte	TRADUCTION.		Texte	TRADUCTION.	
	Chap.	§§.		Chap.	§§.
10. XXXIV.		10.	42. XII.		14.
11 & 12. VII.		9.	43. XI.		11.
13. VIII.		20.	44. }	XXXII.	6.
14. XIV.		4.	45. }		
15. XXV.		4.	46. }		
16. XI.		9.	47. XXVII.		23.
17. XXXI.		5.	48. XXXIII.		7.
18. XXXIV.		37.	49. XXXIV.		18.
19. XXXIII.		8.	50. XXXIV.		5.
20. XXXI.		11.	51. V.		9.
21. XXXIII.		21.	52. XVI.		4.
12. XXX.		1.	53. VII.		10.
23. XXXIV.		38.	54. XXVII.		21.
24. XXI.		5.	55. XXXII.		7.
24. XXII.		8.	56. XXVII.		7.
25. XXXIV.		40.	57. XII.		7.
26. XXX.		2.	58. XII.		15.
27. XXXI.		6.	59. IX.		8.
28. IX.		7.	60. XIX.		12.
29. XXVII.		33.	61. XII.		16.
30. XIX.		13.	62. XXII.		9.
31. XXVII.		1.	63. XXVIII.		10.
32. XXXIV.		2.	64. XIV.		2.
33. XIV.		10.	65. XXX.		3.
34. XXII.		8.	66. XXXII.		8.
35. XXXIV.		42.	67. XIV.		3.
36. XXXII.		5.	67. XXXI.		7.
37. XII.		12.	68. XIV.		13.
58. XII.		13.	69. XXXII.		9.
39. XXVII.		10.	70. XXIII.		9.
40. XXXIV.		24.	71. XXIII.		11.
41. V.		11.	72. XXXII.		10.

Texte	TRADUCTION.		Texte	TRADUCTION.	
	Chap.	§§.		Chap.	§§.
73. XXII.		11.	26. XXXI.		8.
74. VIII.		21.	27. VIII.		8.
75. III.		1.	28. XIV.		11.
			29. XII.		20.
L. VIII.			30. XIX.		15.
1. XVIII.		9.	31. XXXIV.		27.
2. VII.		15.	32. XIX.		21.
3. XXXI.		19.	33. XX.		8.
4. XII.		17.	34. VIII.		15.
5. XII.		18.	35. XXVII.		20.
6. XIII.		5.	36. XII.		21.
7. XXXI.		1.	37. XXII.		14.
8. XXVII.		34.	38. XV.		1.
9. XX.		7.	39. XXI.		4.
10. XXI.		3.	40. XII.		3.
11. XV.		11.	41. XIV.		8.
12. XXIV.		2.	42. XII.		20.
13. XV.		10.	43. XXXI.		10.
14. XXVIII.		11.	44. XXII.		15.
15. XIII.		1.	45. XXXI.		12.
16. XIX.		2.	45. XII.		23.
17. XII.		19.	46. XIII.		6.
18. XXXIV.		39.	47. XII.		24.
19. III.	II.	1.	48. XIV.		12.
20. XXXIV.		44.	49. XI.		4.
21. XXXIII.		9.	50. IV.		8.
21. XXII.		12.	51. XX.		5.
22. XIX.		14.	51. XXIX.		2.
22. XXIII.		12.	52. XXII.		10.
23. XXXII.		11.	53. XXV.		5.
24. XXXIII.		4.	54. III.	I.	3.
25. XXXIV.		26.	55. XXI.		7.

Texte	TRADUCTION.	Texte	TRADUCTION.
Chap.	§§.	Chap.	§§.
56. XXIX.	4.	25. XV.	16.
57. XI.	5.	26. XII.	26.
58. XXXIV.	6.	27. XXVIII.	12.
59. XXVIII.	7.	28. IV.	6.
60. XI.	7.	28. XXXIII.	17.
61. XIX.	17.	29. XXXIII.	17.
		29. XVIII.	8.
L. IX.		30. XXII.	16.
1. VIII.	10.	31. XXVII.	29.
2. XXXII.	12.	32. XII.	27.
3. XXXIV.	52.	33. XXXIV.	19.
4. VIII.	11.	34. XXV.	8.
5. VIII.	12.	35. XXXIV.	45.
6. XXXI.	13.	36. XXXIII.	3.
7. XXVII.	12.	37. XV.	17.
8. VIII.	4.	37. XXXIV.	15.
9. VIII.	6.	38. XXVIII.	13.
10. VII.	4.	39. XIV.	14.
11. XXVIII.	18.	40. VI.	2.
12. XIX.	5.	41. XVIII.	10.
13. XII.	34.	42. XXIX.	5.
14. XXXIII.	2.		
15. XV.	2.	L. X.	
16. VIII.	16.	1. XXVII.	35.
17. XVII.	4.	2. XIX.	18.
18. XXV.	7.	3. XIII.	4.
19. XXXIII.	16.	4. XXVIII.	14.
20. XII.	25.	5. XIII.	9.
21. XXXIV.	47.	6. XXXI.	17.
22. VIII.	9.	7. XXXIV.	9.
23. VIII.	17.	8. XXVII.	27.
24. XXXIII.	10.	9. XXIII.	13.

Texte. TRADUCTION.
Chap. §§.

Texte. TRADUCTION.
Chap. §§.

9. XVIII.	2.
9. XXVII.	32.
10. XV.	8.
11. XXXIII.	22.
12. XIX.	19.
12. VII.	11.
13. XX.	10.
13. XV.	9.
14. V.	12.
15. IX.	2.
15. XXVII.	13.
16. XXVII.	15.
17. XXXIII.	11.
18. XXXIII.	12.
19. XXVII.	14.
20. V.	10.
21. XIII.	8.
22. XII.	28.
23. IX.	3.
23. } XXVII.	18.
24. }	
25. XII.	29.
26. III.	I. 4.
27. XXVIII.	9.
28. XXXIV.	49.
29. XXXIV.	30.
30. XXVIII.	15.
31. XXXIII.	18.
32. XXVII.	16.
33. XXVI.	6.
34. XXXIII.	19.
35. XIII.	11.

36. XXXIV.	50.
37. XV.	14.
38. XI.	10.
L. XI.	
1. VII.	6.
2. XVI.	4.
3. XXXIV.	51.
4. VIII.	22.
5. XXXII.	14.
6. X.	1.
7. XVIII.	6.
8. XIX.	26.
9. XXVI.	7.
10. VIII.	13.
11. XII.	30.
12. VII.	5.
13. XXIX.	8.
14. XX.	11.
15. XX.	12.
16. XXXI.	14.
17. XV.	12.
18. XXXV.	1.
19. XI.	8.
20. VII.	16.
21. XXXII.	13.
22. XVII.	7.
23. XV.	3.
24. VIII.	23.
25. VIII.	24.
26. XIX.	20.
27. XXVII.	24.

FRANÇOIS
I.
TRADUCTION.
Chap. §§.

LEON
X.
TRADUCTION.
Chap. §§.

28. XXI.	6.	13. XX.	13.
29. XXVII.	30.	14. XXVII.	17.
30. XXIII.	1.	15. XXVII.	13.
31 & 32. XXV.	9.	16. XXVIII.	17.
33. XIII.	10.	17. VII.	21.
34. XXXIII.	13.	18. XI.	6.
35. XXXIV.	48.	19. VII.	22.
36. VII.	17.	19. IX.	9.
37. VII.	18.	20. XIX.	25.
38. VII.	19.	21. XXXIII.	15.
39. VII.	23.	22. XII.	31.
		23. XXXIV.	46.
L. XII.		24. XXXV.	2.
1. XXVII.	37.	25. XII.	32.
2. XXXIII.	14.	26. XII.	33.
3. XXXI.	15.	27. XVI.	6.
4. XXV.	10.	28. III.	II. 2.
5. V.	6.	29. XXXI.	16.
6. XIX.	23.	30. VIII.	5.
7. XXVII.	25.	31. XXXIV.	29.
8. XV.	4.	32. XVI.	7.
9. VII.	20.	33. IX.	10.
10. XIX.	24.	34. XXXIV.	28.
11. XXVI.	9.	35. XXXIV.	20.
12. XXVII.	36.	16. XXXIV.	21.

FIN DE LA TABLE.

